combattre des

ves reçûes depuis dix-ſept ſiecles, qui ont ſuffi pour convaincre l'univers, & qui doivent ſuffire à plus forte raiſon pour convaincre un homme ſenſé, ait néanmoins pris le dernier parti. Mais il eſt un Etre dont les hommes tiennent leurs lumieres, & que les hommes peuvent méconnoître *; la raiſon peut bien nous faire appercevoir les premieres étincelles de la foi, mais il n'appartient qu'à la grace de J. C. de l'allumer dans nos cœurs, & de la rendre victorieuſe de nos préjugés.

Il n'ignoroit pas l'attachement de ſa Nation aux ſeuls reſtes de l'antiquité ſacrée qu'elle reſpecte

* Lux vera quæ illuminat omnem hominem ..... Mundus eum non cognovit. *Joann. I. 9. 10.*

TRAITÉ DE LA DYSSENTERIE,

Par M. ZIMMERMANN, D. M.

Membre des Académies de Berlin, de Munich, de Palerme, de Peſare; des Sociétés de Paris, de Zurich, de Baſle, de Berne, & Médecin du Roi d'Angleterre à Hanovre.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

NOUVELLE ÉDITION.

revue & corrigée par le Traducteur.

A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire; quai des Auguſtins, nº. 18.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

C II 2

ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

Dans les maladies chroniques il eſt dangereux de différer la cure : car le retard en fait autant de maux incurables.

ARÉTÉE.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

L'AUTEUR du Traité de l'*Expérience dans l'Art de guérir* s'étoit fait connoître trop avantageuſement, pour ne pas nous faire eſpérer quelque ouvrage de pratique : on verra par celui-ci avec quelle ſageſſe il a fait l'application de ſes maximes. Il n'a pas à craindre, comme nombre d'écrivains renommés, qu'on lui reproche d'être au lit des malades un homme bien différent de ce qu'il eſt au cabinet. Eloigné de tout eſprit ſyſtématique, c'eſt toujours la nature qu'il interroge, & qu'il ſuit; & s'il parle d'après les maîtres de l'art, ce n'eſt qu'autant qu'ils ont pareillement ſu interroger la nature, & la ſuivre.

La médecine eſt la partie la plus intéreſſante de la philoſophie, & celle où il eſt le plus dangereux de s'appuyer des autorités, ſi les faits bien conſtatés & bien vus ne ſervent pas de baſe aux expériences qu'on produit pour appuyer un principe. Rien de ſi aiſé que de faire des ſyſtêmes. On trouve toujours le moyen de faire parler les autres à la faveur de quelque hypothèſe, & l'on ne prodigue ſouvent l'érudition qu'en pure perte. La nuance de l'erreur entre quelquefois ſi avant dans celle de la vérité qu'elle touche, qu'il faudroit un Platon ou un Newton pour en appercevoir la limite. Voilà ce qui fait avancer tant d'abſurdités en médecine. On critique ce qu'on croit une erreur, & l'on produit pour vérité ce qui n'en a même pas l'apparence.

Toutes les erreurs ne ſont cependant pas également dangereuſes

en médecine. C'eſt par la nature de la maladie qu'on doit en eſtimer la conſéquence : ainſi ſe tromper ſur le traitement d'une maladie qui tend manifeſtement aux plus grands ravages, c'eſt une erreur conſidérable. La dyſſenterie eſt une de celles où ſouvent l'erreur conduit aux plus funeſtes conſéquences, & où il eſt extrêmement difficile de l'éviter, de l'aveu de notre auteur, & des plus grands médecins. *Nullum affectum tantis difficultatibus implicitum invenio, præſertim in ejus curatione*, diſoit l'habile Eſpagnol Hérédia. D'un autre côté, les ravages que fait cette maladie, quelquefois plus terrible que la peſte, les aſſertions contradictoires des médecins tant anciens que modernes, ſont des motifs qui doivent rendre le médecin extrêmement circonſpect dans la manière de la traiter. C'eſt ſur-tout ici qu'il faut partir de ce principe de Galien, *cognitio*

morborum eſt materia remediorum; principe que Galien a lui-même oublié ſi ſouvent par rapport à ſes hypothèſes. La dyſſenterie n'eſt pas une des maladies ſur leſquelles il s'eſt le moins trompé. Plus occupé de ſon ſyſtême, que de concilier les obſervations qu'Hippocrate avoit produites ſans aucun raiſonnement, il méconnoît les points les plus eſſentiels de la cure méthodique, & examine encore moins les eſpèces, les variétés, les degrés & les complications de la maladie. Mais il avoit adopté les principes de la philoſophie péripatéticienne, dans laquelle il n'eſt permis à aucun philoſophe d'ignorer de rien; au lieu que dans celle d'Hippocrate il ne faut même s'arrêter aux phénomènes qu'autant qu'ils décèlent & conſtatent la marche de la nature par leur identité inconteſtable: ce qui eſt la ſeule voie qui mène à la vérité.

Ceux qui ont écrit en médecine, ont preſque tous traité de la dyſſenterie. Chacun a vu avec le ſyſtême de philoſophie de ſon ſiècle, ou avec les préjugés de ſes maîtres. On n'a pas été plus exact les derniers ſiècles, que l'avoit été Galien, à en marquer les différences génériques & ſpécifiques. Hérédia même, qui touchoit au tems de Sydenham, & dont la pratique eſt ſi ſaine en général, ne fait que marquer en paſſant ces différences, ſans les examiner. Avant les obſervations de Pringle & de Monro, perſonne n'avoit encore rien dit d'aſſez exact pour faire appercevoir la nature de ces maladies. Depuis quatorze ans environ, pluſieurs médecins, ſur-tout les Allemands & les Suiſſes, ont publié les ouvrages les plus intéreſſans à ce ſujet. Chacun a produit ſes obſervations ſur l'épidémie qu'il avoit eu lieu d'obſerver, & quel-

quefois en généraliſant le réſultat des obſervations.

Notre auteur, qui exerce la médecine dans un pays où cette maladie fait preſque tous les ans les plus cruels ravages, s'eſt rendu plus intéreſſant que ceux qui l'avoient précédé. Moins attentif à la méthode des écoles & à tous les ſyſtêmes, qu'à bien établir la vraie méthode curative, il expoſe d'abord les faits dont il a été témoin pendant les ravages de la maladie; enſuite il en examine la nature; après quoi il détaille ſa méthode curative. C'eſt en général à cela que ſe ſont bornés tous ceux qui ont parlé de la dyſſenterie, ſoit individuelle, ſoit épidémique. Mais M. Zimmermann a bien ſenti que ſon travail ſeroit imparfait s'il ſe bornoit à cela. Les épidémies d'une année, ou même d'une ſaiſon, n'ont pas toujours le même caractère. Il falloit donc propoſer des moyens

de reconnoître ces variétés, tant dans la nature de la maladie que dans le traitement, & rendre, pour ainſi dire, les préceptes généraux, ou du moins en faire voir l'application dans les différentes épidémies. C'eſt ce que l'auteur a fait dans la ſeconde Partie. Il en examine les genres, les eſpèces, les variétés; les caractériſe par leurs ſymptomes, en établit le pronoſtic & la méthode curative, d'après ſes obſervations, & celles qu'ont produites les plus habiles médecins. Par-tout il a ſoin de faire voir les abus où l'on a été, concernant le traitement de ces maladies. Ainſi cet ouvrage eſt moins un traité méthodique, qu'un expoſé bien raiſonné de ce qu'il eſt poſſible de connoître de théorie & de pratique ſur la nature & le traitement du mal. Il ſeroit à ſouhaiter que toutes les maladies fuſſent préſentées de même dans les ouvrages de médecine. Il eſt moins facile de

ſe tromper après des faits, qu'avec des hypothèſes phyſico-chymiques telles que celles qui ſont la baſe des Aphoriſmes de Boerhaave.

Je viens de dire que notre auteur fait voir les abus où l'on a été concernant le traitement de ces maladies. Ce ſujet devoit être un des principaux objets de ſon travail, ſi l'on en conſidère bien les conſéquences. Il faut ſouvent des ſiècles pour faire jour à une ſeule vérité. On eſt étonné de voir combien Galien & les médecins des derniers ſiècles, ont mal établi leurs indications curatives dans les dyſſenteries; mais on ſeroit moins ſurpris ſi l'on conſidéroit quelle notion ils avoient de la nature même du mal. Galien, qu'on liſoit comme l'oracle de la médecine, qui a toujours ſuivi les révolutions de la philoſophie, ne reconnoiſſoit ces maladies comme dyſſenteries, *que lorſque l'un ou l'autre inteſtin étoit ulcéré*; & depuis

lui on avoit défini la dyſſenterie, *un flux de ventre ſanguin avec ulcère aux inteſtins.* L'auteur des définitions de médecine avoit donné une définition encore plus fautive, en diſant que c'étoit l'*exulcération des inteſtins* avec inflammation, &c. ἕλκωσις μετὰ φλεγμονῆς. Outre que l'effet eſt ici pris pour la cauſe, la définition confond encore les eſpèces, ſans en marquer le genre. Arétée admet auſſi *des eſpèces* ou *apparences d'ulcères*, dans ſa définition ; ἰδέαι τῶν ἑλκέων. Celſe n'eſt pas non plus fort exact.

Pluſieurs médecins avoient encore du téneſme l'idée la plus abuſive, & le regardoient comme *un ulcère du rectum.* On ne peut nier que cet inteſtin ne ſoit quelquefois ulcéré à la ſuite de ces maladies, & même perforé, comme Avicenne, Valleſius & d'autres l'ont remarqué ; mais, outre que ces cas ſont rares, c'eſt prendre la cauſe pour

l'effet, en ſuppoſant que l'ulcère ſoit la cauſe de ces envies douloureuſes d'aller à la ſelle. Ces envies ne viennent que de l'irritation & du ſpaſme ſubſéquent de cet inteſtin, fatigué par l'acrimonie des ſelles, qu'Hippocrate appelloit *κάθαρσις δρίμεα*. Les médecins de Breſlaw, qui traitèrent ſi mal la dyſſenterie, ont cependant bien apperçu la cauſe prochaine du téneſme : *Credibile itaque planè eſt quòd in dyſſenteriâ, à ſpaſmodico inteſtini recti motu crebra illa deſidendi cupiditas oriatur.*

Mais il falloit examiner attentivement pluſieurs endroits d'Hippocrate, ſans s'arrêter aux interprétations erronées de Galien, & l'on auroit vu les différences génériques qu'on devoit établir dans ces maladies. Hippocrate en avoit même apperçu les différences ſpécifiques, qui doivent ſe prendre de la nature de la fièvre qui ſe com-

plique avec la dyſſenterie. Il entendoit par dyſſenterie, 1°. en général tout cours de ventre non ſanguin, accompagné de grandes douleurs lancinantes ou ſpaſmodiques. C'eſt-là le ſens générique du mot dyſſenterie. Morgagni a auſſi regardé comme telles ces dyſſenteries non ſanguines : M. Zimmermann eſt du même avis. 2°. Hippocrate appelloit dyſſenterie un flux de ſang douloureux, qui vient de l'ouverture des vaiſſeaux méſaraïques ſans que les inteſtins ſoient ulcérés. Ce flux eſt aſſez ſouvent critique. Il n'eſt pas rare dans les épidémies dyſſentériques; mais ce n'eſt qu'une dyſſenterie improprement dite, & on confond trop légérement ce flux avec celui de l'epidémie. Hippocrate & d'autres ont fait mention de flux de ſang critiques qui peuvent être rapportés à celui-ci, ou au flux qui a lieu par l'ouverture du rameau ſplénique qui ſe jette dans le

rectum. Galien a interprété ce flux dont parle Hippocrate, par flux hépatique. C'eſt une chimère. D'ailleurs eſt-il bien vrai que le flux hépatique que reconnoiſſoient les anciens ait jamais eu lieu? Cartheuſer avertit auſſi, dans ſa Pathologie, de ne pas confondre le flux de ſang méſaraïque, qu'il appelle *cæliaca cruenta*, avec la dyſſenterie. Notre auteur rapporte quelques cas qui pourroient bien être de la nature de celui-ci, & non pas une vraie dyſſenterie; car j'ai peine à regarder une vraie dyſſenterie comme critique; parce qu'elle n'eſt preſque jamais ſans l'une ou l'autre eſpèce de fièvre. Une diarrhée même de long cours n'eſt pas une dyſſenterie, quoiqu'elle puiſſe le devenir. Il me ſemble donc qu'on a pris trop légérement pour dyſſenterie critique, ou ce flux de ſang céliaque, ou des diarrhées un peu vives. C'eſt ſur-tout ce flux de ſang qu'il ne

faut pas ſupprimer inconſidérément. 3°. Hippocrate appelloit dyſſenterie le flux putride qui vient de l'amas de la bile & de la pituite, qui, après être reſtées quelque tems fixées ſur les inteſtins & leurs vaiſſeaux, cauſent des chaleurs internes conſidérables, & ſe précipitent enfin avec un ſang corrompu : *νοσέει καὶ τὸ αἷμα*, dit-il, *le ſang eſt malade ;* d'où réſultent des ulcères aux inteſtins : les ſelles ſont brûlantes, & les malades dans un état preſque déſeſpéré, à moins que les ſujets n'aient des forces conſidérables; mais, ajoute Hippocrate, ils ſont long-tems à guérir. C'eſt la dyſſenterie épidémique la plus commune, & celle dont il s'agit particuliérement dans la première partie de cet ouvrage.

Voilà les différences génériques de la dyſſenterie, telles que les bons médecins cliniques les ont obſervées de nos jours. On peut

auſſi préſumer par quelques endroits d'Hippocrate, qu'il a pris pour dyſſenterie le flux de ſang ſéreux qu'on a mal-à-propos appellé hépatique, en l'attribuant à l'engorgement du foie. Ce flux de ſang ſéreux ne vient que de l'acrimonie du ſang. Les artères lymphatiques ſouffrent une vraie diapedèſe, & le ſang paſſe avec la ſéroſité dans les vaiſſeaux lymphatiques, qui charient alors cette ſéroſité ſanguinolente dans les inteſtins. C'eſt ce qu'on a mal-à-propos appellé flux hépatique; car ſi ce flux venoit du ſyſtême de la veine porte, il ſeroit d'une nature toute contraire. Quant aux différences ſpécifiques, on verra dans notre auteur que c'eſt du caractère de la fièvre qu'il faut les prendre.

La dyſſenterieublioſo-pituiteuſe eſt, en général, la plus commune, & celle à laquelle il ſe joint le plus aiſément un caractère de malignité,

qui en change auſſi-tôt l'eſpèce par la nature de la fièvre : notre auteur en fait voir la cauſe & les effets en habile homme. Quelquefois l'atrabile en eſt une des principales cauſes antécédentes. Hippocrate regarde le cas comme mortel; & quelques médecins ont dit en conſéquence qu'il falloit abandonner le malade. Mais Cardan a mieux raiſonné, en diſant qu'*il n'y avoit aucune maladie incurable*, ſans doute ſi elle eſt traitée à tems. Hippocrate, qui admet même la poſſibilité d'une coction dans les cas d'atrabile, montre par là que ſon pronoſtic a ſes bornes.

Mais revenons aux traitemens abuſifs dont parle notre auteur, relativement à la dyſſenterie putride. On avoit remarqué des fièves putrides avec des flux de ventre; &, dans ce cas-ci, on avoit eu recours aux acides; on avoit même connu les avantages des vomitifs. Mais

l'idée qu'on s'étoit faite de la nature de la dyſſenterie, d'après Galien & d'autres anciens, avoit empêché de faire l'application du même traitement dans les dyſſenteries de même nature.

Galien avoit cependant donné occaſion de réfléchir ſur le moyen curatif eſſentiel de ces maladies. Le ſel marin, dont il avoit vu les plus heureux effets dans les mains d'un imprudent qui fit auſſi périr beaucoup de monde, faute de raiſonner ſur la nature & les effets du médicament, le conduiſoit naturellement à l'eſſayer; mais il ſe contenta de ſavoir le fait. Pline avoit déjà fait connoître l'uſage du nitre, ou *natrum* des anciens, dans les cours de ventre, ſur-tout contre le flux céliaque. Ce *natrum* ou nitre dont il parle, étoit un ſel marin avec excès d'alcali.

Céſalpin remit le ſel marin en uſage dans les dyſſenteries, & y

joignit une décoction adouciſſante. Argentier, cité auſſi par Hérédia, loue beaucoup l'eau ſalée en lavement, & les eaux minérales acidules en breuvage. Avicenne joignoit le vinaigre aux lavemens anti-dyſſentériques; c'en étoit aſſez pour entrevoir l'avantage des acides. Hérédia loue beaucoup les eaux minérales acidules, d'après les auteurs qu'il cite. Les médecins de Breſlaw diſent qu'ils ne connoiſſent aucun avantage des acides, que par ce qui en eſt dit dans les livres. Nombre de médecins des derniers ſiècles ont prétendu qu'ils *ratiſſoient* les inteſtins, & que leur effet ne pouvoit être que très-funeſte; au moins dangereux. On ſuppoſoit un ulcère! M. Zimmermann fait voir ce qu'on en doit penſer par ſa pratique.

Galien donna encore lieu aux plus grands abus relativement aux purgatifs, pour avoir mal conçu quelques principes très-ſenſés d'Hippocrate,

& n'avoir pas différencié les eſpèces & les degrés des dyſſenteries. Il ne faut, dit Galien, ni ſaigner, ni purger dans les flux de ventre avec fièvre; & *ceux qui l'ont fait, ont jetté leurs malades dans de plus grands dangers.* Mercatus lui-même, ſi porté à purger dans preſque toutes les maladies, dans l'état même de crudité, défend auſſi la purgation au commencement de la dyſſenterie avec fièvre & complication de bile: d'autres, en très-grand nombre, ont penſé de même. Quelques-uns ont prétendu que Galien ne parloit que de flux critique qu'il ne falloit pas troubler; mais cette diſtinction eſt mal fondée, relativement au précepte de Galien. Il avoit dit ailleurs qu'il étoit impoſſible de rien faire évacuer à l'avantage des malades, au commencement de toutes les maladies, parce que la nature ne produiſoit alors que des évacuations ſymptomatiques; &

l'on a conclu, d'aprés cette maxime, qu'il ne falloit pas imiter la nature, mais au contraire l'arrêter, ſelon l'eſprit du précepte d'Hippocrate, τὰ δὲ ἐναντίως ἰόντα, παύειν. Ce n'étoit pas à ce principe qu'il falloit s'arrêter; il falloit ſe fixer ſur les premiers ſymptomes de ces maladies, qui indiquent preſque toujours un orgaſme ou une turgeſcence conſidérable. Or dans les cas de turgeſcence, Hippocrate purgeoit toujours; & il dit expreſſément que ſi l'on veut purger dans les attaques dyſſentériques, c'eſt au commencement de la maladie qu'on doit le faire, parce que plus tard il y a du danger; c'eſt-à-dire, ſelon Sennert, qu'il ne faut pas attendre qu'il y ait léſion aux inteſtins.

D'autres médecins, également arrêtés par le principe de Galien, ont néanmoins ſenti le danger de s'oppoſer à ces évacuations natu-

relles. Ils ont penſé qu'il falloit commencer par préparer les matières à l'évacuation par des délayans, des adouciſſans, attendre le tems d'une criſe, & purger alors. Mais, outre que la nature, ſurtout dans ces maladies, eſt comme accablée par les matières morbifiques, ou trop abondantes, ou exceſſivement corrompues, il y a à craindre, en attendant, que l'orgaſme des humeurs n'en faſſe paſſer certaine quantité, & même les plus acrimonieuſes, dans les ſecondes voies, ou que le flux ne s'arrête de lui-même ; ce qui arrive auſſi bien ſpontanément que par la mauvaiſe manœuvre du médecin, comme l'obſerve Alex. de Tralle : *Aut per ſe, aut ancillante medico ; ita ut phrenetici, aut lethargici efficerentur, doloreſque capitis, aut pernicioſæ parotides iis excitarentur.* Houlier dit auſſi : *Hinc gravior febris incenditur, inflammationes,*

convulſiones, epilepſiæ fiunt. M. Z. fait voir dans quelles attaques dyſſentériques il faut s'abſtenir des purgatifs.

Ceci me conduit naturellement à dire deux mots des aſtringens, dont on a ſi fort abuſé dans ces maladies. Comme on s'étoit imaginé qu'il ne falloit pas imiter la nature dans des évacuations dyſſentériques, parce que c'étoit augmenter le mal, ſi on augmentoit le cours de ventre, il étoit fort naturel de recourir aux médicamens qui pouvoient arrêter ce flux : *Contraria contrariis curantur*, diſoit-on; mais l'abſurdité de l'application de cette maxime ſe fait aſſez ſentir ſans nous y arrêter. D'autres médecins, plus prudens en apparence, ont voulu employer des aſtringens capables ſur-tout de réſoudre l'inflammation qu'ils ont ſuppoſé avoir lieu dans toutes ces maladies. Mais, outre que les congeſtions ſanguines

inteſtinales n'ont pas toujours lieu dans les dyſſenteries, il eſt encore plus abſurde de propoſer pour réſoudre une inflammation, la racine de tormentille, de biſtorte, les coraux, le bol d'Arménie, la terre ſigillée, &c. Quel médecin tomberoit aujourd'hui dans une pareille inconſéquence, & régleroit ainſi les médicamens d'après les vues curatives? On a oſé mettre l'alun & le ſel de Saturne en uſage pour arrêter ce flux. Etmuller, toujours prêt à adopter les plus grandes rêveries, conſeille ces deux médicamens comme extrêmement avantageux. Sans citer contre cet avis les mauvais ſuccès que d'autres en ont vus, la nature de l'alun eſt aſſez connue aujourd'hui pour qu'on en ſente le danger. Le ſucre de Saturne a été des plus déſavantageux dans les mains des médecins de Breſlaw. Je ne parlerai pas des autres ſpécifiques que rapporte

Etmuller;

Etmuller ; ils ſont trop abſurdes pour en faire mention.

Malgré cela, il convient lui-même du danger des aſtringens. Il ſavoit qu'une dyſſenterie arrêtée mal-à-propos pouvoit être ſuivie d'autres maladies mortelles ou très-dangereuſes, telles que la pleuréſie, l'eſquinancie, la paralyſie, une inflammation & un ulcère mortel au méſentère.

Nombre de médecins ont auſſi blâmé les lavemens dans ces maladies, de peur d'irriter l'ulcère du rectum, qui cauſoit le téneſme. On ſent l'abſurdité de ce raiſonnement. Je dirai que j'ai vu une dyſſenterie des plus redoutables, guérie principalement par environ ſoixante lavemens faits de décoction de fraiſe de veau, de cerfeuil & d'un peu d'amidon. Il faut, malgré cela, conſulter les circonſtances.

Il vaut donc mieux ſuivre la maxime d'Altomare, qui conſeille

de favoriſer les évacuations naturelles, ſur-tout ſi la nature eſt pareſſeuſe, *nec integrè videatur judicare.* Il conſeille encore, d'aprés Aétius & Alex. de Tralles, de n'arrêter le cours de ventre que lorſqu'il tend abſolument à épuiſer toutes les forces du malade, par des évacuations exceſſives. On verra la conduite de M. Z. dans ces caslà. Il faut auſi ſavoir ſe borner dans l'uſage des purgatifs, & ne pas perdre de vue cette maxime de Baglivi, dont on verra la vérité dans cet ouvrage : *Purgantia namque cùm ſint de genere remediorum refermentantium, interdùm materiem in latibulis quieſcentem ſubditâ quaſi face ad actum provocant, & ita febres vel exacerbant vel duplicant, vel jamjam recedentes revocant.* Il eſt auſſi des eſpèces de dyſſenteries où les purgatifs ſeroient mortels : l'auteur a fait ſes réflexions à ce ſujet.

Les narcotiques ont été très-

vantés dans la cure de ces maladies. M. Zimmermann n'a cependant pas cru aveuglément Sydenham. Il fait voir au contraire qu'il n'a eu que trop de raiſons de ſe défier de ces médicamens, ou du moins de ne les donner qu'avec une extrême réſerve. Alexandre de Tralles, Altomare, Hérédia, &c. quoi qu'en diſent les médecins de Breſlaw, n'en admettent non plus l'uſage que dans les cas les plus urgens. Les conſéquences funeſtes qu'en rapportent pluſieurs écrivains dignes de foi, & en état de juger des choſes, prouvent aſſez combien on doit éviter la pratique de Lindanus, qui vouloit qu'on commençât toujours la cure de ces maladies par le laudanum. Rivière produit auſſi des cures faites avec le laudanum ſeul ; mais on peut répondre à ces aſſertions par ces paroles de Lower relativement à une autre maladie : *Nemo, præter te,*

unquam medicus, id ſe præſtitiſſe ſcripſit, aut, opinor, credidit; verùm hoc tibi & patienti fortunâ meliori quàm praxi contigit. D'autres ont joint le laudanum aux ſudorifiques, croyant par-là ſolliciter une diaphorèſe avantageuſe en calmant les douleurs; mais ce mêlange ne me paroît pas bien vu. Ce ſont deux remèdes contradictoires, dont les effets ne peuvent être que nuiſibles. Il eſt vrai que l'opium ou les narcotiques, ſans excepter le terrible *napellus*, font ſuer; mais c'eſt par un effet bien différent de celui des vrais ſudorifiques. Cette ſueur ne vient que du reflux des humeurs qui, ne trouvant plus de paſſage dans l'intérieur par la ſtupeur des parties, ſont forcées de revenir à la circonférence. Or les ſudorifiques agiſſent bien autrement. Les narcotiques (1) attaquent décidé-

(1) Feu M. Roſen, premier médecin du

ment le principe vital, les ſudorifiques le raniment. Les narcotiques n'arrêtent pas les progrès du mal,

---

roi de Suède, fait aſſez entrevoir ce qu'on doit craindre de l'opium, dont il détaille les effets en ces termes : « les effets généraux que » l'opium produit ſur les corps, ſe réduiſent à » ceux-ci. Il cauſe de grandes chaleurs, rend le » pouls très-fréquent, auſſi bien que la reſpi- » ration, qui, outre cela, devient encore diffi- » cultueuſe. Il pouſſe les ſueurs, qui ſouvent » ont l'odeur du médicament. Il ſupprime les » ſelles, les urines; rend le viſage rouge & » bouffi, pouſſe le ſang à la tête, y cauſe de » la douleur, de la peſanteur; rend les yeux » hagards; cauſe une eſpèce de coma-vigil ou » une grande envie de dormir, mais ſans ſom- » meil; & quelquefois un vrai ſommeil, ac- » compagné de ſonges extraordinaires, & de » beaucoup d'agitation » : tous ſymptomes qui ne viennent que de la ſtupeur que ce médicament produit aux parties internes, d'où les humeurs & le ſang ſont obligés de refluer à la tête, aux membres & à la circonférence. Ce morceau eſt pris du Traité des Maladies des Enfans, que j'ai traduit depuis la verſion Françoiſe de celui-ci. On joindra ſi l'on veut, à cet avis, ceux de MM. Underwood & Armſtrong, dont j'ai réuni les deux ouvrages ſur les *Maladies des Enfans du premier âge* : Paris, 1786, 1 volume in-8°, chez Théophile Barrois.

ſ'il y a quelque léſion aux inteſtins, & les médecins de Breſlaw ont cité Minado en ces termes : *Ex opiatorum uſu in defunctis vulnera magis putrida & ſordidiora.* Auſſi, après avoir approuvé la pratique de Sydenham, font-ils une diſtinction aſſez ſenſée; mais on voit, par la ſuite de leurs réflexions, qu'ils n'entendoient guère l'application de ces médicamens. Sydenham convient lui-même des mauvais effets qu'il en a vus dans le *cholera morbus*, maladie ſi analogue aux flux de ventre : *Ita ut æger, inimico incluſo, bello inteſtino indubiè conficeretur.* Mais dans les cas dyſſentériques on a la liberté d'uſer des deux eſpèces d'évacuans ; & les vomitifs font ſouvent les trois quarts de la cure, ſi on s'en ſert dès l'abord. M. Zimmermann ne laiſſe rien à deſirer ſur ce ſujet.

Galien a donné lieu aux plus grands abus ſur l'uſage de la ſai-

gnée, par le paſſage que j'ai rapporté ci-devant : d'autres ont cru devoir le ſuivre ſans examen. La ſaignée, ont-ils dit, ne fait pas évacuer avec le ſang les matières morbifiques de la dyſſenterie : donc elle eſt inutile. La fauſſe idée qu'on avoit de l'effet de la ſaignée dans les fièvres putrides, a donné lieu à ce raiſonnement abſurde. D'autres ont ſoutenu l'uſage de la ſaignée, en diſant que ce n'étoit pas pour évacuer les matières morbifiques, mais pour faire révulſion : principe également faux; la ſaignée n'eſt qu'évacuative. Quelques-uns ont objecté qu'en faiſant cette révulſion, on attiroit les matières morbifiques dans les ſecondes voies. Hérédia a traité cette objection de chimère, & a ſoutenu l'uſage avantageux de la ſaignée. Il cite Claudin, qui ſe loue beaucoup des effets de la ſaignée dans une dyſſenterie épidémique des plus générales; Houlier,

Euſtache, &c. pour appuyer ſon ſentiment.

Cælius Aurelianus s'oppoſoit auſſi à la ſaignée. Hippocrate ne permet non plus de ſaigner que lorſque le ventre eſt reſſerré; mais le principe ſenſé d'Hippocrate ne défend pas de ſaigner dans le cas de pléthore ſanguine, *conſentiente ætate & viribus*, comme dit Houlier. Mercurial, Proſper Alpin & d'autres, ſont du même avis lorſqu'il faut calmer l'orgaſme d'un ſang tumultueux. Les médecins de Breſlaw ſont plutôt pour la négative; & voici leur raiſonnement: « Quiconque con- » ſidérera à quel deſſein la nature » dirige le mouvement du ſang, » ſur-tout vers les inteſtins (dans » ces maladies), & par quel mé- » chaniſme néceſſaire le ſang ſort » de l'orifice des vaiſſeaux, cer- » tainement ne paſſera que très-len- » tement à faire évacuer du ſang ». Ils citent Sydenham pour appuyer

cette réflexion. En ſuppoſant, avec Sydenham, que, dans les fièvres, les mouvemens & les excrétions du ſang ne ſoient opérées par la nature que pour délayer & charier les humeurs morbifiques réſidantes dans les premières voies, on peut dire auſſi que les efforts de la nature ne venant que d'un *niſus* forcé, il eſt bon de ne pas la livrer à elle-même, parce que l'expérience journalière prouve qu'elle va très-ſouvent trop loin, ſur-tout lorſqu'il ſurvient le concours d'une cauſe violente qui la détermine néceſſairement aux plus grands troubles. Mais, de l'aveu même des médecins de Breſlaw, il ſort moins de ſang, dans les flux dyſſentériques, qu'on le croit : il ne ſera donc pas ſuffiſant pour délayer & charier les matières morbifiques, & encore moins pour empêcher l'effet redoutable que leur acrimonie peut faire ſur les orifices des vaiſſeaux; car

voilà ce qu'ils ont dû entendre dans leur réflexion, ou ce ſont des mots vuides de ſens. D'ailleurs, s'il eſt réſulté une dyſſenterie cruelle pour avoir flairé du ſang pourri dans une bouteille, comme M. Z. le rapporte d'aprés Pringle; que n'a-t-on pas à craindre d'un ſang qui ne peut que pourrir promptement dans les inteſtins par le contact des matières acrimonieuſes qui s'y mêlent? N'eſt-ce pas même à cette putréfaction inteſtinale du ſang qu'on doit attribuer preſque entiérement la malignité qui ſurvient dans ces maladies, au milieu des épidémies bénignes, ſur-tout ſi le ſang vient des inteſtins grêles? Outre cela, c'eſt encore moins par rapport au peu de ſang qui ſort dans ces flux, que par rapport à la foibleſſe réſultante de la ſaignée, qu'on doit la faire prudemment; & particuliérement pour ménager les forces de l'eſtomac, dont les fonctions ſont ſi néceſſaires

dans la cure de ces maladies. Enfin ce n'eſt pas par la quantité de l'excrétion ſanguine, qu'on doit ſe régler en général ſur l'uſage de la ſaignée. On voit tous les jours de légères hémorrhagies causer des défaillances, & une ſaignée copieuſe ne pas produire cet effet. En lâchant la ligature d'une ſaignée, après avoir piqué la veine, & en laiſſant couler le ſang à volonté, on eſt preſque ſûr de cauſer une défaillance au ſujet. Il perd cependant beaucoup moins de ſang, avant de ſe trouver foible, que ſi l'on avoit fait une ſaignée ordinaire. J'ai eu deux fois recours à cette manœuvre pour arrêter des hémorrhagies : ainſi les raiſonnemens des médecins de Breſlaw ſont mal fondés ; mais tout leur traitement n'eſt guère mieux raiſonné. M. Z. fait voir les avantages qu'on peut ſe promettre de cette évacuation, & les cas où il faut s'en abſtenir.

Il me reſteroit à parler de l'uſage du lait, de l'eau froide, & des fruits. L'uſage du lait a eu ſes partiſans. On a prétendu qu'Hippocrate l'avoit recommandé dans les flux dyſſentériques, & l'on a cité la maladie d'Eratolaüs au ſeptième Livre des Epidémies; mais ce Livre n'eſt décidément pas d'Hippocrate: d'ailleurs l'extrémité où s'eſt trouvé ce malade, pour avoir fait d'abord uſage du lait, prouve qu'il ne lui convenoit pas alors, & que le médecin qui l'avoit ordonné n'étoit pas Hippocrate. Le malade s'en eſt mieux trouvé par la ſuite, après les évacuations néceſſaires. On a encore cité le Livre des Affections internes, qui n'eſt pas non plus d'Hippocrate, & qui ne ſent en rien ſa médecine: d'ailleurs l'endroit cité eſt relatif à une autre maladie, où il a été preſcrit pour procurer des ſelles. Mais le plus ſûr, c'eſt qu'Hippocrate le défend expreſſé-

ment dans les cas de ſelles bilieuſes & ſanguines. (*Voyez* ſes Aphoriſmes.) Galien, en ce point comme en mille autres, ſe contredit ſans ſcrupule.

Les modernes l'ont, les uns blâmé, les autres beaucoup loué lorſqu'on y avoit éteint quelque corps embraſé, comme du fer, des cailloux, à l'exemple de celui qu'avoit pris Eratolaüs. Ils ont auſſi eu égard à la nature du lait de différens animaux pour adoucir les humeurs, ou pour ſolliciter les ſelles. Les uns l'ont écrêmé ſur le feu, d'autres l'ont fait bouillir avec de l'eau. On verra ce que l'on doit en penſer par ce que M. Z. en dit.

L'eau froide a été recommandée par Arétée & par Celſe, qu'on peut voir pour s'inſtruire des circonſtances. Les médecins de Breſlaw blâment toute boiſſon froide. Il eſt très-ſûr qu'il faut entretenir dans ces maladies une diaphoréſe conti-

nuelle : c'eſt ſur-tout pour cela que M. Lewis loue l'ipécacuanha dans les dyſſenteries. Malgré cela, pluſieurs médecins modernes ont beaucoup préconiſé l'eau froide. Les avantages qu'on en a tirés dans des fièvres malignes, & même peſtilentielles, devroient au moins donner occaſion de réflechir ſur ſon uſage. J'en ai vu des avantages marqués dans les maladies dyſſentériques, non épidémiques à la vérité, mais qui n'en étoient pas moins dangereuſes. Les malades en uſèrent ſur-tout au déclin de la maladie, avec de l'amidon qu'on y avoit délayé ; & j'ai vu combien Hérédia avoit eu raiſon d'appeller l'amidon, *mordacitatum ſtrenuus contemperator.* Quant aux fruits de l'année, voyez notre auteur qui les préconiſe beaucoup, bien loin de les regarder comme la cauſe du mal.

Je ne parlerai pas des ſpécifiques innombrables qu'on a propoſés

dans tous les tems pour guérir ces maladies. Le peu de ſoin qu'on a eu de diſtinguer les dyſſenteries des ſimples cours de ventre, ou d'en différencier les eſpèces & les degrés, a donné lieu à ces médicamens abſurdes. Il n'en eſt preſque pas un qu'Etmuller ne propoſe avec une crédulité qui n'eſt le caractère que de l'ignorance. Les médecins de Breſlaw ont auſſi eu recours au délire de van-Helmont. M. Z. en a dit aſſez pour en faire connoître le ridicule & le danger.

La dyſſenterie eſt en général une des maladies qui exigent le plus de raiſonnement & de ſagacité, vu ſes nombreuſes variétés qui font des différences eſſentielles. Quelquefois ce ſont des fièvres ſtationnaires qu'elles prennent leur caractère; mais ſouvent auſſi elles ne tiennent en rien de la nature de ces fièvres, ni même des épidémies fiévreuſes de la saiſon. Elles ſont également bénignes

ou malignes, après ou avant les chaleurs ou les froids. Ainſi il faut beaucoup de circonſpection dans la recherche des cauſes. Les diſpoſitions particulières des ſujets contribuent auſſi beaucoup au caractère des attaques individuelles; & un ſujet ſera même pris d'une dyſſenterie de très-mauvais caractère, à cauſe de la ſituation de ſon domicile, &c. tandis que l'épidémie ſera très-bénigne. M. Z a fait les réflexions les plus ſenſées ſur ces différens objets. Il montre auſſi combien l'on doit être réſervé à admettre un vrai caractère de malignité. Hérédia ne vouloit même pas en reconnoître, dans les fièvres, d'étranger à celui qui peut réſulter de la dépravation ſpontanée des humeurs : auſſi fronde-t-il, avec F. Plater, tous ces prétendus alexipharmaques, qui ont été l'idole des médecins des derniers ſiècles. Quelle vertu avoient les trente feuilles d'or

que Fernel ordonnoit à un ambaſſadeur d'Angleterre, ou les pierres précieuſes qu'on a ſi judicieuſement proſcrites de l'uſage de la médecine? Le tems fera voir aux médecins qu'il eſt encore nombre de médicamens à proſcrire, quoiqu'on les prodigue ſi inconſidérément aujourd'hui dans quantité de maladies; mais ſouvent l'homme n'eſt ſage que quand il a eu lieu de ſe repentir de ſes erreurs. L'expérience apprendra quels avantages on doit ſe promettre de l'uſage du mercure dans le traitement de quelques dyſſenteries opiniâtres. (M. Thomas Houlſton, médecin de l'hôpital de Liverpool, vient de propoſer, avec éloge, ce médicament. Mais il paroît par ſon ouvrage, que les dyſſenteries pour leſquelles il a été employé, étoient la conſéquence d'anciennes affections du foie, ſurvenues dans des climats très-chauds, & de fièvres de long cours. Son ouvrage, qui

fait 72 pages in-8, mérite attention. *Lond.* Mais ceci ſort du plan de M. Zimmermann, de même que le cas ſingulier qui eſt rapporté dans le recueil d'écrits Allemands, ſur les maladies de la poitrine & du bas-ventre, publié par M. Eſchenbach. Leipſic. in-8o.)

Enfin, pour réſumer, la dyſſenterie peut être conſidérée comme individuelle ou épidémique, comme cours de ventre, ou comme excrétion ſanguine. Comme cours de ventre, c'eſt par les cauſes & par la fièvre qui s'y joint, qu'on doit en déterminer le caractère & le traitement, en obſervant que c'eſt un effet avantageux de la nature qui cherche à ſauver le ſujet. Comme excrétion ſanguine, ce n'eſt que dans des cas très-rares qu'elle n'eſt pas dangereuſe : parce que toute hémorragie qui arrive par des voies extraordinaires ne vient que de violence, & eſt conſéquemment

mauvaiſe, tant en elle-même que par ſes ſuites, au moins à parler généralement. Comme cours de ventre, elle n'exige que les règles de prudence néceſſaires pour conduire les efforts de la nature, de manière que les ſujets n'évacuent rien que de nuiſible, & qu'ils ſoutiennent bien ces évacuations. Comme excrétion ſanguine, il faut apporter toute ſon attention à en prévenir les ſuites, ou à l'arrêter ſans violence, & à tems convenable. Tel eſt en deux mots l'objet des réflexions de M. Zimmermann. J'ai cru ces réflexions préliminaires néceſſaires, pour me diſpenſer de joindre, en pluſieurs endroits, des remarques ſur différens articles controverſibles en apparence, faute d'avoir prévenu de ce que d'autres médecins ont penſé avant l'auteur de cet excellent ouvrage. Le grand point, *c'eſt de ſaiſir à propos toutes les*

circonſtances des maladies & des médicamens, diſoit Hippocrate: μέγα τὸ ποσὸν εὐστόχως ἐς δύναμιν ξυναρμοσθέν.

AVERTISSEMENT.

LA première Edition françoiſe de cet ouvrage étant épuiſée, je donne celle-ci, dans laquelle j'ai corrigé avec le plus grand ſoin nombre de fautes très-graves qui s'étoient gliſſées dans la précédente, particuliérement dans les doſes & la dénomination de quelques médicamens.

Le Diſcours précédent ayant été bien reçu du public, je n'y ai rien changé que quelques mots de ſtyle. Le journal qui s'imprime en Suédois à Stockholm, depuis 1781, ſur la médecine & l'hiſtoire naturelle, préſente quelques obſervations relatives à la dyſſenterie. Mais ce ne ſont, en général, que des faits aſſez particuliers. Ce que j'y ai lu ſur l'uſage du verre d'antimoine, prouve combien ce médicament exige de prudence.

LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Des lieux ou la maladie s'eſt manifeſtée,* Page 1
CHAP. II. *Deſcription de la Maladie par ſes ſymptomes,* 8
CHAP. III. *Expoſition de la Maladie par ſa nature,* 17
CHAP. IV. *Indications curatives; régime, diète; moyens préſervatifs,* 54
CHAP. V. *Méthodes curatives générale & particulière, & leurs ſuites,* 70
CHAP. VI. *Suites d'autres Moyens curatifs,* 92
CHAP. VII. *Effets des remèdes aſtringens, obſtruans, incraſſans; des aromates,*

de l'eau-de-vie & du vin, 114

CHAP. VIII. *Préjugés oppoſés aux ſages précautions de nos Magiſtrats, aux efforts des Médecins, & à la voix de la raiſon,* 152

CHAP. IX. *Réflexions ſur la manière de diminuer ces préjugés dans la campagne,* 181

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Avertiſſement ſur le but de cette ſeconde Partie,* Page 209

CHAP. II. *De la Dyſſenterie en général, & de ſes différences,* 214

CHAP. III. *Des différentes eſpèces de Dyſſenteries, & de leurs ſymptomes,* 236

CHAP. IV. *Traitement de la Dyſſenterie inflammatoire, & de la Dyſſenterie bilieuſe ou putride,* 268

CHAP. V. *Traitement de la Dyſſenterie maligne*, 328

CHAP. VI. *Traitement des Dyſſenteries de long cours*, 364

CHAP. VII. *Réflexions ſur quelques nouveaux médicamens*, 382

CHAP. VIII. *Des ſpécifiques anti-dyſſentériques*, 393

Fin de la Table des Chapitres.

TRAITÉ

TRAITÉ DE LA DYSSENTERIE.

PREMIERE PARTIE.

De la Dyſſenterie épidémique.

CHAPITRE PREMIER.

Des lieux où cette maladie s'eſt manifeſtée.

LA dyſſenterie a fait ſes ravages cette année (1765) dans le canton de Berne, dans le Landgraviat de Thurgau, & en différens endroits de la Suiſſe & de la Souabe : elle a été très-conſidérable dans les pays Autrichiens limitrophes de nos cantons. Elle ſe montra dès le mois de

Juin, à deux lieues de chez moi, dans un village du diſtrict de Wildenſtein, canton de Berne, & y régna juſqu'au mois d'Août. En Juillet & Août, elle ſe manifeſta à Brugg, & fut aſſez violente dans le diſtrict de Murten, allié de Fribourg. Le diſtrict d'Arwangen en fut attaqué au mois d'Août; &, quinze jours après, elle parut dans la ville d'Arau. Quantité de perſonnes ſe ſentirent attaquées de cette maladie les unes après les autres dans cette ville, vers la fin de ce mois, & cela en très-peu de tems. Il en réchappa un grand nombre; mais il en mourut auſſi beaucoup, & preſque en même tems. On ne compte dans Arau que dix-huit cens habitans: annuellement il n'y meurt que quarante à cinquante perſonnes; mais cette année, depuis Août juſqu'en Octobre, il y eſt mort ſoixante-quatre perſonnes.

Au commencement de Septembre la dyſſenterie ſe manifeſta avec aſſez de violence dans les pays du diſtrict de Wildenſtein, qui avoiſinent notre province; elle n'y avoit pas paru auparavant. Les paroiſſes de Densburen, de Thalheim & de Rein, en furent attaquées

dans pluſieurs villages de leurs dépendances. Ce fut vers le milieu de Septembre que la maladie y monta au plus haut période, comme par-tout ailleurs. Elle paſſa de tems à autre à Brugg, fut peu conſidérable à Kœnigsfeld, & dans le marquiſat de Baden. Vers le milieu d'Octobre la maladie ne régnoit plus dans le diſtrict de Wildenſtein; cependant on y voyoit encore çà & là quelques malades. Il y eut en général dans ce diſtrict deux cens vingt & quelques malades, depuis Juillet juſqu'en Octobre; & il en eſt mort cinquante-cinq.

Dans les premières ſemaines de Septembre la dyſſenterie fit les progrès les plus rapides dans le diſtrict de Biberſtein, & dans le comté, très-peuplé, de Lentzbourg. Elle fut auſſi conſidérable dans ceux de Murten & d'Arwangen. De trois cens vingt-ſept malades qu'il y eut dans ſix villages de celui de Murten, depuis Juillet juſqu'en Novembre, il en eſt mort cinquante-ſix; & quarante-ſept ſur deux cens quarante-ſept qui en furent attaqués dans onze villages de celui d'Arwangen, depuis Août juſqu'en Novembre. Dans celui de Biberſtein, il en eſt mort cinquante-quatre ſur deux

cens ſept qui en furent pris dans trois villages, en Septembre & Octobre. Sur mille quatorze malades de trente & un villages, il en périt trois cens huit dans le comté de Lentzbourg.

Le canton de Zurich ne s'en eſt reſſenti que dans le diſtrict de Knonau. Elle avoit déjà attaqué ce pays l'année précédente, & s'étoit portée du nord-eſt au ſud-eſt. Cette année elle y a commencé où elle avoit fini l'année précédente, & a ſuivi la même direction; de ſorte qu'elle a attaqué les endroits qui avoient été épargnés. On ne s'en eſt pas apperçu dans les autres parties de cet heureux canton; il n'y eut même, dans la ville de Zurich, que quelques perſonnes attaquées de dyſſenterie, & une ou deux perſonnes en moururent.

La ville de Solurne & les environs en furent attaqués vers la fin d'Août, ce qui dura juſqu'à la mi-Novembre. De cent ſoixante malades, il en eſt mort trente.

La maladie ſe manifeſta à la mi-Août dans le Landgraviat de Thurgau. Elle y attaqua d'abord les habitans de la partie la moins peuplée du nord de l'Ottenberg : elle y fut des plus dangereuſes. La

maladie s'y manifeſtoit dès l'abord avec les ſymptomes les plus mauvais : les malades en mouroient preſque tous, & en peu de jours, s'ils n'obſervoient le régime le plus ſtrict. Inſenſiblement le mal ſe porta dans la partie la plus peuplée de l'Ottenberg, & y fit des progrès ſi rapides, qu'il n'y avoit preſque pas une maiſon où deux ou trois perſonnes n'en fuſſent attaquées; & en général, dans la plupart des familles, il reſtoit à peine une ou deux perſonnes en état de ſecourir les malades : l'épidémie y fut terrible. Comme ces gens ne voulurent s'aſtreindre à aucun régime convenable, la plupart moururent de cette épidémie. A la fin ils ſe rendirent aux remontrances, quand ils entendirent la cloche des morts bruire ſans ceſſe autour de leurs maiſons. La violence du mal diminua à proportion que la chaleur diminuoit, & les morts ne furent plus ſi nombreux : on ceſſa enfin de perdre des malades. Vers le milieu de Septembre la ville de Frauenfeld en fut attaquée, avec quelques châteaux & quelques villages. La maladie y dura juſqu'au commencement de Novembre.

Le nombre des malades & des morts fut très-conſidérable dans les dépendances de Thurgau. Sur trois mille cinq cens habitans qui compoſent les communes de Burglen, Weinfelden & Marſtetten, il y eut près de deux cens malades, dont il mourut cent cinquante. Sur ſeize familles, il mourut, à Dingenhart, treize perſonnes. Dans les paroiſſes de Sulgen & Berg, qui contiennent plus de quatre mille habitans, il mourut, depuis le 8 Septembre juſqu'au 8 Novembre, cent quatorze perſonnes; dont les trois quarts du ſexe maſculin, & le reſte du ſexe féminin. De ces morts il y en eut cinquante-un de ſix ans, vingt-ſept depuis ſept ans juſqu'à quinze, vingt-ſix depuis ſeize ans juſqu'à cinquante, & quatorze depuis cinquante-un ans juſqu'à ſoixante-quatorze. Enfin cinq communes perdirent deux cens cinquante-huit perſonnes.

En Souabe, la maladie commença, vers le milieu de Juillet, dans Ravensbourg. Il y avoit déjà à la fin du mois plus de cinquante perſonnes de malades. Les choſes ſemblèrent ne pas aller plus mal en Août, au moins le nombre des malades n'augmenta-t-il pas; mais vers les

jours caniculaires le mal devint extrême, avec la chaleur. Le nombre des malades augmenta tous les jours juſqu'au milieu de Septembre, où il commença à diminuer, & ceſſa entiérement au commencement d'Octobre. Tous les endroits ſitués au nord & à l'eſt de Ravensbourg en furent exempts; tandis que tout ce qui étoit au ſud & à l'oueſt en fut plus ou moins attaqué. Cette ville fut la limite du mal : il n'y eut même qu'une moitié de la ville qui s'en reſſentit; dans l'autre il y eut des rues entières où l'on ne s'apperçut de rien; & le mal ne ſe montra que çà & là dans quelques maiſons de cette ſeconde partie de la ville. Il y eut au moins deux cens malades dans Ravensbourg; & dans les dépendances le nombre des malades fut auſſi très-conſidérable.

Nous voyons donc que la dyſſenterie commença en Juin, monta à ſon plus haut degré en Août & Septembre, commença à décroître par-tout vers Octobre, & ceſſa, en grande partie, au milieu de ce mois. Cependant au milieu de Novembre quelques perſonnes en étoient encore attaquées : je vis même

vers la fin de Novembre, & en Janvier de l'année ſuivante, quelques gens pris d'une dyſſenterie bénigne dans le plus grand froid. Ce fut auſſi vers le même tems, & dans la même conſtitution de l'air, que ce qu'on appelle chez nous fièvre putride, & la pleuréſie putride, commencèrent à ſe manifeſter avec violence à Lauſanne, ſe portant au loin, juſque chez nous, & s'étendant même dans les provinces des pays Autrichiens & de la Souabe qui confinent aux nôtres.

CHAPITRE II.

Deſcription de la Maladie par ſes ſymptomes.

NOMBRE de perſonnes étoient attaquées ſans le moindre ſigne précurſeur, ſur-tout dans les cas dangereux: dans d'autres, la maladie ſe faiſoit preſſentir, & quelquefois elle venoit par degré.

Les ſujets le plus dangereuſement malades, éprouvoient d'abord un froid univerſel qui duroit plus ou moins;

quelquefois long-tems, & conſidérable. Quelques-uns ne ſentoient qu'un léger friſſon : il revenoit quelquefois dans le cours de la maladie, & ſe changeoit en une chaleur aſſez grande. Tous éprouvoient une proſtration extrême à la première attaque de la maladie ; mais c'étoit ſur-tout dans l'épine du dos & dans les lombes, qu'ils ſentoient cette foibleſſe. Les douleurs de ventre ſe firent ſentir avec une extrême violence dès le commencement : les évacuations ne ſuivoient pas auſſi-tôt chez quelques-uns : pluſieurs étoient d'abord très-reſſerrés, ſentant de grandes douleurs d'eſtomac, & ſe trouvant plus mal que ceux qui devoient aller à la ſelle dès l'abord.

Preſque tous ſe plaignoient, dès le commencement, d'amertume dans la bouche, & d'envies de vomir continuelles. Nombre de malades vomiſſoient, immédiatement après le friſſon, une matière bilieuſe. Le vomiſſement devenoit extrême chez quelques-uns dès le premier jour, & ils ſe ſentoient ſoulagés. Chez pluſieurs autres l'envie de vomir avoit lieu dans les progrès de la maladie ; & ils étoient ſoulagés par le vomiſſement juſqu'au

quatrième jour. Ceux qui, dès le commencement, eurent recours au vin, ou à d'autres choſes échauffantes, rejettèrent tout pendant pluſieurs jours, ſe plaignant de mal de cœur, & ſe trouvèrent dans le plus grand danger.

Le friſſon étoit ſuivi de chaleur; &, dans les cas les plus dangereux, quelques malades éprouvoient un mal de tête énorme. La fièvre dès l'abord paroiſſoit fort traitable dans la plupart des malades, mais elle devenoit toujours plus conſidérable dans le cours de la maladie. Dans les cas d'un extrême danger elle étoit quelquefois imperceptible, & le pouls infiniment foible : quand il n'y avoit pas ce grand danger, la fièvre étoit ſouvent très-forte. Je m'apperçus dans quelques malades d'un trouble total dès le commencement, dans d'autres d'un aſſoupiſſement permanent : or, c'étoient les enfans ſur-tout qui ſe trouvoient dans ce dernier cas, lorſqu'il y avoit un grand danger. Quelques perſonnes, après une légère attaque, ſe trouvoient dans l'état le plus critique : peu avoient la fièvre dès l'invaſion. Les ſelles étoient encore jaunes au troiſième jour, & peu fétides; mais

après ce période la bouche devenoit amère, & la violence de la fièvre augmentoit en raiſon de la plus grande variété (*a*) des couleurs des ſelles.

Je trouvai toujours les ſelles délayées, mais, ſouvent auſſi, glaireuſes. Dans beaucoup de ſujets elles étoient ſanguinolentes dès le premier jour, dans d'autres plus tard. Dans les cas dangereux, les plus petits enfans même rendoient dès l'abord beaucoup de ſang caillé; & j'ai vu des enfans lâcher ſous eux une grande quantité de ſang les premiers jours. Bientôt après il paroiſſoit alternativement une matière toute verte. Dans la plupart les ſelles étoient en même tems blanches, rouges, jaunes, brunes, vertes, & quelquefois noires; très-ſouvent d'une odeur putride, & quelquefois toutes cadavéreuſes. Dans ceux qui ne prirent aucuns médicamens, les ſelles reſtèrent huit jours entiers toutes blanches, & ſans douleurs; & enſuite huit jours rouges, avec les plus vives douleurs; après cela rouges, blanches, & peu douloureuſes pendant pluſieurs ſemaines.

(*a*) Voyez Aphoriſm. Sect. 4, 21.

Les malades le moins en danger alloient à la ſelle vingt fois le jour, quelques-uns juſqu'à quarante & cinquante fois. J'ai ſauvé quelques malades qui avoient été juſqu'à près de deux cens fois à la ſelle en douze heures; & leurs ſelles étoient même ſi abondantes, qu'ils s'imaginoient rendre leurs inteſtins diſſous. Les douleurs de ventre étoient toujours plus violentes avant les ſelles, & c'étoit un avantage de les voir ceſſer après les évacuations. Dans quelques malades elles étoient exceſſives : mais, dans les cas dangereux, elles mettoient les malades au déſeſpoir. Il s'y joignoit, dans le cours de la maladie, une vive douleur dans l'épine du dos, quelquefois une ardeur d'urines, &, preſque dans tous les ſujets, un téneſme.

Dans les cas les plus critiques, la poitrine étoit ſerrée. Je remarquai par-tout une perte d'appétit, & des inſomnies continuelles. La plupart avoient une ſoif inextinguible. Preſque tous étoient obligés de garder le lit par leur extrême foibleſſe. Quelques-uns cependant ſe ſoutenoient encore hors du lit; &, dans ſes légères attaques, les ſujets alloient

& venoient. Beaucoup ſuoient, mais en vain.

Les attaques dangereuſes duroient quelquefois quatorze, ſeize jours, ſurtout quand on ne pouvoit pas ſolliciter les évacuations convenables les premiers jours : néanmoins la plupart de mes malades ſe rétablirent en cinq ou ſix jours. Dans quelques ſujets qui avoient été violemment attaqués, il arrivoit une paralyſie à la bouche, à la langue ; dans d'autres, à toute la partie inférieure du corps : dans quelques-uns, elle étoit univerſelle au moment même où la maladie paroiſſoit comme ne plus exiſter. Je vis, dans un ſeul ſujet, une chûte du *rectum* après la cure la plus heureuſe. Mes malades n'ont point éprouvé de récidives, ſinon un ſeul ſujet qui en éprouva deux : la première, par un mouvement violent de colère ; la ſeconde, pour s'être levé la nuit, & être ſorti dans la rue pluſieurs fois par une pluie conſidérable.

Les malades attaqués le plus dangereuſement étoient pris d'une vraie fièvre miliaire. Ils eurent en même tems des abcès ſur le corps, lorſque la maladie étoit montée au dernier période, s'ils

avoient négligé les évacuations néceſſaires. Le plus grand mal qui arrivoit aux petits enfans dans les cas critiques, étoit un ſpaſme & un retirement de nerfs, qui avoit lieu dès le commencement : ces enfans en perdoient même toute ſenſibilité.

Lorſque la maladie tournoit à la perte des ſujets, les douleurs ne ceſſoient pas après les ſelles; elles devenoient plus aiguës d'un jour à l'autre : les ſelles étoient toujours abondantes; il ſurvenoit un hoquet; & le ventre ſe gonfloit : pour lors plus de douleurs. La mort terminoit tout (particuliérement pour ceux qui avoient bu du vin), le cinquième, huitième, neuvième, quatorzième jour, ou plus tard.

Il ſurvenoit auſſi un danger extrême pour ceux qui, dans les cas critiques, avoient pris des médicamens au commencement de la maladie, & les avoient auſſi-tôt quittés. Quoiqu'ils paruſſent ſe rétablir ſept ou huit jours après, la maladie devenoit néanmoins fort longue, s'ils n'en mouroient pas. Nombre de ceux qui ne prirent aucun médicament, eurent une petite dyſſenterie très-longue, des coliques, un téneſ-

me, rendoient même du ſang dans leurs ſelles glaireuſes, éprouvèrent un grand abattement dans tous les membres, des friſſons fréquens, de grandes ſueurs, des indigeſtions, une oppreſſion d'eſtomac pour peu qu'ils mangeaſſent. Quelques-uns ſe ſentirent une goutte vague; d'autres, & même des enfans, devinrent hydropiques; & pluſieurs eurent long-tems les pieds enflés. D'autres, en qui le mal paroiſſoit vouloir ceſſer, eurent à la ſuite une vive douleur dans les lombes & des ſpaſmes permanens.

Les attaques les plus légères ſe manifeſtoient par une laſſitude, un friſſon, une envie de vomir, des coliques plus vives, des ſelles peu abondantes & moins douloureuſes. Les ſelles étoient en grande parties blanches; les alimens ſortoient cruds; quelques jours après il y paroiſſoit du ſang: au moins on en voyoit quelque teinte légère.

Au commencement ou à la fin de l'épidémie, & ſur-tout le long des limites où elle ſe porta, quelques ſujets n'éprouvèrent que de violentes coliques qui durèrent cinq, ſix, & quatorze jours, ſans cours de ventre; les malades au contraire étoient plutôt conſtipés. Je trouvai

cependant leurs ſelles aſſez mêlées de ſang, & blanches comme du pus, dès que je leur eus fait prendre des purgatifs ; & ceux qui négligèrent ces médicamens furent enfin pris de la plus violente dyſſenterie.

Nombre de ſujets n'avoient qu'un cours de ventre douloureux, qui ne duroit que quelques jours chez la plupart : leurs ſelles me parurent cependant bilieuſes & écumeuſes. Je vis un pareil cours de ventre durer ſix ſemaines dans un petit garçon. Je ne lui preſcrivis aucun médicament, penſant que ce dévoiement le guériroit d'une autre maladie qui lui revenoit tous les ans ; & je ne me trompai pas.

Quelques-uns de ceux qui ne furent pas pris de la maladie où elle régna, mais qui avoient ſoigné les malades, ou demeuré dans les mêmes maiſons qu'eux, furent attaqués, après l'épidémie, de nombre d'abcès à la poitrine, ſous les bras, aux genoux & aux jambes : quelques-uns en eurent même ſur la tête, & par tout le corps : d'autres eurent des veſſies blanches au lieu d'abcès ; cependant aucun d'eux ne fut tenu au lit.

Tout ce que je rapporte ici, d'après l'attention la plus ſérieuſe ſur les objets de l'art de guérir, n'eſt pas uniquement ce qu'on a obſervé dans cette terrible épidémie. D'autres de nos médecins ont encore remarqué différens ſymptomes : mais ceci ſuffit au but que je me propoſe.

CHAPITRE III.

Expoſition de la Maladie par ſa nature.

Les obſervations que Sydenham a faites ſur la (1) dépendance mutuelle des épidémies d'une année, ſe trouvèrent entiérement vraies cette année-ci; car la dyſſenterie, accompagnée de fièvre putride, ſe manifeſta après nombre de fièvres de cette nature.

Nombre de ſujets avoient été attaqués de fièvres putrides, ſur-tout dans le canton de Berne, depuis la fin de 1764, juſqu'à Pâques 1765, & même plus tard. Cette fièvre avoit preſque toujours ſon siège ſur la poitrine, & c'étoit une

(1) Voyez Aphoriſm. Sect. 3, 7, de mon Edit.

eſpèce de pleuréſie : quelquefois cependant elle faiſoit abcéder le foie, ou laiſſoit une gangrène dans les inteſtins : on a même trouvé le cœur enflammé & gangrené dans quelques ſujets. Ce dernier cas étoit rare : c'étoit en général ſur la poitrine que ſe jettoit la maladie.

Le Conſeil de ſanté de Berne a cherché à ſauver quelques milliers de ſujets, en y envoyant des médecins, & on en a réchappé un aſſez grand nombre vers le printems. La maladie ſe porta du canton de Berne dans celui de Solurne, dans le même tems; la terreur l'y avoit devancée. Il mourut un dixième des malades dans celui de Solurne; & en Juin 1766, je remarquai encore différens ſujets pris de maux lents & opiniâtres. La maladie parut dans nos contrées en Avril & Mai 1766; & je vis encore en Juin quelques fièvres putrides dans le même tems, & dans les mêmes villages où ſe manifeſta d'abord la dyſſenterie. La même choſe étoit arrivée, en 1755, aux environs de Lauſanne : la dyſſenterie y étoit devenue épidémique en automne, après le décroiſſement de quantité de fièvres putrides.

La reſſemblance qu'il y eut entre notre dyſſenterie & les fièvres putrides antécédentes, ſe voit aſſez par la reſſemblance des ſymptomes des deux maladies, par celle de la méthode curative qui a le mieux réuſſi dans les deux maladies, & même par la reſſemblance des effets qui ſuivirent les fautes que l'on commit dans l'un & l'autre cas.

Les fièvres putrides attaquèrent ſi ſubitement, en Mai 1765, les enfans & les adultes de nos environs, que d'un moment à l'autre ils étoient bien portans, & très-malades. J'ai néanmoins remarqué, quelques jours avant l'attaque proprement dite, un grand ſentiment de froid aux pieds & aux mains, un friſſonnement; mais en général l'attaque étoit ſubite : c'eſt ce qui arriva auſſi dans la dyſſenterie. Dans les fièvres putrides, tous les malades violemment attaqués, eurent dès l'abord un friſſon général qui duroit plus ou moins, quelquefois long-tems & très-fort; pluſieurs n'en ſentirent qu'un léger; d'autres ne le ſentirent que dans le cours de la maladie, de tems à autre, & il y avoit une alternative de chaleur : il en fut de même dans la dyſſenterie. Dans

les fièvres putrides, tous éprouvèrent un abattement extrême à la première invaſion de la maladie, mais ſur-tout à l'épine du dos & aux lombes : il en fut de même dans la dyſſenterie.

Dans les fièvres putrides, tous ſe plaignirent, dès l'abord, de l'amertume de la bouche, & d'envies continuelles de vomir ; nombre de malades vomirent après le friſſon une matière bilieuſe ; dans quelques-uns le vomiſſement étoit exceſſif dès le premier jour ; ils en étoient ſoulagés ; & pluſieurs eurent auſſi envie de vomir dans les progrès de la maladie, cela arriva dans la dyſſenterie. Dans les fièvres putrides, le friſſon étoit ſuivi de chaleur, & très-ſouvent d'un mal de tête extrême : la fièvre paroiſſoit d'abord modérée dans la plupart des ſujets, quand ils ne s'échauffoient pas avec du vin ou de l'eau-de-vie ; mais dans le cours de la maladie elle devenoit plus conſidérable. Dans les attaques les plus violentes, la fièvre étoit ſourde, trompeuſe, indéterminable : le pouls étoit très-foible : quelques ſujets tomboient dans un aſſoupiſſement des plus dangereux. Il en fut de même dans la dyſſenterie. Dans les fièvres putrides, les

matières vomies étoient bilieuſes, quelquefois teintes de ſang; les ſelles jaunes, vertes, d'un brun noirâtre, d'une puanteur extrême, & quelquefois cadavéreuſe. Dans les fièvres putrides, les matières expectorées teintes de ſang n'étoient pas un ſigne d'inflammation des poumons; car ce ſang diſparoiſſoit moyennant un vomitif: il en fut de même par rapport aux ſelles dans la dyſſenterie. Dans les fièvres putrides, l'appétit étoit perdu, plus de ſommeil: la proſtration étoit extrême dès le premier jour dans les cas critiques; les malades tomboient aſſez ſouvent en défaillance: les ſueurs exceſſives furent inutiles durant toute la maladie, dans ceux qui avoient négligé les purgatifs les premiers jours: ces ſueurs ne procuroient aucun ſoulagement: le plus ſouvent elles n'étoient que ſymptomatiques, & jamais critiques. Il en fut de même dans la dyſſenterie.

Dans les fièvres putrides, ſi la maladie duroit quelque tems, il paroiſſoit une éruption miliaire, & quelquefois de grandes véſicules qui venoient à ſuppuration lorſque l'on n'avoit pas fait évacuer abondamment la matière bilieuſe

par des purgatifs : quelquefois auſſi cette éruption ceſſoit par un dévoiement qui ſurvenoit ſpontanément. A Solurne cette éruption diſparut auſſi-tôt qu'on ſe ſervit de vomitif au commencement de la maladie : mais je vois, par nombre d'exemples, que cette éruption a encore lieu dans notre ville par la mauvaiſe manœuvre dont on la ſollicite, pendant même pluſieurs ſemaines, dans toutes les fièvres putrides : ce qui prouve évidemment que cette éruption n'eſt qu'un effet accidentel de la mauvaiſe pratique, loin d'être critique. On avoit déjà remarqué à Breſlaw, dès le commencement de ce ſiècle, qu'il ſurvient aſſez ſouvent dans des dyſſenteries, une pareille éruption, mais mortelle; & dans Nimègue on obſerva auſſi, en 1736, une ſemblable éruption à la fin de la maladie : ce qui n'étoit pas rare. Dans la dyſſenterie qui fut épidémique dans le canton de Zurich en 1764, cette éruption paroiſſoit quelquefois au moment d'une mort prochaine. J'obſervai auſſi dans notre dyſſenterie une éruption miliaire ſymptomatique des plus dangereuſes dans ceux qui avoient négligé les purgatifs convenables; & une éruption pſorique,

critique dans les ſujets qui avoient ſoutenu heureuſement une violente dyſſenterie.

Dans les fièvres putrides, jamais on n'abandonna heureuſement la cure des maladies aux évacuations naturelles, dans les cas dangereux; l'art procuroit ces évacuations plus avantageuſement: il en fut de même dans la dyſſenterie. Dans ces fièvres il ſurvenoit quelquefois une inflammation aux autres effets de la matière putride; ces cas-là étoient d'un danger extrême; on remarqua même ſouvent que peu de tems avant la mort le ventre ſe gonfloit, & que la gangrène ſuivoit immédiatement l'inflammation, il en fut de même dans la dyſſenterie. J'ai ſouvent remarqué, dans les fièvres putrides, que la maladie ſe prolonge quand le malade ne permet pas au médecin de le débarraſſer de la matière bilieuſe qui cauſe ſa foibleſſe, & de dégager, par des médicamens convenables, ſes humeurs, de la corruption qui y reſte. J'ai auſſi obſervé que la cure eſt abſolument imparfaite quand on a ſouvent changé le traitement, au lieu de perſiſter dans l'adminiſtration des moyens

convenables. Il en fut de même dans la dyſſenterie.

Lorſque ces fièvres putrides régnèrent, il parut en même tems quelques légères affections tenant de la même nature, accompagnées de ſymptomes très-peu conſidérables; on les faiſoit ceſſer aiſément: & elles diſparoiſſoient auſſi d'elles-mêmes. Il en fut de même dans la dyſſenterie. Une choſe digne de remarque, ce ſont ces abcès & ces grandes veſſies qui parurent ſur les ſujets qui avoient été épargnés par l'épidémie dyſſentérique; ce qui manifeſtoit une dépravation des humeurs.

Dans les fièvres putrides, tout dépendoit de l'évacuation prompte de la matière bilieuſe: la fièvre ceſſoit dès que l'on avoit ſuffiſamment débarraſſé le corps de la matière corrompue; & cette maladie ſi redoutable ne me paroiſſoit pas difficile à guérir en m'y prenant de cette manière. Fn effet, j'ai guéri nombre de fièvres putrides en deux, trois, quatre, cinq & ſix jours: preuve qu'une bonne méthode eſt le meilleur ſpécifique. Je ne me fis même aucun ſcrupule de pouſſer les évacuations lorſque le danger

danger paroiſſoit le plus grand, & que les autres médecins abandonnoient les malades à leur triſte ſort; j'ordonnai des vomitifs le onzième jour même, & juſqu'au vingt, avec les plus heureux ſuccès. J'ai auſſi fait ceſſer par les vomitifs les mauvaiſes ſuites de fièvres putrides : par exemple, j'ai guéri une toux des plus opiniâtres avec le ſoufre doré d'antimoine. La même choſe arriva dans la dyſſenterie.

L'ipécacuanha, le tamarin, la crême de tartre, tous les acides du règne végétal, & le ſoufre doré d'antimoine, furent mes médicamens triomphans dans les fièvres putrides : dans la dyſſenterie, au lieu de ſoufre doré, on ſe ſervit avec beaucoup d'avantage du (1) verre d'antimoine ciré.

Dans les fièvres putrides, je craignois extrêmement lorſque tout ſe diſpoſoit à un meilleur état, parce qu'alors les malades ou les aſſiſtans manquoient aiſément, par négligence, à l'exactitude du régime preſcrit; ce qui devenoit mortel : j'eus la même choſe à craindre dans la dyſſenterie. J'obſervai auſſi, dans les

(1) Voyez une addition à la fin du volume.

deux cas, que le vin étoit également nuiſible & pernicieux.

Mais j'apperçus la parfaite reſſemblance des deux maladies par la manière dont les ſymptomes des fièvres putrides avoient inſenſiblement ceſſé après l'uſage des moyens curatifs; tandis qu'ils devenoient opiniâtres & plus violens pour peu qu'on négligeât ces moyens curatifs; prenant alors une toute autre apparence, & dégénérant en ſymptomes les plus redoutables, lorſque le malade & le médecin ne rempliſſoient pas bien leur devoir.

Cette reſſemblance remarquable entre nos fièvres putrides & notre dyſſenterie, nous fait donc connoître le caractère & la nature de notre dyſſenterie de la manière la plus évidente, ſans qu'il ſoit beſoin que je diſe que cette maladie fut accompagnée d'une fièvre bilieuſe, ou autrement d'une fièvre putride.

Comme les fièvres putrides ne ſont contagieuſes que dans certaines circonſtances, de même notre dyſſenterie ne le fut pas non plus d'elle-même. J'ai vu nombre de gens aller & venir parmi les malades ſans être atteints de la

maladie : pluſieurs ſuivirent les conſeils que je leur donnai pour s'en garantir ; mais pluſieurs ne les ſuivirent pas, & en furent exempts. Dans nombre de maiſons, preſque tout le monde fut malade, non en même tems, mais les uns après les autres ; & dans pluſieurs autres maiſons il n'y eut qu'un malade. Cela n'eſt pas ſurprenant. La diſpoſition du corps & de l'eſprit ſont toujours des cauſes plus ou moins déterminantes qui rendent les uns plus ſuſceptibles de maladies que les autres. La nature contagieuſe de la dyſſenterie eſt auſſi très-différente ; car, dans une épidémie dyſſentérique, accompagnée d'ailleurs d'une fièvre putride, la maladie peut être extrêmement différente en raiſon du degré de putridité. Tous ceux qui étoient dangereuſement malades dans notre épidémie eurent une fièvre putride au plus haut degré : au contraire, dans les légères attaques, nombre de ſujets ne ſe ſont pas ſentis de la fièvre : les ſelles n'étoient pas non plus d'une odeur également fétide. Or la nature contagieuſe de la dyſſenterie réſide particuliérement dans les ſelles, dont la puanteur ſeule a ſouvent donné la maladie aux gens les plus ſains

& même aux animaux qui en eurent l'odorat frappé. Pringle a vu la dyſſenterie ſe manifeſter pour avoir flairé du ſang pourri dans une bouteille ; car l'odeur du ſang pourri produit particuliérement cette maladie. Il eſt poſſible de ſe boucher le nez, & cependant (1) d'en être attaqué ; car la vapeur putride s'attache aux habits, & la contagion dyſſentérique gagne ainſi d'un ſujet à l'autre, lorſqu'elle eſt à un haut degré ; & ſouvent celui dont les habits ont porté la contagion n'en eſt pas pris.

Les fœtus dans le ventre des mères en furent auſſi naturellement attaqués avec elles. Une femme de la ville de Frauenfeld, qui eut la maladie quatorze jours avant & après ſes couches, mit au monde un enfant attaqué de la maladie : il en mourut le troiſième jour. Cependant cet exemple ne prouve pas ſans replique. Il me ſemble qu'en général notre dyſ-

(1) Les molécules putrides ſe portent auſſi dans la bouche, s'avalent avec la ſalive ; & c'eſt preſque toujours par-là que ſe gagnent les maladies contagieuſes : les ſymptomes le prouvent aſſez.

ſenterie ne devint contagieuſe que par la mal-propreté & le nombre des malades réunis les uns près des autres dans de très-petits appartemens, & qu'autrement elle ne l'auroit pas été; & ſi pluſieurs en ont été pris en même tems, on doit rapporter cela à une cauſe étrangère générale qui ſe fit ſentir à tous, plutôt qu'à la nature de la maladie même.

Après avoir déterminé l'eſpèce de cette maladie, je paſſe actuellement avec la plus grande crainte à la recherche de ſes cauſes éloignées & prochaines. Des gens d'un eſprit borné ſeront peut-être peu contens de cette recherche, parce qu'ils s'imaginent que l'homme n'eſt réellement ſavant que lorſqu'il ſait tout: mais moi au contraire je dois avouer, ici comme ailleurs, mon ignorance; parce que je m'imagine qu'il eſt plus ſage d'obſerver attentivement les effets de la nature, que de les définir d'après des principes arbitraires.

La température de cette année parut propre à produire cette maladie. Le tems fut très-variable en Juin, mais en grande partie humide; & quand le ſoleil paroiſſoit, la chaleur étoit étouf-

ſante. Le mois de Juillet fut preſque auſſi inconſtant, quoique ſans une chaleur auſſi grande. Le mois d'Août fut juſqu'à la moitié nébuleux & pluvieux : enſuite nous eûmes des jours ſereins & chauds, mais en même tems des nuits extraordinairement froides. Le ciel fut toujours clair chez nous juſqu'à la mi-Septembre. Le milieu du jour fut extrêmement chaud, & d'un froid inſupportable le matin, le ſoir, mais ſur-tout la nuit : après cela l'air fut nébuleux, humide, frais, & les jours ſereins furent ſuivis de pluies. Octobre fut très-variable, mais généralement frais; la fin du mois ſe termina par des tempêtes, des pluies & un froid aſſez ſenſible. La tranſpiration fut ainſi ſollicitée, & plus fortement arrêtée par cette alternative de chaleur & de froid. Cette excrétion corrompue des corps ſe ſupprima donc en grande partie, & fut contrainte de ſe répandre dans les cavités intérieures. En effet, j'ai obſervé que ceux qui s'étoient fort échauffés, & enſuite refroidis, furent particuliérement attaqués de la maladie, ſur-tout s'ils avoient bu de l'eau froide en abondance, lorſqu'ils étoient en une ſi grande ſueur. C'eſt par cette cauſe

qu'il ſemble que la plupart de nos payſans en furent attaqués.

Ce n'eſt pas le froid qui ſuccède après la chaleur, & continue, mais l'alternative de chaleur & de froid, qu'on regarde en général comme la cauſe de la dyſſenterie. L'air froid du matin avant le lever du ſoleil, la chaleur ardente qui le ſuit au milieu du jour, le froid & la fraîcheur qui ſuccèdent au retour de la nuit, paſſent avec raiſon pour la principale cauſe occaſionnelle des fièvres malignes des camps en Hongrie, & ſur-tout pour la cauſe qui rend les fièvres d'automne & les dyſſenteries plus fréquentes & plus mauvaiſes dans ce pays-là qu'ailleurs. Or, nous eûmes particuliérement cette température dans les lieux où la dyſſenterie a fait ſes plus grands ravages. Néanmoins cette maladie n'a pas paru en beaucoup d'autres endroits dans le même tems, & lors de la même température. Elle avoit même déjà paru lorſque l'on n'éprouvoit pas cette alternative de froid & de chaleur. Elle s'eſt auſſi quelquefois manifeſtée au commencement du printems, lorſqu'un froid conſidérable avoit été ſuivi ſubitement d'une grande chaleur. Au contraire, on

a vu paroître un cours de ventre & une dyſſenterie ſur les vaiſſeaux Hollandois lorſqu'il faiſoit froid. Cependant il eſt vrai que le froid fait ceſſer le plus ſouvent les épidémies dyſſentériques. Pour parler comme Hippocrate, le vent de midi parut nous cauſer quantité de fièvres putrides en 1764. Mais dans une même température, ſouvent nous n'avons pas ces fièvres. Nous voyons même des fièvres putrides dans les plus grands froids. En effet, ce fut pendant ce froid exceſſif du commencement de 1766 que nous vîmes chez nous les fièvres putrides, & ſur-tout les pleuréſies de même nature, de même que les fièvres malignes, faire des ravages tels que nous n'en avions jamais vus. Les mêmes températures ne ſont cependant pas ſuivies des mêmes maladies, & les (1) mêmes maladies ſe manifeſtent pendant des températures toutes différentes. Ainſi je ne comprends pas comment on peut déterminer avec tant de confiance la manière dont une telle température a produit telle épidémie; comme s'il étoit impoſſible que cela arrivât autrement.

(1) Voyez Aphoriſm. Sect. 3, 19.

Tout ce que je puis donc conclure des obſervations précédentes, c'eſt que l'alternative de froid & de chaleur a beaucoup contribué à cette dyſſenterie terrible.

J'avouerai auſſi que j'ignore pourquoi, dans une même température, tant d'endroits ont été exemts de la maladie. Bien des gens iront chercher une cauſe métaphyſique pour en rendre raiſon, vu l'impoſſibilité de le déterminer phyſiquement. Ils allégueront l'iniquité du peuple, ſes déſordres, & regarderont ces fléaux comme une punition du Ciel. Mais qui es-tu toi, homme, pour t'ériger en juge ſur le trône du Tout-Puiſſant?

La plupart des médecins & les commères, regardent les fruits de la ſaiſon comme la cauſe véritable & particulière de toutes les dyſſenteries. J'ai réfuté cette opinion dans mon Traité de l'Expérience; & j'ai de grands médecins pour moi. D'ailleurs la maladie ſe manifeſta parmi nos payſans en Juin, tems où nous n'avons encore que les groſſes ceriſes qui nous viennent de Baſle, & trop chères pour que ces gens en achètent; & généralement nous avons manqué de

fruits cette année. Il eſt vrai que les fruits peu mûrs, dans de mauvaiſes années, peuvent occaſionner des coliques, des dévoiemens, & encore plutôt des obſtructions, & tous les ſymptomes de maladies nerveuſes : néanmoins perſonne n'a jamais obſervé qu'il en ſoit réſulté une dyſſenterie épidémique. Je dis plus même ; les fruits rafraîchiſſans & non mûrs ne peuvent, ſur-tout dans la campagne, avoir été la cauſe de la dyſſenterie, puiſqu'il eſt tout-à-fait improbable que des ſubſtances (1) acides aient pu déterminer à la putréfaction les humeurs de ces payſans, ou produire chez eux des inflammations internes.

Les fruits peuvent être nuiſibles pendant la dyſſenterie ou après, lorſque les inteſtins ſont trop affoiblis. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on s'imagine dans les Indes orientales que le grand uſage des fruits du pays, très-ſucculens, & ſouvent peu mûrs, contribuent à la dyſſenterie. Je le croirois volontiers de l'ananas ; car, lorſqu'il n'eſt pas mûr, ſon ſuc

---

(1) Ces fruits étant alors d'une ſaveur *acerbe*, peuvent produire des effets dont la putridité devient la cauſe éloignée.

eſt ſi pénétrant qu'il enflamme réellement le palais ; & l'on a vu ce fruit cauſer la dyſſenterie en Allemagne, dans quelques cas particuliers. Ainſi je conviendrai que les gens les mieux portans ne doivent pas manger trop de fruits dans les pays humides, marécageux ou trop chauds, parce que ce qui n'eſt que rafraîchiſſant & relâchant affoiblit trop les tempéramens, & arrête la tranſpiration ; & par-là ces ſubſtances, quoique d'une nature acide, peuvent donner lieu au principe d'une maladie putride. Cependant cette obſervation a ſes limites ; & il faut ſe ſouvenir combien les bornes de chaque choſe ſe confondent les unes avec les autres dans toute la nature ; & combien, par conſéquent, le médecin doit avoir de pénétration pour diſtinguer ces limites des choſes, dans la pratique de ſon art.

La répugnance que les malades firent paroître pour les acides antérieurement à la dyſſenterie, & pendant la maladie même, ne vint que de ce que cette maladie a lieu ordinairement quand les fruits ſont le plus abondans, & parce que tous les fruits, & autres choſes de cette nature, excitent ſouvent des coliques & un dé-

voiement : en outre, comme on ne voyoit pas trop à quelle cauſe rapporter cette maladie, on concluoit mal-à-propos que l'uſage immodéré des fruits ſuſcite cette maladie, ou y nuit d'autant plus lorſqu'elle a lieu. En général, le peuple penſe que tout ce qui purge eſt nuiſible dans la dyſſenterie, en ce que cela augmente le mal (1).

Nous ſavons depuis Alexandre de Tralles, & d'après les expériences les plus exactes, que les fruits des arbres, des arbriſſeaux, les raiſins, non-ſeulement ne donnent pas la dyſſenterie, mais qu'au contraire ce ſont de vrais moyens préſervatifs, & très-ſouvent des moyens des plus efficaces pour la guérir. C'eſt ce que j'établirai dans le ſixième chapitre par nombre de nouvelles preuves : mais la plus déciſive eſt celle-ci. Avec quoi particuliérement ai-je guéri les malades qui s'en ſont tirés par mes ſoins? *Avec des acides.*

On s'eſt imaginé que nos dyſſenteries venoient quelquefois d'inſectes que l'on avaloit, ou avec les choux, ou même avec les fruits. Je vis, il eſt vrai, à Brugg,

(1) C'eſt-à-dire, les évacuations.

en Septembre 1765, une quantité étonnante de chenilles qui certainement pouvoient ſuſciter un vomiſſement & une dyſſenterie auſſi conſidérable, & auſſi aiſément que des œufs de barbeau; mais on ſe garantiſſoit de ces inſectes en lavant les choux : auſſi la dyſſenterie ne fut-elle pas décidément épidémique à Brugg; nous n'y avons eu que vingt malades. Je ne pus donc me réſoudre en général à m'arrêter beaucoup à cette cauſe par rapport à une dyſſenterie épidémique, vu que deux choſes peuvent ſe trouver enſemble parce qu'elles ont une cauſe identique, & non parce que l'une eſt la cauſe de l'autre. L'on a remarqué, il y a long-tems, que les années où il y a beaucoup de mouches, de chenilles & d'autres inſectes, ont produit auſſi les dyſſenteries les plus nombreuſes; mais on ſait que la production de ces inſectes dépend de la chaleur & de la corruption, de même que la dyſſenterie.

Il eſt inconteſtable que la dyſſenterie de cette année vint d'une corruption des humeurs; c'eſt ce que mes obſervations m'ont très-clairement montré. Il eſt pareillement certain qu'il faut qu'il y ait intérieurement dans les ſujets un con-

cours de cauſes déjà préexiſtantes pour produire une maladie qui attaque inopinément ; car, ſans ce concours de cauſes internes, tous les hommes auroient alors la maladie régnante, & au même degré. Cette coexiſtence de cauſes peut éclaircir nombre de choſes indéterminées, & en partie contraires ; & la conſidération de ceci me paroît un des objets les plus importans de l'art. On eſt attaqué ſi cela a lieu, ſinon on ne l'eſt pas. J'ai remarqué que lors même qu'il ne règne pas de fièvres putrides, ceux qui eſſuient beaucoup de chagrins, & qui par-là ſont ſujets aux mouvemens déſordonnés de la bile, en ſont particuliérement attaqués. La moindre cauſe externe produit un effet conſidérable ſur les cauſes internes préexiſtantes, & leur réunion eſt ſuivie des accidens les plus redoutables.

Tous les plus habiles médecins de l'Europe conviennent que la dyſſenterie réſulte ſur-tout des cauſes qui produiſent une trop grande dépravation dans nos humeurs, & déterminent leur cours principalement vers les inteſtins. Mais il ne faut l'entendre que d'une dyſſenterie, accompagnée d'une fièvre putride.

La dyſſenterie des camps vient ſurtout d'une tranſpiration répercutée, lorſque le ſoldat eſt obligé de camper, quelque tems qu'il faſſe, & de remplir ſes fonctions : ſes humeurs s'atténuent trop par la chaleur, & contractent une acrimonie extrême. Cette dyſſenterie ne tarde pas à ſe manifeſter peu de tems après que les armées ſont campées : on s'en apperçoit déjà au mois de Juin; mais davantage vers la fin de Juillet. Elle eſt alors très-répandue, très-mauvaiſe, & dure juſqu'à ce que les troupes prennent leurs quartiers. La nuit qui ſuivit la bataille de Dettingue (le 27 Juin 1743), les ſoldats Anglois reſtèrent ſur le champ de bataille, ſans tentes, expoſés à une pluie conſidérable, & marchèrent le lendemain vers Hanau, où ils campèrent à découvert, ſur un bon ſol il eſt vrai, mais mouillé; & la première nuit ils n'eurent pas de paille. Il s'enſuivit une altération ſubite dans la ſanté des troupes; car l'été étoit légitime, la chaleur avoit été juſques-là grande & continuelle. Si la tranſpiration, conſidérable alors, n'eût pas été ſupprimée par cette humidité, il n'en feroit pas réſulté de maladie générale; mais les pores furent

fermés ſubitement, les humeurs ſe pourrirent, ſe jettèrent avec cette altération ſur les inteſtins, & cauſèrent une dyſſenterie épidémique qui commença ſur le champ, & dura une grande partie de l'été. En huit jours de tems, après cette bataille, il y avoit déjà cinq cens ſoldats d'attaqués; &, en quelques ſemaines, preſque la moitié des troupes, ou en étoit malade, ou s'en étoit déjà rétablie. Elle ſe fit auſſi ſentir parmi les officiers, quoique moins conſidérablement. Ceux d'entre eux qui avoient été mouillés à Dettingue, en furent pris les premiers. Mais il y eut un ſeul régiment Anglois épargné, parce qu'il n'avoit été expoſé ni à la pluie, ni à l'humidité. Pendant que l'armée ſouffroit le plus de la dyſſenterie près de Dettingue, ce régiment avoit été tenu à quelque diſtance du camp; cependant il reſpiroit le même air, prenoit les mêmes nourritures, buvoit de la même eau que les autres troupes.

Suivant les réflexions du docteur Pringle, la dyſſenterie ſe fait auſſi ſentir dans les campemens les plus ſecs, après des chaleurs grandes & continuelles; car, outre l'humidité naturelle de la tente, les

ſoldats, tant par rapport à leur ſervice qu'à leur mauvaiſe manière de ſe conduire, y ſont pareillement expoſés à la fraîcheur du ſol; leurs habits y ſont pénétrés des vapeurs de la nuit : joignez à cela les refroidiſſemens qu'ils éprouvent. Les troupes ſont d'autant plus dans le cas d'être attaquées de cette maladie, qu'elles y ſont expoſées à des alternatives plus fréquentes & plus ſenſibles de froid & de chaleur, que dans les quartiers.

En général, la dyſſenterie ſe manifeſte lorſque la tranſpiration a été arrêtée après une grande chaleur, ſoit par l'humidité du ſol, ſoit par les brouillards de la nuit ou par la roſée, mais ſur-tout par l'humidité des habits. Cette maladie règne dans les pays les plus chauds quand le tems eſt pluvieux, & elle paroît très-ſouvent dans ceux qui ſont ſujets à de grandes pluies. Elle reparoît encore après la guériſon la plus complette en apparence, lorſque les ſujets éprouvent quelque refroidiſſement. Van-Swieten croit avec beaucoup de raiſon, que les refroidiſſemens après de grandes chaleurs ont fait périr plus de ſujets que la peſte.

A ces cauſes externes il peut ſe joindre des cauſes internes. Celles-ci ſont comme le germe de la maladie ; & peuvent réſider quelque tems dans le corps, juſqu'à ce qu'un refroidiſſement en faſſe paroître les effets. Dans l'été, non-ſeulement les ſolides ſont flaſques & ſans beaucoup de ton, les humeurs ſont encore diſpoſées à la corruption par la chaleur. Lors donc que la tranſpiration ſe ſupprime ſubitement après cette flaccidité des fibres, & cet état dépravé du ſang, on ne doit pas être ſurpris que la dyſſenterie paroiſſe à la ſuite de cette acrimonie pénétrante des humeurs. De toutes nos humeurs, la bile eſt la plus ſuſceptible de putréfaction. Hippocrate attribue à la (1) ſurabondance de la bile les maladies d'été & d'automne ; mais preſque tous les médecins les attribuent à la corruption de cette humeur ; de ſorte que ces mala-

(1) Cela n'eſt pas vrai, en général : je pourrois citer nombre de paſſages qui prouvent qu'Hippocrate conſidéroit plus les qualités vicieuſes de la bile, que ſa quantité. Aucun médecin n'a encore ſi bien vu les maladies bilieuſes que lui.

dies, ſoit prématurées, ſoit paſſagères, ont été appellées bilieuſes. Nombre d'obſervations nous ont appris que la bile péchoit autant en quantité qu'en qualité dans les ſujets morts de la dyſſenterie : ou il n'y avoit pas de bile, ou elle étoit d'une acrimonie preſque corroſive. On conviendra auſſi que la bile eſt en été plus dépravée (1) que d'ordinaire, ſi elle n'eſt pas plus abondante; & que ſi cette circonſtance n'eſt pas la première cauſe des maladies d'été & d'automne, elle les accompagne au moins, & les rend plus mauvaiſes. L'acrimonie de la bile me paroît contribuer, pour la plus grande partie, à une dyſſenterie dont les progrès ſe portent au loin : & celle qui a régné chez nous me ſemble n'être venue que d'une dépravation particulière de cette humeur. C'eſt auſſi de-là que réſultent nos prétendues fièvres putrides, ou mieux nos fièvres bilieuſes.

De toutes ces réflexions, il ſuit que l'état de la température de cette année a beaucoup contribué à notre dyſſenterie, & que c'eſt ſur-tout de la putréfac-

(1) En certaines circonſtances ſeulement.

tion des humeurs qu'elle eſt venue. Nous pouvons aiſément déterminer cela dans les cas particuliers ; mais je laiſſe à d'autres à en déterminer la cauſe générale.

On peut à préſent ſtatuer avec plus de facilité & de probabilité la cauſe prochaine de cette dyſſenterie, ſon eſpèce, la manière dont elle ſe manifeſta, & ſes effets. J'ai vu qu'il réſidoit dans l'eſtomac & dans les inteſtins une matière bilieuſe qui cauſoit les plus vives douleurs, & cherchoit d'abord à ſortir par en haut, & enſuite par en bas. Or, on ſait que la bile devient ſi acrimonieuſe, ſi pénétrante, qu'elle fait dans le corps preſque tout l'effet d'un poiſon. En effet, il en réſulte des inflammations, des ulcères, la gangrène, ou toutes les humeurs contractent une pareille dépravation ; ce qui cauſe des éruptions miliaires, des pétéchies, &c. Quelquefois il arrive que c'eſt la bile ſeule qui contracte d'abord ce caractère pénétrant, corroſif, & même vénéneux, d'où réſulte l'altération de toutes les autres humeurs. Quelquefois il précède une acrimonie particulière du ſang, ſoit que cela vienne d'exhalaiſons contagieuſes, comme il ar-

rive dans les hôpitaux militaires, par le grand nombre des malades entaſſés les uns ſur les autres, ſoit de toute autre cauſe, & qui influe ſur le caractère de bile. La dyſſenterie qui s'eſt manifeſtée pour avoir flairé du ſang pourri dans une bouteille, appuie, ſuivant moi, l'expreſſion de Sydenham, qui appelle la dyſſenterie *une fièvre qui ſe jette ſur les inteſtins.*

En ſuppoſant donc dans les inteſtins une matière auſſi pénétrante, on comprend qu'il doit en réſulter dans des parties auſſi ſenſibles une irritation des plus violentes. Cette irritation ſe porte à l'eſtomac; de-là le vomiſſement. Chaque irritation ſollicite dans les inteſtins une affluence des fluides, qui s'y rendent du ſang par les glandes inteſtinales, d'où il réſulte des ſelles. Or, cette affluence peut être extrêmement abondante; car l'anatomie nous apprend qu'outre les groſſes glandes du foie, de la véſicule du fiel, il y a ſur toute la ſurface du corps un nombre infini de voies par leſquelles il peut ſe jetter du ſang, dans les inteſtins, les choſes les plus extraordinaires. Cette irritation devenue continuelle ſollicitera donc une affluence con-

ſidérable de fluides dans les inteſtins par ces routes innombrables, d'où il réſultera un cours de ventre. Ce n'eſt donc pas non plus ſans raiſon que les inteſtins ſemblent ſe fondre & ſortir par les ſelles. C'eſt ainſi qu'on a vu des malades rendre dans cette dyſſenterie par les ſelles plus de quarante livres de matières aqueuſes en un jour.

Ces phénomènes nous montrent auſſi la cauſes des tranchées atroces, & des autres ſymptomes de cette maladie. La bile ne cauſe cependant pas toujours des douleurs : il y a même des dyſſenteries où il ne ſort pas de bile, & nous voyons les fièvres putrides, être très-rarement accompagnées de douleurs par la ſeule préſence de cette matière dans les inteſtins. Mais dans la dyſſenterie les douleurs ſont très-ſouvent, dès l'abord, la ſuite de l'irritation que cauſent les matières putrides réſidantes dans les inteſtins, qui en éprouvent des contractions ſpaſmodiques : dans la ſuite de la maladie, ces vives douleurs ſont la conſéquence du départ du mucus naturel de ces viſcères, qui, ſe trouvant à nud, en deviennent néceſſairement plus ſenſibles. La grande acrimonie de ces ma-

tières & les accès fiévreux ſont auſſi la différence de la dyſſenterie & du dévoiement. Le téneſme eſt la ſuite de l'irritation du rectum ; la chûte de cet inteſtin eſt celle des vives épreintes, & la ſtrangurie celle de l'irritation des parties adjacentes.

Dans la dyſſenterie, les ſelles ne ſont pas ſeulement une matière bilieuſe dépravée : tout ce qu'un homme rend jaune ou verd n'eſt pas ſimplement de la bile; car une ſeule goutte de bile teint une quantité prodigieuſe d'eau. Les ſelles ſont ſouvent blanches, & comme purulentes; & ce ſeroit ſe tromper que d'en regarder la matière comme un pus véritable. On ſait que les glandes inteſtinales rendent une grande quantité de ſéroſité, & même d'une nature étrangère, lorſqu'elles ſont très-irritées. Il en eſt de même des glandes de la veſſie, à la préſence d'une pierre ou de graviers : or, dans ces deux cas, c'eſt une matière blanche viſqueuſe. Si l'on réunit ces réflexions à ce qui a été dit ci-devant, on verra clairement que la préſence d'une matière bilieuſe, pénétrante, corroſive dans les inteſtins, peut occaſionner des ſelles de cette nature, &

que les ſelles peuvent être même toutes blanches, dans une dyſſenterie accompagnée d'une fièvre bilieuſe ou putride. C'eſt donc donner dans un ridicule extrême, que de différencier les eſpèces de dyſſenterie par la couleur des ſelles ; & dans un abus conſidérable, que de les traiter en conſéquence par des méthodes différentes.

Les filamens & les pellicules qui ſortent ſouvent par les ſelles dans cette maladie, & qui quelquefois pendent d'un pied de long au derrière des malades, ne ſont qu'un phlègme épaiſſi, & très-rarement des lambeaux de la tunique interne des inteſtins. De grands anatomiſtes nous ont montré par quelle voie ce phlègme vient dans les inteſtins : ils ont fait voir qu'il peut venir, du ſang, dans ces viſcères, une matière qui s'y coagule, & ſorte par les ſelles, avec l'apparence d'une matière graſſe ou ſemblable à de la chair, ou à une pellicule, ſans qu'il y ait le moindre ſoupçon d'ulcère dans les inteſtins. Ceci eſt bien contraire à l'opinion commune ; car les anciens (1) médecins croyoient

(1) Cette aſſertion a ſes exceptions, comme je l'ai déjà dit.

que

que toute vraie dyſſenterie venoit d'ulcères dans ces viſcères. Il eſt vrai que les ulcères peuvent y être la ſuite d'une dyſſenterie, & même la cauſe de la maladie comme ſymptomatique : mais il eſt faux qu'il y ait déjà des ulcères lorſqu'on voit paroître des lambeaux gras ou d'une apparence de chair, ou en pellicules, puiſque ces lambeaux peuvent venir ou d'un phlègme, ou d'un ſang caillé. Je ne nie pas que le velouté des inteſtins ne ſoit quelquefois enlevé, & ne ſorte alors avec les ſelles; je ſais auſſi que dans cette maladie les inteſtins ſont ſuſceptibles de s'ulcérer; mais cela n'arrive que très-tard, lorſque la matière ſe convertit en un fluide pourri & délayé, ou ſe mêle avec le ſang & le phlegme, au point de ne pouvoir plus la différencier. On voit donc, d'après ceci, combien les médecins ſe trompent ſouvent, & trompent auſſi les autres, lorſqu'ils regardent, dès les premiers jours de la maladie, ce phlegme comme du pus, & ces filamens & ces pellicules comme un ſigne de léſion à la tunique interne des inteſtins, ou d'ulcères, & négligent en conſéquence les purgatifs néceſſaires dans une dyſſenterie

accompagnée d'une fièvre bilieuſe ou putride, & abandonnent le malade à ſon ſort.

Un médecin très-renommé m'apprête à rire, lorſqu'il nous dit d'un ton fort grave que la gangrène eſt quelquefois, dans la dyſſenterie, la ſuite des abcès des inteſtins : qu'alors le malade rend gangrenées des parties plus ou moins grandes du velouté, mais que c'eſt à tort qu'on regarde cela comme un ſigne de mort prochaine ; qu'au contraire c'eſt un ſigne de ſanté, pourvu que l'on ait pris de l'ipécacuanha avant cette abraſion des inteſtins. Ce langage eſt, ce me ſemble, celui de tous nos médecins charlatans de l'Europe. La gangrène des inteſtins eſt décidément mortelle ſans exception : mais ces prétendus lambeaux du velouté n'ont le plus ſouvent rien de commun avec cette tunique ; & s'imaginer que l'abraſion des inteſtins ſe fera ſans dommage, comme on ratiſſe les parties des os attaqués de carie, c'eſt une théorie qui ne peut être que celle d'un médecin qui a gagné deux millions avec l'ipécacuanha.

Une matière bilieuſe, pourrie, corroſive, enfermée dans les cellules inteſti-

nales, irrite ſi fort ces viſcères, que ſouvent les orifices des vaiſſeaux ſanguins s'ouvrent & laiſſent paſſer un ſang pur qui ſe mêle avec les ſelles : il peut donc y avoir du ſang dans les ſelles ſans qu'il y ait lieu de ſoupçonner la moindre inflammation aux inteſtins ; & le ſang peut couler abondamment ſans que les inteſtins ſoient attaqués d'abcès. On voit de-là pourquoi, lors même que les ſelles ſont réellement ſanguines, il ne faut pas craindre de faire ſortir la matière bilieuſe irritante, avec des vomitifs ou des purgatifs ; & pourquoi il arrive ſi ſouvent qu'un vomitif fait ceſſer ce flux de ſang. Si le ſang n'eſt pas un ſigne déciſif d'inflammation, on peut dire auſſi que les ardeurs internes n'en ſont pas un infaillible de grande inflammation aux inteſtins, comme l'obſerve très-juſtement M. Rahn : car j'ai fait ceſſer ces ardeurs avec le tamarin ſeul, qui fit évacuer la matière bilieuſe.

Malgré cela, il eſt poſſible qu'une dyſſenterie accompagnée d'une fièvre bilieuſe ou putride dégénère en inflammation des inteſtins, & même en gangrène, comme on voit très-ſouvent arriver la gangrène des parties à la fin

d'une fièvre putride. Des ſelles toutes noires & cadavéreuſes, des ſueurs froides, des hoquets, des troubles d'eſprit, doivent être regardés comme des ſignes de gangrène aux inteſtins; & peut être n'a-t-on jamais vu de dyſſenterie épidémique à la fin de laquelle les inteſtins ne ſe ſoient enflammés. En effet, on a trouvé à la ſuite de notre dyſſenterie preſque toutes les parties de l'œſophage enflammées, purulentes & gangrénées : on a remarqué la même choſe au colon & au rectum dans tous les ſujets qui ſont morts. On a déjà vu de véritables petites veſſies ſortir des inteſtins pendant la vie des ſujets : ces véſicules étoient remplies d'une matière putride & infecte. On a auſſi découvert dans le colon de petites fongoſités qui rendoient du ſang lorſqu'on les preſſoit, & reſſembloient aux puſtules de la petite-vérole plate, lorſque cette maladie eſt à ſon plus haut degré; mais avec cette différence, que ces fongoſités étoient ſolides & ſans cavité. Elles venoient de l'agglutination des deux tuniques internes qui s'étoient épaiſſies par une inflammation. La première tunique étoit couverte d'un phlegme noir, & on y voyoit auſſi, en par-

tie, des taches noirâtres. Quelquefois les glandes du méſentère ſont gonflées, mollaſſes, remplies d'un pus de mauvaiſe nature, & près de la putréfaction. On trouve auſſi, après de longues dyſſenteries, de l'inflammation au rectum, au colon, quelquefois aux inteſtins grêles, & même dans l'eſtomac.

Il ne faut cependant regarder que très-rarement le téneſme comme un ſigne d'inflammation à la tunique interne des parties extérieures du rectum, ou comme celui d'un abcès dans ces parties. De grands anatomiſtes penſent que ce qui ſollicite le rectum à évacuer à la fin d'une dyſſenterie, n'eſt pas un vice de l'inteſtin même, mais un reſte d'humeurs acrimonieuſes, & même quelquefois de ſang, lorſque les ſelles ſont fort teintes d'un rouge obſcur. Ils penſent auſſi que ces réſidus s'arrêtent immédiatement dans les cellules du colon, d'où elles tombent peu-à-peu dans le rectum, & enſuite à ſes parties extérieures, qui ſont alors extrêmement ſenſibles à l'irritation qui y ſurvient. Cependant on a déjà remarqué un abcès au rectum lors d'un téneſme très-douloureux qui étoit reſté après une dyſſenterie; ou l'on a ſoup-

çonné quelque vice conſidérable ailleurs ; ce qui s'eſt trouvé vrai. On a vu auſſi une inflammation du rectum ſuivie d'un téneſme qui dura quelques jours, & quelquefois une ſemaine ; & alors on vit paroître des ſelles plus ou moins conſidérables, mais d'une nature purulente, & jaunâtres : après quoi le téneſme ceſſa.

Les tentatives que je viens de faire pour expoſer notre maladie, ne ſeront peut-être pas inutiles, malgré leur imperfection, ſi l'on conſidère combien elles contribueront à établir la méthode curative. On voit en même tems par-là combien quelques médecins ſont peu fondés à s'élever contre tout principe de théorie. Mais ces médecins ſont des gens trop peu importans, pour que je m'arrête à leur cenſure.

CHAPITRE IV.

Indications curatives ; régime, diète : moyens préſervatifs.

L'EXPOSÉ de notre dyſſenterie montre les indications curatives. Il falloit

chaſſer très-promptement du corps l'ennemi, qui devenoit encore plus redoutable à proportion qu'il y reſtoit plus de tems; & par-là on s'oppoſoit efficacement aux progrès de la putridité.

Il n'y a pas de maladie qui cède plus difficilement aux reſſources de l'art, lorſqu'on ne fait pas d'abord les remèdes néceſſaires. On a comparé la matière d'une telle dyſſenterie à un œuf pourri, dont quelques grains ſuſcitent des vomiſſemens terribles & continuels. La bile pourrie & en ſtagnation n'eſt pas moins délétère; c'eſt pourquoi il faut la faire ſortir avec beaucoup de promptitude, de quelque manière que ce ſoit. L'éruption miliaire, rouge ou blanche, les grandes veſſies de même nature, & même les pétéchies, ſont, dans les fièvres putrides, l'effet de la matière putride qui s'eſt jettée dans le ſang. Ces mêmes inconvéniens arrivent auſſi des mêmes cauſes dans la dyſſenterie: ſi donc l'on ne fait pas ſortir, ou ſi l'on ne détruit pas cette matière très-promptement, c'eſt donner lieu à ces éruptions qui deviennent mortelles en ſi peu de tems. Mais cela n'arrive pas dans la dyſſenterie

bilieuſe, ni dans les fièvres putrides, ſi l'on fait évacuer à tems & convenablement. D'ailleurs, les plus habiles médecins conviennent qu'il eſt très-difficile, & ſouvent impoſſible, de guérir une dyſſenterie qui a déjà duré pluſieurs ſemaines.

Bien loin de diſſimuler la maladie dès le commencement, il faudroit donc ſonger auſſi-tôt aux moyens curatifs, & éviter tout ce qui peut fixer dans le corps un ennemi ſi dangereux. Dans les attaques un peu graves, la nature n'a pas aſſez de forces pour expulſer la matière peccante, malgré les efforts qu'elle fait pour cela; &, dans tous les cas ſemblables de dyſſenteries, c'eſt toujours au préjudice de la nature que cette matière eſt retenue dans le corps. L'obſervation nous ayant prouvé qu'il ſurvient des inflammations dans toutes les maladies d'un caractère putride, & que les inteſtins étoient en grande partie enflammés dans les ſujets qui en ſont morts, on voit auſſi par-là qu'il faut y éviter tout ce qui peut ſuſciter une fièvre, & cauſer de l'inflammation.

Comme je vis que les évacuations étoient indiquées, je pris ce parti dès

l'abord, lorſqu'il n'y avoit point d'empêchement particulier : la nature montroit aſſez d'elle-même la voie convenable ; car tous les malades avoient des nauſées, des ſoulevemens d'eſtomac continuels ; pluſieurs vomiſſoient abondamment, & étoient ſoulagés. J'uſai de doux vomitifs, parce qu'ils font autant d'effet qu'on en peut deſirer : je les employai même lorſque les ſelles étoient très-ſanguines, & ces vomitifs modéroient ou arrêtoient le flux de ſang : j'ordonnai auſſi ces remèdes lorſque j'étois appellé tard, & que l'on n'avoit pas évacué ; mais je m'abſtins de vomitifs, pour peu que je ſoupçonnaſſe quelque inflammation, ou que des circonſtances étrangères à la maladie le défendiſſent, comme des hernies. Je m'en abſtins auſſi à l'égard des petits enfans, par rapport à la crainte des pères & mères ; mais depuis je n'ai plus eu cette condeſcendance dans d'autres maladies d'enfans, & je leur fis prendre ces remèdes, en 1766, dans des toux convulſives, avec les plus grands ſuccès.

Après l'uſage des vomitifs, je ſuivis les mêmes indications pour les purgatifs. Ils étoient indiſpenſables, parce que la

matière putride acrimonieuſe devenoit encore plus pénétrante, pour peu qu'elle réſidât davantage dans les inteſtins : ſans cela elle y cauſoit une irritation plus conſidérable, devenoit plus propre à porter plus loin la putridité, ou à cauſer des inflammations aux inteſtins. Le ſang des ſelles ne m'empêcha pas d'employer ces remèdes, parce que je m'apperçus, après les premières tentatives, que la matière acrimonieuſe étant ſortie des inteſtins, il ne paroiſſoit plus de ſang dans les ſelles. Je les employai auſſi long-tems que je vis une matière putride, acrimonieuſe, mais ſans ſoupçon d'inflammation ou de ſuppuration. Mes purgatifs étoient fort doux, & ſur-tout d'une nature acide, parce que les forts purgatifs cauſent des tranchées horribles dans la dyſſenterie, & anéantiſſent toutes les forces ; & que les purgatifs acides s'oppoſent aux progrès de la pourriture, en même tems qu'ils font ſortir la matière putride.

C'étoit-là un point eſſentiel dans l'uſage des purgatifs ; il falloit donner un contre-poiſon contre la pourriture, & préſerver par-là les humeurs d'une putréfaction totale. Sans m'inquiéter des pré-

jugés vulgaires, ni même de ceux de médecins fort habiles, & entre autres de Degner, je donnai, dans cette intention, des ſels acides dès le commencement même, à une aſſez grande doſe; & je ſuivis les mêmes vues dans le réglement du régime.

On ne pouvoit mieux faire ceſſer les douleurs, qu'en faiſant ſortir la matière acrimonieuſe; mais elle étoit quelquefois ſi abondante, que, malgré tous les purgatifs, il en reſtoit encore aſſez pour entretenir la maladie, & cauſer les plus grandes douleurs. Dans ce cas-là, j'employai très-rarement des remèdes anodins de la claſſe des ſomnifères, & jamais ſans l'attention la plus ſcrupuleuſe & la retenue la plus grande; mais alors, comme en tout autre cas, j'apportai tous mes ſoins à imprégner les inteſtins d'une boiſſon émolliente & lubréfiante: car, ſans qu'il y ait même d'inflammation, les inteſtins éprouvent les douleurs les plus grandes par l'irritation de la matière acrimonieuſe, qui y cauſe des contractions ſpaſmodiques, lorſqu'ils ont perdu leur *mucus* naturel dans le cours de la maladie.

Lorſqu'il s'eſt agi de fortifier l'eſtomac

& les inteſtins après la maladie, je me ſervis de toniques, mais capables en même tems de procurer quelques légères évacuations : quelquefois j'employai ceux qui fortifient ſans échauffer ; mais en général, je n'avois preſque pas beſoin de preſcrire ces remèdes : les malades ſe rétabliſſoient d'eux-mêmes.

Le régime fut approprié aux cauſes de la maladie, & aux circonſtances particulières des malades. Quant à l'air, je fus très-attentif à le maintenir pur dans les appartemens ; mais j'avertis ſur-tout d'éviter le moindre refroidiſſement, ſi dangereux dans cette maladie. Je défendis, dans le boire & le manger, tout ce qui favoriſe la putréfaction ; faiſant une attention particulière à examiner les qualités des alimens ſolides ou fluides qui pouvoient la favoriſer ou l'arrêter. Degner eut également la même indication à remplir dans la dyſſenterie de Nimègue ; néanmoins, dans la dyſſenterie putride ou bilieuſe, il permit différentes ſortes de bouillons de viandes, qui favoriſent la putridité, & des œufs qui ſont certainement d'une nature putride. M. Conrad Rahn conſeille les poules ou le veau dans la dyſſenterie, croyant que

ces deux viandes chaſſent les vents ; mais je ne crois pas qu'on doive faire attention aux vents dans cette maladie ; & il eſt inconteſtable que, dans toutes les fièvres putrides & les inflammations, la viande eſt très-nuiſible, en ce que dans les fièvres elle augmente la corruption putride des humeurs, & que dans les inflammations ſon ſuc épaiſſit encore plus le ſang, qu'il ne l'étoit déjà. Je défendis donc toute viande, tout bouillon, & les œufs que tant d'autres médecins conſeillent ; je ne m'arrêtai nullement aux remèdes carminatifs ; car les vents, que j'ai ſi rarement vus dans la dyſſenterie, ne viennent que de l'exaltation putride des matières. En effet, Pringle a obſervé que les ſubſtances animales putreſcentes rendent quantité d'air, & excitent une vive fermentation dans tous les alimens du règne végétal. D'ailleurs, je ne vois pas comment le veau s'oppoſe à la putréfaction, puiſqu'il eſt indigeſte pour la plupart des hommes, & que toutes les viandes en général favoriſent ſi manifeſtement la putréfaction. Au contraire, je vois qu'on a recommandé les carminatifs dans la dyſſenterie, parce qu'on les a trouvés utiles dans

les coliques venteuſes, & que l'on a mal conclu de-là qu'ils ſeroient utiles dans les tranchées qui proviennent de toute autre cauſe dans la dyſſenterie. Je défendis donc le cumin & ſes décoctions; mais ſur-tout celle de coriandre, ſi vantée en Italie; & toutes les ſubſtances de difficile digeſtion.

Dans la vue générale de m'oppoſer à la putréfaction, je défendis auſſi le beurre, l'huile, la graiſſe. Au contraire, j'ordonnai l'eau d'orge & l'eau de riz; & je faiſois le plus ſouvent jetter de la crême de tartre dans la première. Après les évacuations, je faiſois prendre une crême d'orge; ce qui peut ſervir de manger, &, ſi l'on veut, de boiſſon aux malades.

Pour laver & adoucir l'acrimonie bilieuſe, j'inſiſtai ſur les boiſſons copieuſes. Quelques ignorans écrivains du dernier ſiècle ont cru que le point eſſentiel de la guériſon d'une dyſſenterie étoit de s'abſtenir de boire, parce que, ſuivant eux, le lavage favoriſe le cours de ventre, & que ceux qui peuvent ſoutenir le plus long-tems la ſoif, ſe guériſſent plus heureuſement. Mais l'expérience de nos jours nous a appris qu'il n'y a pas

de maladie où il ſoit auſſi eſſentiel de beaucoup boire que dans la dyſſenterie. Je pourrois citer Baglivi, Huxam, & M. Tiſſot. L'eau ſimple ſi négligée, mais priſe copieuſement, eſt un remède triomphant dans la dyſſenterie, les maladies bilieuſes, & dans les fièvres ardentes. Degner, dans un *cholera-morbus*, a lui-même bu, en vingt-deux heures, juſqu'à quarante-quatre livres d'eau; une autre fois quarante-huit livres en quatorze heures; & une troiſième fois juſqu'à trentre livres en deux heures, avec le plus grand avantage. Il eſt vrai que pour ſoutenir une boiſſon auſſi abondante, il faut un eſtomac des plus robuſtes: mais il n'eſt pas moins certain que la boiſſon d'eau tiède eſt très-utile dans la dyſſenterie, & que nombre de malades dyſſentériques ſe ſont guéris en prenant à chaque quart-d'heure une taſſe d'eau tiède. J'ai permis le petit-lait encore beaucoup plus que l'eau tiède; & les malades s'en ſont bien trouvés. Les boiſſons froides étoient généralement nuiſibles au commencement de la maladie; mais une boiſſon tiède a l'avantage de paſſer plus aiſément dans le ſang par

les vaiſſeaux lactés, & les glandes méſentériques.

Je défendis tout ce qui pouvoit obſtruer ou échauffer ; comme le lait, la crême, la bouillie d'avoine, de riz, &c. Au lieu d'huile d'amandes douces, j'employai un lait d'amandes, & une ſolution de gomme arabique. Je défendis particuliérement toute choſe frite, le fromage, les aromates, les ſpiritueux, & entre autres choſes le vin. J'ordonnai auſſi qu'on allât (1) promptement à la ſelle à la première envie. Je conſeillai une propreté extrême comme eſſentielle à la guériſon, & par conſéquent de laver ſoigneuſement les langes des enfans.

Je permis aux convaleſcens de prendre des bouillies ci-devant mentionnées, des fruits cuits, & relevés par une pointe de jus de citron ; ou même alors de légères nourritures faites d'amandes, de lait, de blancs d'œufs & de ſucre. Quant à ceux qui avoient été plus vivement

(1) Ce ſeroit une héréſie parmi les payſans Suiſſes, que de leur défendre de ſe retenir long-tems d'aller à la ſelle.

attaqués, je leur dis de s'obſerver encore quelques ſemaines, de même que s'ils avoient encore réellement la dyſſenterie; & je leur répétai ſans ceſſe que la moindre faute qu'ils commettroient dans le régime & dans leur conduite, feroit reparoître leur maladie; mais ſur-tout s'ils arrêtoient la tranſpiration, en s'expoſant à un air humide, & que leur rechûte ſeroit plus longue & plus dangereuſe que la première maladie, comme il eſt ordinaire.

Suivant les obſervations que le docteur Mœhrlin fit alors à Ravensbourg, en Souabe, non-ſeulement une diète ſévère contribua le plus à la guériſon de la dyſſenterie, mais il fallut encore ſe garder pendant huit jours de ſe ſurcharger l'eſtomac après la ceſſation du cours de ventre, malgré l'appétit quelconque; autrement on ne parvenoit point à une parfaite guériſon, ou l'on eſſuyoit une rechûte. Ce tems paſſé, les malades de la Souabe pouvoient prendre des alimens tirés du lait; mais ils devoient encore s'abſtenir de toute viande pendant quelques ſemaines. Le vin même le meilleur étoit ce que ce médecin permettoit le dernier de tout aux convaleſcens.

Les moyens préſervatifs ſe tirèrent de l'obſervation & de l'expérience. Comme la chaleur extrême du jour étoit ſuivie de nuits froides, j'avertis de ne pas ſe trop échauffer le jour, de ne pas ſortir après ſouper, ou de ſe tenir vêtu chaudement à cette heure-là. J'éprouvai moi-même en ſeptembre de grandes foibleſſes pendant les chaleurs du jour, en allant chez des malades un peu éloignés, quoique je n'euſſe que des habits très-minces & très-légers; & de nuit j'étois obligé de m'envelopper des habits les plus épais. Je défendis aux payſans de ſe coucher, ſelon leur malheureuſe coutume, ſur le ſol humide, pour y repoſer.

L'expérience a montré que l'odeur qui s'exhale des malades ne fait preſque point d'impreſſion dangereuſe; que c'eſt l'haleine, mais encore plus les ſelles qui expoſent au danger. Elle a pareillement montré que la première conſéquence de l'invaſion contagieuſe eſt un treſſaillement; & qu'un vomitif eſt avantageux dans cette circonſtance. Je fis tenir ouverte pendant la journée une fenêtre à la plupart des appartemens des malades; ou j'y faiſois pendre des rideaux qu'on

levoit deux fois le jour pour en faire balayer les exhalaiſons par un courant d'air. Outre cela j'y faiſois verſer du vinaigre ſur une pelle rouge, pour les parfumer de la vapeur acide. Dans les villages je faiſois emporter les excrémens hors des maiſons, lorſque je le pouvois, & je les faiſois enterrer dans des foſſes profondes faites exprès dans les prairies éloignées; & toutes les fois on recouvroit la foſſe d'une terre fraîchement remuée. En attendant qu'on emportât ces excrémens, on les tenoit bien couverts dans quelque lieu à part, & avec défenſes de les jetter ou dans les privés ou dans les rues. J'empêchai les gens en ſanté de coucher avec les malades, ou de ſe ſoulager ſur les mêmes lieux que les malades. Les malades changeoient ſouvent de linges; & je recommandai ſur-tout de ne pas garder long-tems les morts dans les maiſons, ou au moins de les ſequeſtrer dans un endroit frais. Il eſt même important en pareil cas d'enterrer profondément les morts.

Je conſeillai aux gens en ſanté de manger des fruits & des raiſins à leur gré, comme un excellent préſervatif; interdiſant la viande, & du reſte permettant

de prendre les nourritures de la plus facile digeſtion, de boire un peu de vin; car c'eſt un préſervatif contre la crainte, & il ſoutient aſſez les autres moyens préſervatifs rafraîchiſſans, même les plus foibles. L'uſage du vin détermine donc l'application de ce principe, ſavoir, que tout ce qui cauſe des flatuoſités & du relâchement, diſpoſe à la putréfaction. Je ne pus aſſez répéter aux payſans de ne pas ſe gorger d'eau, ſur-tout froide, après s'être échauffés. M. Mœrhlin a remarqué à Ravensbourg que ceux qui avoient été exemts de la maladie, ou n'en avoient eu que de légères atteintes, étoient ceux qui avoient peu mangé, très-peu bu, ou qui n'avoient pas eu froid; & qui s'étoient entretenus dans une grande tranſpiration pendant le jour, & particuliérement la nuit dans le lit.

J'ordonnai un vomitif aux gardes-malades à l'approche du danger de la contagion. A d'autres je preſcrivis une teinture de rhubarbe; & au plus grand nombre d'entre elles, la crême de tartre. Au commencement de l'épidémie je fus moi-même pris de très-fortes tranchées, d'un vomiſſement bilieux noirâtre, & d'un

cours de ventre ſpumeux, par le dégoût & la répugnance que me cauſoient les malades. Ce mal me revint une ſeconde fois, & diſparut preſque auſſi promptement qu'il étoit venu. Mon ſeul moyen préſervatif fut de fortes doſes de crême de tartre, & une indifférence décidée ſur la maladie, qu'elle me prît ou non. Dans la dyſſenterie, comme dans toutes les épidémies, c'eſt un des plus sûrs préſervatifs que de n'avoir pas peur; mais tout le monde n'a pas cette force d'eſprit. En effet, la crainte eſt plus nuiſible que la conſtitution la plus mauvaiſe de l'air. Elle donne la maladie régnante aux ſujets les plus ſains, & fait périr un malade qui voit mourir à côté de lui une perſonne qu'il chériſſoit. La crainte & le chagrin font enſemble des effets déplorables ſur les gens en ſanté; mais c'eſt encore pis à l'égard des malades.

Je n'eus pas beſoin de m'inquiéter de ce côté-là pour nos payſans: ils ne connoiſſent pas ce que c'eſt que craindre d'être malade, & s'effraient très-peu de paſſer dans un pays d'où il ne ſeroit pas revenu une ſeule ame.

CHAPITRE V.

Méthodes curatives générale & particulière, & leurs ſuites.

LE point eſſentiel étoit de faire évacuer à tous les malades la matière bilieuſe putride, le plutôt poſſible. Au commencement je le fis par un vomitif de vingt grains d'ipécacuanha au plus, & toujours diminué, ſelon l'âge & les autres circonſtances. Je le faiſois prendre dans une cuillerée d'eau tiède, ou d'infuſion d'orge, de camomille, &c. Je faiſois boire pardeſſus deux taſſes du même liquide, que l'on réitéroit toutes les fois qu'on avoit vomi.

Je ne trouvai pas avantageux les vomitifs plus actifs : avec un moins efficace je n'aurois rien fait non plus ; & l'on ſait d'ailleurs que l'ipécacuanha ne relâche pas les ſolides, quoiqu'il débarraſſe l'eſtomac & l'abdomen : ainſi il eſt fort préférable. On ne réuſſit pas toujours à donner l'ipécacuanha à très-petite doſe ; les ſujets en éprouvent ordinairement un mal-aiſe, quoique de

petites doſes de ce médicament opèrent quelquefois autant que de grandes, par des raiſons faciles à deviner. Selon la manière dont il ſe donne, il fait vomir trois, quatre, cinq, ſix, & même juſqu'à huit fois. Ce vomiſſement enlevoit le mal-aiſe, & étoit d'autant plus utile, qu'il faiſoit évacuer plus de bile. Au troiſième jour d'une dyſſenterie quoique peu conſidérable, j'ai même, avec quarante grains d'ipécacuanha, fait jetter à une jeune payſanne une quantité ſi étonnante de matière bilieuſe, que la dyſſenterie fut guérie par ce ſeul vomitif. En général il faiſoit évacuer une quantité aſſez grande de cette matière. Le flux de ſang étoit ou arrêté pour quelques momens, ou au moins diminué; les douleurs devenoient moins fortes, & les ſelles moins fréquentes. Cependant le ſoulagement ne duroit que quelques heures. L'état du malade étoit très-mauvais quand ce court ſoulagement ne paroiſſoit pas: autrement on avoit lieu de bien augurer.

J'ai toujours donné le vomitif avec d'heureuſes ſuites (quand j'ai été appellé après le huitième, le quatorzième jour, & même plus tard) toutes les fois que je ſoupçonnois une matière corrompue

dans l'eſtomac, & que je ne voyois aucune marque d'inflammation ou de ſuppuration dans les inteſtins. Je n'ai pas donné plus d'un vomitif à un malade : ce fut peut-être une faute de ma part : mais ce ſeul vomitif étoit encore pris de très-mauvaiſe grace. Quelquefois, forcé par des indications contraires, j'ai commencé la cure ſans vomitif ; & je purgeois d'autant plus : les ſuites étoient heureuſes. Je ne donnai pas de vomitifs à de très-petits enfans ; & j'eus (1) tort.

Après avoir fait prendre le vomitif le matin, je commençois la cure après midi. On faiſoit crever deux onces d'orge avec une once de crême de tartre dans cinq livres (2) d'eau, réduites, en bouillant, à quatre livres : alors on paſſoit dans un linge. Je faiſois boire cette quantité tiède, dans l'après-midi & pendant la nuit. Je diminuois la doſe de la crême de tartre ſelon l'âge ;

---

(1) Les enfans les ſoutiennent mieux que les adultes, en bien des cas.

(2) Obſervez que la livre eſt de douze onces, toutes les fois qu'il en eſt mention dans cet ouvrage.

mais en général je m'en tenois à cette doſe.

Le ſecond jour je donnois aux adultes trois onces de tamarin bouilli deux minutes dans une livre d'eau, & paſſé : aux enfans deux onces ; aux petits enfans une once. Ce doux laxatif ſuſcitoit immédiatement de grandes ſelles, & qui par-là étoient moins fréquentes : quelquefois les douleurs ceſſoient entiérement, ou au moins elles diminuoient beaucoup, généralement. Une ſelle abondante procurée par ce moyen, étoit des plus avantageuſes. Au lieu de tamarin je donnois quelquefois le ſel de Sedlitz à la doſe d'une once & d'une once & demie, & avec le même avantage. Je faiſois reprendre pendant la nuit la décoction d'orge avec la crême de tartre.

Le troiſième jour je réitérois le tamarin lorſque le mal n'avoit pas encore aſſez diminué ; autrement j'en remettois l'uſage au quatrième jour, & je ne faiſois prendre pendant cet intervalle que l'eau d'orge acidule.

Après le vomitif je donnois aſſez ſouvent aux payſans, dans l'après-midi du premier jour, une dragme de crême de

tartre avec autant de rhubarbe ; la même doſe le matin & le ſoir du ſecond jour, & le matin du quatrième. Quelquefois je diviſois la même quantité en ſix priſes, & je les faiſois prendre l'une après l'autre juſqu'au quatrième jour, preſcrivant pareillemment la décoction d'eau d'orge. Je diminuois auſſi les doſes ſelon l'âge. Les ſuites en étoient avantageuſes ; car j'ai tiré d'affaire nombre de ſujets, par le moyen d'un vomitif pris dès le commencement, ſoutenu de deux dragmes de rhubarbe en poudre avec autant de crême de tartre ; & faiſant laver avec l'eau d'orge ordinaire, aiguiſée d'une once de ce même ſel. C'eſt par cette conduite que j'ai complettement guéri de la dyſſenterie une femme de quatre-vingts ans. Mais en employant la rhubarbe, les douleurs, loin de diminuer, devenoient en général plus conſidérables : ce qui n'arrivoit pas quand je la laiſſois de côté.

La crême de tartre & le tamarin diminuoient les douleurs, loin de les augmenter, lorſqu'ils faiſoient aller ſuffiſamment. Ils avoient encore l'avantage de s'oppoſer aux effets des fièvres putrides, par leur nature acide ; ce que ne faiſoit

pas la rhubarbe. En effet, outre ſa qualité purgative & très-légérement antiſeptique, la rhubarbe n'a que l'avantage de reſſerrer.

Dans les cas opiniâtres & de plus longue durée, un laxatif de trois onces de tamarin rendoit les ſelles moins conſidérables, même au plus haut degré de la maladie, & le ſujet en étoit toujours très ſoulagé. Ce purgatif, loin d'affoiblir, rendoit les ſujets plus alègres & plus forts après ſes effets, que lorſque les inteſtins étoient gorgés de matière putride.

En général le tamarin opéroit plus promptement & mieux que la rhubarbe ſeule, ne cauſoit aucunes douleurs, les diminuoit même beaucoup; & ſouvent il faiſoit diſparoître la maladie la plus ſérieuſe, en trois ou quatre jours, lorſqu'il étoit ſoutenu avec la crême de tartre. Malgré l'effet du vomitif, les ſelles étoient conſidérables quelques heures après; les excrémens très-mauvais, les douleurs très-vives, l'abattement conſidérable: mais la plupart du tems tous ces ſymptomes diſparoiſſoient ſubitement après l'uſage du tamarin.

Je vis la fièvre diminuer & diſparoître

de même que les ſymptomes de la dyſſenterie; au lieu qu'elle s'opiniâtroit & devenoit conſidérable ſi la matière putride n'étoit pas ſuffiſamment évacuée dès le commencement Je ne me ſervis contre la fièvre que des moyens dont je viens de parler. Comme ils étoient propres à faire ſortir la matiere bilieuſe putride, ou à la corriger, ils étoient auſſi propres à faire ceſſer la fièvre.

Après le vomitif, je donnai quelquefois alternativement la crême de tartre, la rhubarbe, & le tamarin, avec ſuccès; mais je commis (1) une faute, en ce qu'après avoir renoncé à la rhubarbe, je ne me contentai pas d'employer le tamarin avec les autres médicamens.

Une femme de cinquante-cinq ans, à Brugg, ſe coucha bien portante, & fut priſe au milieu de la nuit d'un friſſon conſidérable, d'envie d'aller à la ſelle, avec des tranchées, & rendit des excrémens d'un blanc jaunâtre. Elle eut outre cela de grandes envies de vomir : ſa

(1) Plutarque auroit loué cet aveu, comme il le loua dans Hippocrate.

bouche devint très-amère ; & elle vomit réellement une matière bilieuſe. Elle me fit demander le lendemain matin : je la trouvai dans le même état. Le friſſon étoit alors ſuivi d'une alternative de chaleur, d'aſſoupiſſement, & de délire. Je lui ordonnai une demi-dragme d'ipécacuanha : elle le prit après-midi, comme le friſſon duroit encore ; elle vomit très-fort, avec beaucoup de ſoulagement ; & le friſſon ceſſa. Sur le ſoir elle eut de grandes chaleurs, un aſſoupiſſement, un délire : du reſte les ſelles étoient moindres, & les douleurs de ventre étoient fort ſupportables. Je n'ordonnai rien pour la nuit ; & elle fit vingt ſelles très-douloureuſes. Les excrémens étoient d'un jaune ſafrané.

Le ſecond jour je lui ordonnai pour huit & onze heures du matin deux demi-dragmes de rhubarbe ; & une once de crême de tartre dans quatre livres d'eau d'orge, que je lui fis auſſi boire le même jour. Le ſoir je trouvai les chaleurs & la fièvre beaucoup moindres que la veille : cependant le friſſon ſe faiſoit ſentir de tems en tems : les ſelles étoient aſſez abondantes, & douloureuſes ; les excré-

mens d'un jaune de ſafran, & même encore un peu ſanguinolens. Les ſelles furent nombreuſes cependant la nuit, accompagnées de vives douleurs ; & les excrémens ſanguins.

Le troiſième jour j'ordonnai le matin un laxatif de trois onces de tamarin. Le ſoir elle avoit fait dix ſelles très-grandes, ſuivies d'un ſoulagement proportionné, & la fièvre me parut extrêmement petite. Je ne preſcrivis pour le ſoir & la nuit que de l'eau tiède bouillie avec du pain. Elle n'eut aucune douleur pendant la nuit, & ne fit qu'une ſelle.

Le quatrième jour je lui trouvai le matin une grande éruption aux lèvres, & des aphthes dans la bouche. Je lui ordonnai pour ce jour deux demi-dragmes de rhubarbe, & de prendre, comme à l'ordinaire, une once de crême de tartre avec l'eau d'orge mentionnée. Ces médicamens firent ſortir beaucoup de matières fort ſanguines, mais ſans douleurs. Le pouls me parut encore fiévreux. La nuit elle fit encore trois petites ſelles, & un peu ſanguines. Après cela elle dormit très-bien.

Le lendemain je n'ordonnai à prendre qu'une infuſion de graines de lin. Les

ſelles s'arrêtèrent, de même que les douleurs. Cependant elle ne dormit pas la nuit : ce que je pris pour un ſigne de quelques matières encore réſidantes dans les inteſtins : c'eſt pourquoi j'ordonnai le ſixième jour trois onces de tamarin, à la manière ordinaire. Ce laxatif fit évacuer, en une fois, une quantité prodigieuſe de matières. Depuis ce tems-là elle n'eut aucune douleur, dormit bien toute la nuit; elle fit ſes ſelles bien régulièrement les jours ſuivans, & fut parfaitement guérie.

J'ai ſouvent obſervé que le tamarin opère très-efficacement dans des cas où la rhubarbe devient inutile. Pour le prouver, je vais en citer un ſeul exemple, entre un grand nombre que je pourrois également produire.

Un jeune payſan du diſtrict de Wildenſtein fut pris d'une dyſſenterie des plus violentes. On m'appella le quatrième jour : j'ordonnai un vomitif auſſitôt, enſuite une demi-once de crême de tartre, avec la boiſſon d'orge ordinaire; & pour les trois jours ſuivans trois dragmes de rhubarbe en poudre, à prendre en ſix fois.

Le huitième jour on me fit ſavoir

que le malade ne rendoit plus de ſang; mais que ſes ſelles étoient des plus fréquentes & très-douloureuſes, qu'il ſentoit à chaque ſelle une ardeur exceſſive dans le bas-ventre, & ne rendoit ſes urines qu'avec la ſenſation d'une chaleur extraordinaire. J'ordonnai trois onces de tamarin pour une doſe; & une once de crême de tartre avec l'eau d'orge.

Le dixième jour on me fit ſavoir que les ardeurs du bas-ventre & des urines avoient ceſſé tout-à-coup, après la priſe de tamarin; & que les autres douleurs étoient très-ſupportables, & les ſelles peu fréquentes. J'ordonnai encore trois onces de tamarin, & une once de crême de tartre, à prendre comme auparavant. Cela opéra ſi bien, que le malade ſe rétablit en peu de jours.

Le tamarin opéra également bien, lorſque les circonſtances m'empêchèrent d'ordonner un vomitif.

Un homme aveugle & goutteux, âgé de ſoixante-deux ans, du diſtrict de Kœnigsfeld, fut attaqué de la dyſſenterie & de la fièvre putride, & me fit appeller le deuxième jour. Je ne pus lui preſcrire le vomitif, par rapport à deux hernies. Je lui ordonnai

trois onces de tamarin fondu dans l'eau, à prendre à l'inſtant; & une once de crême de tartre dans la décoction ordinaire d'eau d'orge, à boire pendant la nuit.

Le troiſième jour de la maladie on me dit le matin que le malade avoit pris tout, & qu'il avoit été extraordinairement à la ſelle; que les douleurs avoient beaucoup diminué, & à proportion qu'il avoit évacué. Je lui preſcrivis encore trois onces de tamarin, & une once de crême de tartre pour la nuit, dans la boiſſon d'orge ordinaire. Cela fit ceſſer toutes les douleurs : le malade ne fit que deux ſelles : du reſte il dormit bien, & les ſelles n'étoient ni ſanguines, ni verdâtres.

Le cinquième jour je ne fis boire au malade pendant vingt-quatre heures qu'une infuſion de graine de lin, pour obſerver, ſelon ma coutume, la maladie livrée à elle-même, & interroger la nature ſur les ſuites de mon traitement. On me dit au ſixième jour qu'il avoit encore fait pendant ce tems-là quelques ſelles liquides, & avoit reſſenti des douleurs. Je preſcrivis trois onces de teinture de rhubarbe, parce que le tamarin lui ré-

pugnoit; & il prit ſoir & matin une cuillerée de cette teinture. Non-ſeulement ce traitement le guérit de ſa dyſſenterie, il me dit même, quelques ſemaines après, qu'il ſe trouvoit beaucoup mieux de ſa goutte; que les douleurs de ſes nodus paroiſſoient être diſſipées entiérement, & qu'il alloit librement où il vouloit.

Le tamarin guérit auſſi ſeul. Un enfant de quatre ans, du diſtrict de Caſtelen, avoit la dyſſenterie & une fièvre putride depuis cinq jours, lorſqu'on m'appella. Je lui preſcrivis ſix onces de tamarin, à prendre à la doſe de deux onces chaque fois le matin, dans l'eau, pendant trois jours. Cela le guérit ſans autre médicament.

Les acides ſont avantageux de toute manière. Un homme robuſte de Brugg ſentit pendant un jour entier un grand friſſon, & une envie continuelle & inutile de vomir. Le ſoir il fut pris de violentes tranchées, qui durèrent toute la nuit ſans intermiſſion, & les ſelles furent très-abondantes. Le ſecond jour on m'appella. J'ordonnai une demi-dragme d'ipécacuanha; il vomit deux fois, avec beaucoup de ſoulagement; les douleurs

ne revinrent que très-rarement pendant la journée, quoique très-vives ; & il fit vingt ſelles. Le ſoir j'ordonnai une demi-once de crême de tartre, avec une pinte d'eau d'orge, à prendre auſſi-tôt, & pour la nuit. Il prit cette boiſſon : les douleurs & les ſelles ceſſèrent juſqu'au lendemain matin. Le troiſième jour j'ordonnai trois onces de tamarin, qui lui firent rendre trois ſelles ; & le quatrième jour il fut guéri. J'ai auſſi traité de la dyſſenterie une perſonne de ſoixante-ſix ans, dont le cas étoit bien plus dangereux. Elle fut guérie en quatre jours, par l'uſage journalier de trois onces de tamarin, & d'une demi-once de crême de tartre.

Cependant les purgatifs & les antiſeptiques ſeuls n'ont pas toujours fait tout. Les douleurs étoient quelquefois des plus cruelles lorſqu'on n'avoit pas évacué dès le commencement, & que les malades refuſoient les purgatifs dans le cours de la maladie ; & les épreintes dans ces cas-là étoient auſſi exceſſives. Je fus donc obligé d'avoir recours aux anodins, & de modérer même par des médicamens nuiſibles le cours de ventre trop violent, parce que je

me trouvois les mains liées de différentes manières.

Je regardai toujours comme très-dangereux de recourir à l'opium dans la dyſſenterie, lorſque le foyer du mal n'étoit pas éteint. Il me fallut donc, dans les cas de douleurs très-vives & opiniâtres, imaginer une méthode par laquelle je puſſe adminiſtrer ce narcotique, ſans préjudice. Je réuſſis quelquefois à calmer les douleurs, mais non toujours ſans déſavantage.

Le laudanum de Sydenham, donné toutes les ſix heures juſqu'à ſix gouttes dans une infuſion de graine de lin, calmèrent bien, après de grandes évacuations, de cruelles douleurs le huitième jour de la maladie, dans un petit garçon de neuf ans, pâle & tourmenté de vers depuis un an; mais il augmenta extrêmement la fièvre, quoique je fiſſe prendre à cet enfant toutes les trois heures, jour & nuit, une grande cuillerée de teinture aqueuſe de rhubarbe. Il ſurvint auſſi en même tems à cet enfant une envie de vomir, par l'effet de la matière putride que le laudanum avoit retenu; & l'enfant vomit réellement. Mais tous ces mauvais ſymp-

tomes diſparurent par l'uſage réitéré du tamarin, de la crême de tartre, & de la rhubarbe en poudre, & en laiſſant là le laudanum.

Le laudanum de Sydenham cauſa auſſi des rêves pénibles à un jeune homme de Brugg, à qui je l'avois ordonné à la doſe de ſix gouttes, après des évacuations conſidérables, par rapport à des tranchées cruelles, & des douleurs aſſez vives dans les membres, leſquelles ſe faiſoient ſentir quand les tranchées ceſſoient. Cependant les douleurs des membres diſparurent le jour ſuivant. Huit gouttes données au commencement de la nuit, & huit gouttes au milieu, firent un bon effet par le bas chez le même malade. Il n'eut plus de douleurs dans les membres, ni dans le ventre, ni de ſonges; mais il eut moins de ſommeil; & il fit ſept ſelles durant la nuit, au lieu de cent cinquante & de deux cens qu'il faiſoit auparavant, chaque nuit. Cependant la maladie tira en longueur, dura quatorze jours; ce que j'attribuai au laudanum, qui, ne ſoulageant pas le malade, prolongeoit la maladie. Ce malade eſt le ſeul à qui je vis une chûte de l'anus : néanmoins

il fut bientôt guéri ; & depuis ce tems-là il eſt gai, & bien portant.

J'ai obſervé, dans quatre autres cas, que le laudanum de Sydenham, donné après les purgations convenables, calmoit les douleurs, rendoit les ſelles moins conſidérables, ſans les arrêter ; & pour lors je le continuai avec la rhubarbe. Il en réſultoit quelquefois l'avantage de diminuer un peu les ſelles ſans les arrêter, & les douleurs diſparoiſſoient pendant ce tems-là : mais il étoit décidément nuiſible, s'il étoit donné ſans rhubarbe, ou dans les intervalles, ou même peu après.

Un enfant de famille, âgé d'un an, fut pris de la dyſſenterie. On s'apperçut au quatrième jour qu'il lui étoit coulé ſur les jambes un ſang tout pur. Après les plus vives douleurs, cet enfant tomba dans un aſſoupiſſement permanent, & eut toutes les parties du corps dans un état ſpaſmodique continuel. Je n'attendois pour lui que la mort. Cependant je lui fis prendre un laxatif de tamarin toutes les trois heures pendant le jour, & de nuit deux grandes cuillers à café de teinture aqueuſe de rhubarbe, beaucoup d'infuſion de graines de lin, &

toutes les trois heures trois gouttes de laudanum de Sydenham. Les ſelles furent copieuſes, blanches, jaunes, brunes, vertes, rouges, & noires. Au moyen de cette méthode, l'enfant fut guéri en quatorze jours, malgré l'éruption miliaire qui ſurvint à la fin de la maladie, & qui ſe paſſa par deſquamation.

Un enfant de deux ans fut pris de la maladie, à Brugg. Auſſi-tôt qu'il en fut attaqué, il perdit tout ſentiment par le retirement ſpaſmodique de ſes membres. Je lui donnai du tamarin, de la teinture de rhubarbe; mais point de laudanum; & il mourut. Ce cas de mort eſt le ſeul que j'ai attribué à ma mal-adreſſe, & à mon inſuffiſance dans mon art. Tous les autres ne m'arrivèrent que par le peu de docilité des malades.

L'infuſion de camomille eſt ce que je trouvai de mieux après l'opium pour calmer les douleurs : elle eſt auſſi anti-ſeptique. J'ordonnai une infuſion copieuſe de ce ſimple, même dans les inflammations des inteſtins, & ſouvent avec ſuccès. L'infuſion de graine de lin, l'eau de riz, la crême d'orge, les lavemens avec la gomme arabique, étoient fort

avantageux contre les tranchées exceſſives : cependant les lavemens revenoient ſouvent ſans effet : c'eſt pourquoi je ne pus m'y fier au plus haut degré de la maladie. Je faiſois prendre auſſi avec beaucoup d'utilité le lait d'amandes contre les douleurs de ventre.

Mais je m'apperçus bien qu'en général les douleurs ne peuvent ceſſer entiérement, à moins que la matière putride qui les cauſe ne ſoit entiérement chaſſée dehors. Les vives épreintes, qui étoient ſi pénibles à la fin de la maladie, ne ſe calment ni par les lavemens de diaſcordium, ni de thériaque, ni de lait, que conſeille Huxham; mais c'étoient les évacuations qu'il falloit répéter auſſi long-tems que duroit le téneſme. Je remarquai ce téneſme douloureux dans pluſieurs de mes malades à la fin d'une dyſſenterie très-violente : ce téneſme preſque toujours infructueux, étoit ſuivi de très-petites ſelles, & très-rares. J'attribuai cela au défaut du mucus naturel dans le rectum ; mais c'étoit mal-à-propos : car je fis donner des lavemens d'eau chaude où l'on avoit diſſous une demi-once de gomme arabique : ils ne ſervirent de rien. Je donnai le lauda-

num auſſi inutilement. Je preſcrivis une cuillerée de teinture de rhubarbe le ſoir & le matin, ce qui fit les plus heureux effets. J'appris par-là que ce téneſme, à la fin de la maladie, ne vient pas de la nudité des inteſtins privés de leur mucus, & par-là trop ſenſibles; mais d'une matière réſidante dans les cellules du colon.

Nombre de mes malades me firent appeller tard, ou même très-tard. Dans tous ces cas où l'on croit le ſimarouba, la caſcarille, le cachou ſi néceſſaires, je donnai encore quelquefois un vomitif, & je fis avec la rhubarbe ſeule tout ce qu'il falloit, lors même que la maladie avoit duré trop long-tems. Je guéris en peu de jours, avec un vomitif & les autres remèdes indiqués, une femme de ſoixante-trois ans, dans le diſtrict de Wildenſtein. Il y avoit huit jours qu'elle avoit la dyſſenterie, faiſant encore en douze heures cinquante ſelles, & vomiſſant tout ce qu'elle prenoit, liquide ou ſolide. J'ai même guéri dans la campagne, des malades qui avoient été ſans le moindre ſecours pendant un mois de ſuite. Une dyſſenterie opiniâtre leur faiſoit éprouver un abattement extrême

dans tous les membres, des friſſons, de grandes ſueurs; & ils ne pouvoient rien digérer. Tout ce que je leur preſcrivis fut quelques doſes de rhubarbe, à la quantité d'une demi-dragme, qu'ils prirent le matin pendant deux jours dans une infuſion de camomille. Ils reprirent ſenſiblement des forces, & ſe guérirent en deux jours après les évacuations qu'avoit procurées cette poudre; au lieu que dans ces mêmes cas la maladie ſe prolongeoit avec grand danger, lorſqu'on avoit recours à des charlatans ou à de vieilles commères pour traiter les malades, en laiſſant là les médecins & la médecine. Une femme de Caſtelen avoit la dyſſenterie depuis dix jours, & au plus haut degré, lorſqu'elle me fit appeller. Je lui ordonnai de prendre pendant deux jours la crême de tartre dans l'eau d'orge, la rhubarbe en poudre, & une infuſion de camomille, attendant qu'elle me fît ſavoir ſon état ſubſéquent, & me demandât les remèdes néceſſaires. Elle laiſſa-là ces médicamens, par la raiſon qu'ils ne l'avoient pas ſoulagée le premier jour; & ne me fit plus rien ſavoir de ſon état. Environ cinq mois après je vis ſon mari qui m'apprit qu'elle avoit

encore la dyſſenterie. Les conſeils des femmelettes qu'elle écoutoit avoient entretenu la maladie, & ſes ſelles étoient encore ſanguines.

Quant aux ſujets qui, ſans être alités, ne ſentoient que des douleurs de ventre, & étoient en même tems conſtipés, je leur preſcrivis pendant quelques jours de ſuite de la rhubarbe en poudre, à la doſe de demi-dragme à prendre en deux fois. Leurs ſelles étoient pareillement ſanguines à la première évacuation, & blanches comme du pus. Mais après quelques ſelles ils éprouvèrent du ſoulagement; les douleurs de ventre ceſſèrent: & ils ſe rétablirent en peu de jours.

Preſque tous les malades que j'ai guéris; or, j'en ai guéri un grand nombre, eurent au moment de la guériſon une faim extraordinaire: c'eſt pourquoi je crus qu'il étoit inutile de leur preſcrire de quoi fortifier l'eſtomac & les inteſtins; les alimens les fortifioient aſſez. Je preſcrivis aux uns une cuillerée de teinture de rhubarbe à prendre tous les matins, aux autres l'élixir ſtomachique de Hoffmann. Je n'ordonnai aucun remède forti-

iant dans la vue de prévenir les rechûtes.

En général mes principaux médicamens furent, au commencement de la maladie, l'ipécacuanha, la crême de tartre avec beaucoup d'eau d'orge, & le tamarin. J'employai l'infuſion de camomille, celle de graine de lin, le lait d'amandes, les lavemens de gomme arabique, & avec beaucoup de circonſpection le laudanum. A la fin de la maladie ce fut la rhubarbe qui me ſervit le plus avantageuſement.

CHAPITRE VI.

Suites d'autres moyens curatifs.

IL faut tenter beaucoup de choſes, obſerver tout, comparer tout, lorſqu'on veut s'inſtruire des ſecrets de la nature, & ſavoir tirer, des obſervations, de juſtes conſéquences qui puiſſent devenir d'une utilité générale, & s'étendre le plus loin qu'il eſt poſſible.

Quelques heureux ſuccès nous rendent ſouvent négligens. Lorſqu'un malade ſe guérit, nous n'examinons pas ſi

nous aurions pu le guérir par une méthode plus courte, moins incertaine, & en général plus avantageuſe. La ſatisfaction que ſent un médecin heureux, eſt même un obſtacle invincible aux progrès qu'il pourroit faire dans ſon art : car, lorſqu'il eſt applaudi, il devroit ſe demander quel eſt le fondement de cette approbation. J'avoue ingénument que je n'ai pas traité ſelon tous les principes de l'art, les premiers malades dyſſentériques de cette épidémie, comme je l'ai fait à l'égard de ceux que j'ai vus par la ſuite. Quoiqu'il ne ſoit mort aucun de ces malades, ma méthode étoit cependant vicieuſe.

Jamais je n'avois vu de pareille dyſſenterie depuis que j'exerçois la médecine. Néanmoins j'avois traité beaucoup de dyſſentériques avant cette année-là ; ſuivant même une méthode qui n'avoit pas été infructueuſe, puiſqu'aucun de mes malades n'en étoit mort. Voici deux exemples de la méthode que je ſuivois alors.

Une femme de ſoixante-un ans fut attaquée en 1759 d'une violente dyſſenterie. Cette femme étoit preſque deſſéchée par nombre d'accès hypocondria-

ques, & par pluſieurs maladies qu'elle avoit eſſuyées. Elle me fit donc appeller auſſi-tôt. Je lui preſcrivis une teinture aqueuſe de rhubarbe à prendre trois fois de jour & de nuit, à la doſe d'une bonne cuillerée. En même tems je lui fis prendre beaucoup de lait d'amandes, fait avec une ſolution de gomme arabique. Je lui preſcrivis auſſi des lavemens avec la même gomme, & de la crême d'orge. Peu-à-peu l'uſage de ces remèdes fit ceſſer les violentes tranchées, la grande fièvre, & les épreintes : les ſelles diminuèrent même beaucoup. A l'entrée de la nuit du quatrième jour je crus pouvoir haſarder ſeize gouttes du laudanum de Sydenham : la nuit fut très-tranquille. Le cinquième jour la malade fut dans un état paiſible, ſans tranchées, ſans téneſme, ſans fièvre, n'allant point à la ſelle, mais ayant bon courage. Alors je ſuſpendis tout médicament, pour voir ſi le laudanum ne m'en impoſoit pas. Tous les mauvais ſymptomes diſparurent l'après-midi, ſinon que la malade étoit d'une humeur ſombre. Le ſoir je réitérai le lait d'amandes avec la gomme, & les choſes reſtèrent dans le même état : cette femme fut réta-

blie en peu de jours, moyennant un fortifiant que je lui donnai. Deux ans après elle eut encore une dyſſenterie très-violente; je la rétablis en huit jours par le même traitement.

Un jeune homme de vingt ans, très-robuſte, ſain, gai, vif, apporta avec lui en 1762 la dyſſenterie de Zurzach, où elle faiſoit de grands ravages. Sa maladie étoit extrême, & accompagnée de tous les plus mauvais ſymptomes. Son père, miniſtre à la campagne, & grand ſectateur de la doctrine de Paracelſe, lui donna un prétendu ſpécifique infaillible contre la dyſſenterie; mais la maladie ne laiſſa pas d'augmenter de plus en plus. On m'appella le huitième jour, & je trouvai le jeune homme tout épuiſé, & preſque deſſéché. Il avoit le viſage tout tiré, cadavéreux, au lieu qu'il avoit auparavant le meilleur teint du monde. Sa parole étoit lente, foible, mourante: il fondoit en une ſueur froide dans toutes les parties du corps; & chaque minute il rendoit, avec les plus vives douleurs, des ſelles ſanguines, & d'une odeur cadavéreuſe. J'ordonnai au père de jetter par la fenêtre tous ſes prétendus ſpé-

cifiques. Au lieu de ſpécifiques infaillibles, & de fortifians incendiaires qui euſſent fait périr le jeune homme, je ne lui donnai le huitième, le neuvième & le dixième jour de la maladie, qui étoit au dernier degré, que de fortes doſes de teinture de rhubarbe, de lait d'amandes, qu'il rejetta d'abord; enſuite de la crême d'orge, des lavemens avec de la gomme arabique. Au moyen de ces médicamens ſimples, & peu chymiques, je tirai du tombeau ce jeune homme qui reprit en peu de jours ſa ſanté précédente, ſa gaieté, ſes couleurs vives & animées.

Ces deux exemples, pris d'un grand nombre, me conduiſirent à eſſayer la méthode un peu différente que je pratiquai au commencement de la dyſſenterie de cette dernière année. Voici deux exemples de ſes ſuites.

Une femme de Brugg, âgée de trente-ſept ans, d'une conſtitution très-ſenſible, & ſujette aux plus vives attaques hypocondriaques & hyſtériques, fut priſe de cette dyſſenterie. Elle me fit appeller le troiſième jour, au ſoir, & me dit que depuis vingt-quatre heures elle n'avoit fait que vingt ſelles;

mais

mais avec les plus vives douleurs, & chaque fois une envie de vomir. Je lui donnai trois drachmes de rhubarbe en poudre à prendre en ſix doſes, une toutes les deux heures avec une infuſion de camomille, & dans les intervalles de l'eau de riz & du lait d'amandes. Le quatrième je la trouvai avec beaucoup moins de douleurs; ſes ſelles étoient encore auſſi abondantes & ſanguines. Je lui preſcrivis la même quantité de rhubarbe à prendre comme auparavant. Le ſoir elle ſe trouva un peu mieux; mais elle avoit encore fait ſept ſelles. Je ne lui ordonnai que de l'eau de riz pour la nuit. Le cinquième jour elle me dit qu'elle avoit fait pendant la nuit huit ſelles très-douloureuſes, & qu'elle avoit eu un téneſme inſupportable. Je lui ordonnai de prendre toutes les trois heures une cuillerée de teinture de rhubarbe, un lavement avec une ſolution de demi-once de gomme arabique, &, le ſoir, de réitérer le même lavement. Ces remèdes firent ceſſer preſque toutes les douleurs, &, de tout le jour, elle ne fit que deux ſelles, qui n'étoient pas teintes de ſang. Je lui ordonnai de boire la nuit de l'eau

de riz & du lait d'amandes. Le ſixième jour je la trouvai très-bien. Malgré cela je lui fis continuer la teinture de rhubarbe & la diète. Elle fut guérie; & éprouva encore deux rechûtes. La première à l'occaſion d'un mouvement de colère; la ſeconde pour avoir eſſuyé de la pluie pendant la nuit. Les mêmes médicamens la guérirent.

Je vis à Brugg, au mois d'Août de cette même année, une fille âgée de vingt-neuf ans, attaquée de la dyſſenterie. Elle étoit auparavant valétudinaire depuis long-tems, d'un teint extrêmement plombé, ſujette à des tumeurs blanchâtres; indolente, & ſe traînant à peine. Le même ſoir je fus demandé de ſa part. Je lui ordonnai une once de teinture aqueuſe de rhubarbe, à la doſe d'une cuillerée toutes les deux heures. La même nuit elle eut de grandes douleurs de ventre, fit pluſieurs ſelles, & ſe ſentit une envie continuelle de vomir. Je lui ordonnai le jour ſuivant une demi-drachme d'ipécacuanha, lui faiſant continuer enſuite la teinture de rhubarbe: du reſte je lui permis pour nourriture & boiſſon, la décoction de riz & d'orge, & l'infuſion de camomille. Le ſoir elle

me dit que le vomitif lui avoit fait jetter beaucoup de phlegme & de bile; que les douleurs de ventre étoient fortes, les ſelles moins abondantes; & je ne lui remarquai aucune fièvre. Je lui preſcrivis pareille doſe de teinture de rhubarbe. La nuit les ſelles devinrent plus abondantes, & les douleurs preſque inſoutenables. Elle ſe trouvoit dans le même état le quatrième jour : je lui preſcrivis une once de teinture de rhubarbe, & deux demi-onces de gomme arabique pour deux lavemens. Les lavemens revinrent auſſi-tôt à chaque fois : la malade fut tout le jour tourmentée par un téneſme continuel des plus douloureux; elle rendit à la ſelle une énorme quantité d'eau, de phlegme, de bile, & de ſang. J'ordonnai encore une once de teinture de rhubarbe à prendre comme auparavant; & lui fis avaler beaucoup de lait d'amandes, & de l'eau de riz. Malgré cela elle eut toute la nuit des tranchées continuelles, fit des ſelles fréquentes de même caractère. Sa garde ne put tenir à l'infection, quoiqu'elle renouvellât l'air de l'appartement, & emportât auſſi-tôt les ſelles.

Le quatrième jour au matin tous ces

ſymptomes étoient montés au plus haut degré. Outre les boiſſons ordinaires de lait d'amandes & d'eau de riz, je lui preſcrivis une cuillerée d'une mixture faite d'une once de teinture de rhubarbe, de demi-once de gomme arabique, & de ſept onces d'eau, à prendre toutes les deux heures. Le ſoir je trouvai la malade étant continuellement ſur la chaiſe, rendant des ſelles abondantes d'une puanteur ſuffoquante, jaunes, vertes, brunes, noires, & délayées dans beaucoup de ſang; les douleurs, les angoiſſes, les tourmens étoient portés juſqu'au déſeſpoir. Je lui fis prendre la moitié de la mixture précédente, dont elle n'avoit pas fait uſage, & je preſcrivis pour dix heures du ſoir vingt gouttes de laudanum de Sydenham : j'ordonnai en outre qu'on lui fît avaler le plus qu'on pourroit de lait d'amandes. A peine eut-elle pris le laudanum, qu'il parut ſur ſes joues, auſſi pâles que la mort, une grande ſueur. Elle dormit quelques heures, & n'eut que de petites douleurs. Le cinquième jour je lui fis prendre la moitié reſtante de la mixture, & outre cela beaucoup de lait d'amandes, & d'infuſion de camomille. Dans l'a-

près-midi je lui trouvai le viſage fort rouge, une fièvre ſourde; la malade faiſoit peu de ſelles en une heure, mais cadavéreuſes, & ſans flux de ſang, quoique les douleurs fuſſent conſidérables. Je lui fis prendre un lavement de gomme arabique, qui produiſit auſſi-tôt ſon effet. Le ſoir les douleurs furent très-vives : je preſcrivis ſeize gouttes de laudanum de Sydenham, & beaucoup de lait d'amandes. Elle dormit quelques heures, fit la nuit cinq ſelles ſans douleur, & ſe trouvoit le matin beaucoup mieux à tous égards.

Le ſixième jour je ne preſcrivis que les mêmes lavemens, l'eau de riz, & le lait d'amandes. Elle fit trois ſelles un peu rouges. L'après-midi je la trouvai ſans fièvre, ſans chaleur, & ſans douleurs. Je fis réitérer les lavemens & les mêmes boiſſons. Malgré cela les douleurs revinrent, les ſelles alloient leur train, vertes, noires, avec une teinte de ſang; mais moins fétides. La malade étoit ſans aucune fièvre, mais comme ſtupide, & bouffie. Je preſcrivis ſeize gouttes de laudanum : il fit la nuit l'effet ordinaire, & la malade rendit trois ſelles de même caractère. Le ſeptième jour j'ordonnai de

bon matin une once de teinture de rhubarbe à prendre par cuillerée toutes les deux heures; & je fis continuer les mêmes boiſſons. La malade rendit pendant la journée neuf ſelles toutes jaunes, très-fétides, mais ſans aucune douleur, & avec beaucoup de ſoulagement. J'ordonnai pour la nuit ſeize gouttes de laudanum; & elle fit deux ſelles preſque inodores. Le huitième jour je n'ordonnai rien, afin de voir où la maladie en étoit. La malade fit quelques ſelles, mais encore très-fétides, bilieuſes, & douloureuſes. La nuit je preſcrivis le laudanum; & pour le jour ſuivant une cuillerée de teinture de rhubarbe toutes les trois heures. Le neuvième jour elle ſe trouvoit bien, gaie, & extraordinairement contente. Les ſelles étoient peu de choſe, mais toujours bilieuſes. Je fis continuer la teinture de rhubarbe, & conſeillai de prendre quelques alimens un peu plus ſolides. Elle eut encore quelques douleurs la nuit. Le dixième jour elle fit cinq ſelles: du reſte elle ſe trouvoit fort bien. Elle fut auſſi bien le onzième; & je ne lui preſcrivis pour le matin & pour le ſoir qu'une cuillerée de teinture de rhubarbe. Elle dormit toute la nuit ſuivante,

& le flux de ventre avoit entiérement ceſſé. Il en fut de même le douzième jour : cependant je conſeillai encore la teinture de rhubarbe deux fois pendant le jour. Le quinzième elle ne ſentoit plus que de la foibleſſe. Je preſcrivis une once d'élixir vitriolique, à prendre à la doſe de quarante gouttes dans de l'eau, deux fois le jour : ce qui la rétablit entiérement.

Un homme inſtruit ſent aiſément quel auroit été le défaut de cette méthode, quant à la dyſſenterie de 1765. Certains médecins s'imaginent être fort importans quand ils ont donné, goutte à goutte, une teinture de rhubarbe à des adultes. Degner donnoit ſeulement toutes les quatre ou ſix heures une cuillerée ou demi-cuillerée de ſa teinture de rhubarbe dans la dyſſenterie de Nimègue. Mes doſes furent plus fortes & plus fréquentes. Néanmoins la rhubarbe opéroit trop lentement, en ce qu'elle ne faiſoit pas aſſez évacuer à la fois, ne réſiſtoit pas efficacement à la putridité, & laiſſoit monter la maladie au plus haut degré. Dans quelques-uns des cas les plus violens, que je ne rapporterai pas ici pour ne pas ennuyer,

j'ordonnai d'abord un vomitif, enſuite beaucoup de teinture de rhubarbe, juſqu'au cinquième jour; & outre cela du lait d'amandes, de l'eau de riz, ſans effet avantageux : au lieu que dans ces cas-là la crême de tartre opéroit un changement ſubit, par les ſelles plus abondantes qu'elle procuroit. Je conclus donc de-là que la méthode précédente ne valoit rien dans notre épidémie, & que je devois réſerver la rhubarbe pour les cas les moins graves, dans leſquels je la voyois bien réuſſir. Je m'apperçus auſſi qu'elle devenoit un excellent médicament vers la fin de la cure.

La rhubarbe en poudre ne purgeoit pas non plus aſſez au commencement. Elle augmentoit toujours les douleurs; ce qui n'arrivoit pas avec la teinture de rhubarbe. La rhubarbe en poudre avec la crême de tartre purgeoit mieux, mais avec de grandes douleurs : au lieu que le tamarin opéroit des évacuations promptes, abondantes, & ſans ſuſciter de nouvelles douleurs; & les ſelles devenoient moins fréquentes immédiatement après. Je voyois ceux à qui je donnois le matin un vomitif, & le

ſoir, comme le jour ſuivant, matin & ſoir, une demi-drachme de rhubarbe chaque fois, ſe guérir plus tard que ceux à qui je preſcrivois beaucoup de crême de tartre avec de l'eau d'orge. On voit par-là que de grands médecins, & Degner même, regardent avec trop peu de fondement la rhubarbe comme le purgatif le meilleur de la nature, dans la dyſſenterie, par rapport à ſa qualité purgative & fortifiante, ou plutôt aſtringente; & que, dans une dyſſenterie accompagnée d'une fièvre putride, la rhubarbe, ſans l'addition des médicamens acides, laiſſe la maladie aller ſon train & ſe prolonger. La rhubarbe n'eſt donc pas un ſpécifique dans la dyſſenterie.

Je parlerai ici du verre d'antimoine ciré, des fruits des arbres, & des raiſins, dont d'autres médecins ſe ſont ſervis avec ſuccès. Un eccléſiaſtique Luthérien, homme de génie, & miniſtre à Ravensbourg en Souabe, conſeilla très-fort au docteur Mœhrlin, de la même ville, d'eſſayer le verre d'antimoine ciré. Huit jours après ce médecin lui dit qu'il l'avoit eſſayé ſur trois perſonnes, mais avec un ſi grand mal-aiſe

des malades, qu'il avoit été obligé d'adminiſtrer au plutôt ce qu'il avoit cru capable de faire ceſſer les ſymptomes alarmans; & qu'il n'ayoit pas envie de le réitérer. Comme l'eccléſiaſtique étoit perſuadé que ce médicament ne pouvoit avoir produit de mauvais effets, relativement au but direct de la cure, il pria inſtamment ce médecin de ne pas renoncer à l'uſage du médicament, d'autant plus qu'il étoit aiſé d'en arrêter les effets nuiſibles accidentels. Quelques ſemaines après l'eccléſiaſtique vit le médecin, qui lui raconta avec beaucoup de joie que ce médicament, adminiſtré avec de la racine d'althéa, avoit tiré d'affaire pluſieurs perſonnes qui s'étoient très-bien rétablies en deux jours, quoique le remède, loin de produire d'abord chez elles un bon effet, eût été ſuivi du délire, & que ces perſonnes euſſent été au bord du tombeau. Le médecin continua le remède, ſur-tout lorſqu'il appercevoit quelque malignité. Les effets furent heureux.

Raſſuré par ces ſuccès, M. Mœrhlin m'écrivit lui-même tout le détail de ce traitement. Il avoit fait la première ten-

tative ſur une femme de ſoixante-dix ans. Le matin il avoit ordonné ſix grains à jeun dans de l'eau tiède, ordonnant de ne boire & de ne manger que trois heures après. Ce tems-là paſſé, il ſe rendit chez la malade, la trouva très-foible, & très-mal; & n'attendit bientôt qu'un événement fatal. Cependant il encouragea la malade, & lui fit prendre lui-même une bonne doſe de bouillon de mouton gras. En deux heures de tems elle fit vingt ſelles; après quoi les ſelles ne furent plus ſanguines; les douleurs ceſſèrent, &, la nuit, la malade repoſa deux heures. Le jour ſuivant le flux de ventre s'arrêta encore plus, & le médecin reſta tranquille. Le troiſième jour la malade le remercia de ſon heureux remède, lui dit qu'elle n'avoit fait que trois ſelles de la nuit, & qu'elle avoit bien dormi. Le médecin ne lui ordonna qu'un bon régime, & la trouva parfaitement guérie quelques jours après.

M. Mœrhlin continua pour lors l'uſage de ſon médicament, d'autant plus que le nombre des malades augmenta vers la fin du mois d'Août, & que la rhubarbe & le ſimarouba étoient trop chers pour

les pauvres. La première priſe de ſix grains cauſoit à tous les malades des mal-aiſes, des défaillances; ce qui n'arrivoit plus à la ſeconde ni à la troiſième. Le docteur étoit près de renoncer au médicament, que l'on ſoupçonnoit de quelque qualité réellement délétère, parce que l'apothicaire ne trouvoit pas ſon compte à ne vendre que cela. Malgré cela, le médecin examina mûrement s'il n'étoit pas poſſible d'obvier à ces inconvéniens : ce qui ne lui parut pas difficile. Au lieu de défendre de boire avec un ton d'autorité, il fit avaler en même tems une taſſe d'eau d'orge au commencement, ou toute autre boiſſon adouciſſante. Enſuite il penſa qu'il ſeroit peut-être plus avantageux de mêler trois ou quatre grains de poudre de racine d'althéa avec le verre d'antimoine. Il en vit les effets qu'il ſe promettoit : les mal-aiſes & les défaillances n'arrivèrent plus; les ſelles devinrent plus fréquentes, plus fortes, & ſe rendirent ſans douleur.

Pour lors il adminiſtra encore le remède à plus de ſoixante-dix perſonnes de tout âge. Trois doſes de ſix à huit grains ſuffirent pour guérir le plus grand nombre. La première doſe augmentoit

le flux de ventre; la ſeconde le diminuoit; & il ceſſoit à la troiſième. Rarement il fut néceſſaire d'augmenter les doſes, ou de les diverſifier. Il en fit prendre neuf doſes, dont la dernière de quatorze grains, à un ſujet qui ne vouloit pas s'aſtreindre au régime qu'il preſcrivoit. Cette doſe procura trente & quelques ſelles en quatre heures : après quoi les coliques & les ſelles ceſſèrent; le ſommeil revint; & en peu de jours le malade fut guéri. M. Mœhrlin trouva chez lui que la ſaignée étoit un des meilleurs moyens curatifs, quand on la faiſoit dès le commencement de la maladie; & au contraire une opération très-dangereuſe quand la cauſe du mal s'étoit répandue par tout le corps. Trois doſes du médicament n'étoient plus alors ſuffiſantes; & à la fin de la maladie il ſurvenoit une leucophlegmatie univerſelle qui duroit pluſieurs ſemaines.

Tout réſumé, l'on peut dire que ce médicament fit dans la dyſſenterie de Ravensbourg les mêmes effets avantageux qu'on en avoit vus long-tems auparavant à Edimbourg, dans l'épidémie dyſſentérique qui y régna. J'aurai en-

core occaſion d'en parler dans la ſuite de cet ouvrage.

On uſa dans notre dyſſenterie d'un moyen curatif plus agréable à prendre, mais regardé comme un vrai poiſon dans de pareils cas; & les effets en furent auſſi heureux. Le docteur Keller, jeune médecin de Winfeld dans le diſtrict de Thurgau, homme adroit, bon obſervateur, eut non-ſeulement occaſion d'eſſayer les fruits & les raiſins dans notre dyſſenterie; il en vit même les plus grands avantages. Il en fit le premier eſſai ſur un enfant d'un an & demi, qui avoit depuis huit jours la dyſſenterie la plus cruelle. Il ne vouloit prendre aucun médicament, malgré les ruſes dont on uſoit pour le tromper : les convulſions l'avoient pris pluſieurs fois, & il paroiſſoit près de ſa fin. Les parens prièrent le docteur d'eſſayer tout pour ſauver leur enfant. Il conſeilla les raiſins. La crainte de voir périr l'enfant l'emporta ſur celle du malheureux préjugé. L'enfant mangea le ſoir deux grappes de raiſins, & dormit toute la nuit. On lui en redonna le lendemain, & pendant huit jours tant qu'il en voulut; & il fut guéri.

Le même médecin eut à traiter un homme fort inſtruit dans la médecine, attaqué de dyſſenterie. Le malade avoit pris, avec de bons effets, les purgatifs néceſſaires, & ne pouvoit plus ſe réſoudre à prendre aucun médicament. Le docteur lui ordonna l'uſage des fruits. Trois jours après il en reçut cette lettre.

« La répugnance que j'avois pour tout » médicament m'a enfin déterminé à re- » courir aux fruits. Je commençai avant » midi à manger deux grappes de raiſins ; » à midi je pris quelques prunes de da- » mas cuites, & outre cela quelques » crues, avec trois pêches ; & le ſoir » quelques mûres ſauvages. Les choſes » allèrent bien juſqu'à huit heures que » la guerre commença ; de ſorte que je » pus me tenir à peine une demi-heure » au lit. Cependant je ne ſentis aucune » douleur, aucun téneſme, ni autre in- » commodité. Deux potions de manne » & quatre doſes de rhubarbe en poudre » n'auroient certainement produit chez » perſonne un effet auſſi conſidérable. » Cela fut ſuivi d'un ſommeil naturel. » Le matin je me trouvai très-bien, & » je mangeai avec plaiſir ma ſoupe de

» ſemoule. Ces heureuſes ſuites m'enga-
» gèrent à continuer ainſi le jour ſuivant.
» L'effet fut en général le même, quoi-
» qu'un peu moins vif. L'appétit & le
» ſommeil vont de mieux en mieux; &,
» grace à Dieu, mon état devient meil-
» leur d'un jour à l'autre ».

Cette lettre du malade fut lue à tous les malades par le docteur Keller : il les engagea à manger des fruits; ce qui fut ſuivi des meilleurs effets.

Un médecin un peu timide, & qui n'étoit peut-être pas aſſez libre de préjugés, dit devant la ſociété de Zurich, que les fruits pouvoient bien être utiles par la quantité d'air qu'ils lâchent, ſelon les expériences de Hales & de Macbride, mais que leur flatuoſité, qui diſtendoit trop les inteſtins, pouvoit bien auſſi préjudicier aux fibres trop irritées de ces viſcères. M. Heiddegger, perſonnage recommandable par ſon ſavoir & par ſa place, répondit que les mêmes expériences prouvoient que l'air qui ſe produiſoit intérieurement étoit enſuite abſorbé par les ſucs des fruits, après que la fermentation avoit ceſſé; & qu'ainſi la diſtenſion ne pouvoit pas durer long-tems. Rien de mieux réfléchi.

Il me ſemble que les fruits ne diſtendent les inteſtins qu'à un certain point peu dangereux, & cela dans des ſujets qui ont une aptitude aux flatuoſités par la négligence des purgatifs néceſſaires, ou parce qu'ils ont le ventre trop reſſerré, ou que les épreintes ſont conſidérables. La manne eſt même flatueuſe, quand elle ne purge pas aſſez. Mais certains fruits opèrent comme purgatifs, ſurtout les raiſins, dans la plupart des ſujets ; & les vents ſortent en même tems. Ainſi l'on ne doit pas appréhender que le ventre d'un ſujet crève comme une bombe, comme quelques médecins le craignoient.

Il ſuit de tout ce chapitre, que la teinture aqueuſe de rhubarbe peut opérer quelques cures dans les cas dyſſentériques ; mais que ce fut un médicament trop foible en général : que la rhubarbe en poudre laiſſoit la maladie aller ſon train, & ſe prolonger : qu'ainſi la rhubarbe n'eſt pas un ſpécifique dans ces cas-là : que le verre d'antimoine, donné comme on l'a vu, a paru un des meilleurs médicamens contre cette maladie ; & que les fruits, ſur tout les raiſins, ont opéré comme d'excellens moyens cu-

ratifs; malgré tout ce que les contes & les préjugés des commères en ont fait dire.

CHAPITRE VII.

Effets des remèdes aſtringens, obſtruans & incraſſans; des aromates, de l'eau-de-vie & du vin.

LES (1) anciens médecins s'accordent tous relativement à la cure de la dyſſenterie : ils prétendent que l'on ne doit pas chercher à faire évacuer la matière; mais plutôt la retenir, & arrêter les évacuations par des remèdes aſtringens & épaiſſiſſans. Leur diète étoit réglée conformément à ce principe, auſſi bien que leur méthode curative.

Toutes ces opinions déraiſonnables ſont de toute antiquité. Les médecins ont pris une route toute contraire de notre tems dans la dyſſenterie bilieuſe, & ont employé en grande partie des remèdes d'une nature toute oppoſée aux aſtrin-

(1) Cela ſouffre des exceptions.

gens : mais les hommes rejettent volontiers dans la ſpéculation, ce qu'ils font dans la pratique. Les aſtringens ne ſont pas encore bannis dans ces cas-là ; & de cent médecins, il y en a quatre-vingt-dix qui les (1) ordonnent. Ils font à la vérité précéder quelques purgatifs ; mais à quoi ſert de donner le premier jour un vomitif, le ſecond de la rhubarbe, & enſuite rien que des médicamens aſtringens ? Je me ſuis vu obligé deux fois dans l'épidémie de 1765 d'ordonner un purgatif le neuvième & le onzième jour, lors même du plus grand danger, la fièvre étant très-forte, les ſelles innombrables, & la foibleſſe extrême. Ce purgatif étoit du tamarin. Les ſelles diminuoient à tous égards à proportion de l'effet du purgatif, & en peu de jours les maladies parvenoient à leur terminaiſon. Qu'on me diſe donc à préſent que j'aurois dû faire dans ces cas-là ce que faiſoient la plupart des médecins, & donner par conſéquent des ſtyptiques après les évacuations des premiers jours. Il en ſeroit inconteſtablement ré-

(1) Cela peut être en Suiſſe.

ſulté une très-longue maladie, ou la mort.

Les cheveux me dreſſèrent derniérement en liſant ce que le collège de médecine de Berne ordonna aux payſans, de faire, en 1727, pour ſe précautionner contre la dyſſenterie. Ces médecins de Berne firent d'abord l'obſervation importante, que l'épidémie dyſſentérique de cette année-là ne venoit pas ſeulement de la dépravation de l'eſtomac, mais encore d'une inflammation des inteſtins provenante d'une fièvre ardente : ainſi il régnoit alors une dyſſenterie accompagnée d'une fièvre inflammatoire : cependant ils ne preſcrivirent dans leurs avis au peuple preſque rien autre choſe, que des médicamens ſtyptiques & obſtruans, &, par conſéquent, tout ce qu'il y avoit dans la nature de plus propre à augmenter l'inflammation.

L'avis que ce même collège fit imprimer en faveur du peuple en 1750, dans un cas ſemblable, eſt un peu différent. Néanmoins, ſi l'on excepte quelques fortes doſes d'ipécacuanha & de rhubarbe, les autres moyens curatifs ſont auſſi aſtringens & auſſi obſtruans qu'il ſoit poſſibble. Cette méthode étoit ſans

doute très-bonne alors en différens cas; mais je demande excuſe ſi je ne m'en ſuis pas tenu à ces avis en 1765, quoiqu'on les ait encore répandus çà & là cette année-ci dans la campagne, je ne ſais par quelle mépriſe. Les routiniers les ſuivirent ſi bien, que leurs malades étoient à peine hors d'affaire au bout de trois mois. Ces gens n'ont probablement jamais lu de médecine que ces ſeuls avis.

L'eſprit de contradiction n'eſt pas mon défaut, quelques contraſtes que j'aie eus à eſſuyer dans ma patrie, par rapport à la vérité. Il n'eſt pas moins vrai que les aſtringens ou les narcotiques donnés avant le tems, ſuppriment les ſelles (ce qui devient mortel, dans preſque toutes les eſpèces de dyſſenteries), augmentent les tranchées, la fièvre, la chaleur & le danger; ſuſcitent des hoquets, des ſerremens de cœur, des ulcères dans la bouche, des vomiſſemens de ſang, des inflammations dans les inteſtins, & une gangrène mortelle; ou bien cauſent aux malades des tranchées continuelles, des conſtipations extrêmes, la goutte, l'étiſie, la jauniſſe, la tympanite, des

œdématies aqueuſes, l'hydropiſie, & la perclusion totale des membres. On peut voir ce que Degner (1) & Tiſſot ont dit de ces médicamens ſtyptiques : ils feront peut-être mieux valoir mon opinion que moi-même : ils en diſent plus qu'il ne faut pour cela. Un certain Otto-Frédéric Meier a ſoutenu cette année-ci à Gottingue, ſous la préſidence de M. Vogel, une thèſe dans laquelle il prétend que les purgatifs ont produit les plus triſtes effets dans les épidémies de 1758 & de 1762. Cela peut être arrivé dans un très-grand degré de malignité ; mais peut-on appliquer ce principe à une dyſſenterie bilieuſe ou accompagnée d'une fièvre putride? Il veut donc que les aſtringens & les incraſſans aient la préférence! Avec la permiſſion de cet honnête homme, je le prie de lire mes réflexions, & je me rendrai à ſes avis, s'il eſt en état de me prouver que mon expérience eſt aveugle & mal fondée. La vérité gagne toujours à ces débats, quand ils ſont honnêtes.

(1) Je paſſe ici les citations priſes de ces deux médecins : on les verra dans leurs ouvrages.

Mais je paſſe directement à ce que l'expérience m'a appris ſur ces remèdes pendant l'épidémie de 1765.

Un jeune mégiſſier d'Arau arrêta ſa dyſſenterie avec la bouillie d'avoine, recommandée par les médecins de Berne en 1750, & ſe conſtipa très-bien. Il en perdit l'uſage des pieds & des mains. En Décembre même il ne pouvoit plus ni travailler, ni marcher : il avoit les pieds & les mains immobiles, & on les vit ſe deſſécher de jour en jour.

Un homme de quarante ans, du comté de Lentzbourg, eut la diſſenterie; & prit d'un charlatan un remède aſtringent. Le flux de ventre ceſſa, & il fut pris auſſitôt de douleurs articulaires qui le mirent au déſeſpoir.

Une jeune payſanne de onze ans, du même comté, arrêta ſa dyſſenterie avec un pareil médicament que lui donna le bourreau du canton de Berne. Le flux de ventre & les douleurs ceſſèrent; les pieds & le ventre lui enflèrent. Elle mourut un mois après dans ce même état.

Un payſan de trente ans, des dépendances de Solurne, prit du même bourreau de prétendues gouttes d'opium. Les pieds & les mains lui enflèrent, & il

en devint perclus. Vers la fin de Décembre il ſe fit porter à Arau, d'un médecin à l'autre, pour trouver du ſoulagement.

Nos payſans prirent auſſi quelquefois du lait chaud. Ce remède, innocent en apparence, devint très-préjudiciable dans quelques attaques violentes de dyſſenterie. Les ſelles diminuoient, il eſt vrai, & ceſſoient même entiérement; mais les malades étoient auſſitôt pris de douleurs articulaires des plus vives, & devenoient ineptes à tout travail, tant ils étoient foibles.

M. Keller n'a jamais vu non plus de bons effets du lait, & encore moins de l'huile. Pluſieurs ſe vantèrent, il eſt vrai, d'avoir été guéris en prenant beaucoup de lait chaud auſſi-tôt qu'il étoit tiré; mais cela n'arrive que dans le cas de cours de ventre ſimple, & en ſuivant un régime exact. En effet, M. Keller n'a obſervé aucun bon effet du lait dans une vraie dyſſenterie.

M. Dummelin, du diſtrict de Thurgau, a encore obſervé ceci à l'égard de deux enfans, l'un de dix ans, l'autre de treize, à qui on avoit fait prendre beaucoup de lait chaud, qui venoit d'être trait,

au

au commencement de la dyſſenterie. Ces enfans ſentirent d'abord une oppreſſion extrême à l'eſtomac, enſuite ils vomirent le lait, qui étoit caillé, auſſi dur que de la préſure de chèvre, & modelé comme de vraies crottes de chien. Ils moururent dans des convulſions peu de jours après. M. Dummelin avoit déjà remarqué ces mauvais effets du lait dans les dyſſenteries épidémiques de 1738 & 1739.

On employa cette année-ci à Thurgau les médicamens ſtyptiques, incraſſans, les ſomnifères de toute eſpèce & de toute couleur. Les plus fameux ſpécifiques du peuple furent le vin rouge avec le poivre, la viande de mouton cuite dans du talc, l'eau-de-vie, des glands écraſés que l'on faiſoit bouillir dans le vin : il en guérit très-peu de monde ; & le plus grand nombre en mourut. Le collège des médecins de Berne a auſſi préparé des glands en 1750, & cette année-ci il les a conſeillés au peuple comme un médicament excellent. Au contraire, le Conſeil de Santé du même canton a fait lire un édit en chaire pour les défendre, comme très-pernicieux. En un mot, les glands ſont extrêmement

aſtringens, & cauſent les obſtructions les plus opiniâtres.

La plupart des payſans de Thurgau ſe ſervirent, comme de médicamens domeſtiques, de petits gâteaux faits de graiſſe de mouton, d'œufs, & de menthe. Nombre prirent de la racine de biſtorte en poudre; d'autres de la ſanguine (ou pierre hématite); ceux-ci de la poudre à canon dans un œuf mollet; ceux-là de l'ail. Ceux qui n'avoient qu'une légère dyſſenterie, ou plutôt qu'un cours de ventre, ne reſſentirent pas de mal de ces drogues; mais dans le cas d'attaque plus grave, ils éprouvèrent un abattement extrême, devinrent hydropiques & cachectiques.

Les chirurgiens-barbiers du diſtrict de Thurgau commencèrent preſque toujours leurs traitemens par des aſtringens; ce qui empiroit l'état des malades, ou les faiſoit décidément périr : de ſorte que ces docteurs-barbiers convinrent enfin que cette maladie ſurpaſſoit leurs grandes lumières.

Un des grands docteurs routiniers de Thurgau bornoit toute ſa méthode à deux choſes. Le premier jour il donnoit un mêlange d'ipécacuanha & de rhubarbe;

le ſecond jour du laudanum de Sydenham, & s'en tenoit-là juſqu'à ce que le flux de ventre ceſsât. Le premier de Décembre, lorſqu'on m'écrivit ceci du diſtrict de Thurgau, les malades de ce routinier étoient, ſans exception, preſque tous morts d'hydropiſie, ou dans les plus cruelles douleurs arthritiques; ou quelques-uns n'attendoient plus que la mort pour terminer leur triſte vie. Le peuple étoit trop ſtupide pour appercevoir la mauvaiſe manœuvre de cet empirique, par cette mortalité qui ne la prouvoit que trop. La moitié du peuple crioit: Ceux-ci ſont morts d'hydropiſie; & l'autre moitié: Ceux-là ont péri de douleurs articulaires; mais on ne voyoit pas plus loin.

Selon les obſervations de l'excellent médecin Gugger, les aſtringens, les aromates augmentèrent les tranchées, la fièvre, & cauſèrent la gangrène aux inteſtins, dans la ville de Solurne: mais rien ne cauſa une mort plus cruelle & plus certaine que l'uſage mal-adroit du laudanum.

Voici le cas où s'eſt trouvé un Anglois après des remèdes aſtringens, & la méthode que j'ai employée pour

le traiter. Cet homme avoit été pris d'une violente dyſſenterie onze jours auparavant, près des iſles Borromées. Les médecins Italiens lui donnèrent d'abord deux fois de la rhubarbe, & à forte doſe la première fois; ils tâchèrent auſſitôt d'arrêter la maladie avec de l'opium, & autres médicamens obſtruans. Le malade s'empreſſa de paſſer en Suiſſe, avec ſa dyſſenterie & ſes médicamens : il voyagea par une grande chaleur & à cheval. Le voyage ſembla l'égayer. Il paſſa le Saint-Godard, & vint du climat très-chaud de l'Italie, dans une contrée du froid le plus vif. Un médecin Italien qu'il avoit amené avec lui, crut devoir lui faire prendre tous les ſoirs un médicament ſtyptique : mais la nature fut plus adroite que l'art. Le malade fit à Zurich deux ſelles des plus copieuſes le 6 & le 7 d'Août, n'en dit rien au médecin, ſe trouva mieux. Il vint le même jour de nos côtés, dans l'intention de ſe repoſer pour ſuivre ſon voyage, & me dit qu'il vouloit s'abandonner à mes ſoins pour le rétabliſſement de ſa ſanté.

Je le trouvai fort gai; ſans le moindre ſentiment de douleur dans le ba-

ventre, ni la moindre envie d'aller à la ſelle; ſans fièvre, & n'étant pas trop foible. Je lui preſcrivis néanmoins le matin & le ſoir une grande cuillerée de teinture de rhubarbe, & une diète convenable. Le huitième d'Août il avoit fait deux ſelles naturelles, avoit bien dormi, & ſe trouvoit on ne peut mieux. Je preſcrivis encore la même doſe de teinture de rhubarbe. Il ſe ſentit bien juſqu'au ſoir. Le neuvième je fus appellé du matin avec grande hâte. Il avoit fait deux ſelles aſſez conſidérables, & qui n'étoient pas fétides; il n'avoit pas dormi, ſe ſentoit de la fièvre, & étoit encore fort agité. Je trouvai le pouls dans le même état; j'ordonnai encore une cuillerée de la teinture, un demi-verre de lait d'amandes toutes les deux heures, pour avoir lieu d'obſerver la maladie.

L'après-midi il étoit dans un état fort pénible: le pouls étoit plus fréquent; le mal de tête extrême & très-douloureux. Vers le ſoir une envie de dormir de deux heures, mit fin à cet état. Au commencement de la nuit le malade tomba dans une grande foibleſſe, ſommeilla enſuite juſqu'au matin, &

la fièvre fut aſſez forte. A ſon abattement d'eſprit je ne pus aſſez déterminer la nature de ſa fièvre. Je pris le parti de continuer le lait d'amandes, pour voir, en attendant, s'il n'y avoit pas dans le corps quelque matière que l'on dût évacuer. La douleur de tête diminua vers le matin; mais le pouls étoit encore un peu fréquent.

Le jour ſuivant j'ordonnai une demi-once de manne dans de l'eau, & autant de crême de tartre pour une priſe. Il rendit beaucoup de matière bilieuſe fétide: les ſelles furent nombreuſes, & ſans le moindre ſentiment de douleur dans le bas-ventre. Le ſoulagement augmenta à proportion des évacuations. Il ſe trouva très-bien juſqu'à une heure après-midi.

Alors il fut ſaiſi d'un friſſon & d'un tremblement univerſel & extrêmement fort qui dura trois heures, avec une ſoif inextinguible, un grand mal de tête, & quelques envies de vomir. Le friſſon fut ſuivi d'une chaleur ſeche univerſelle, & d'une fièvre violente, accompagnée d'anxiétés & de délire. J'ordonnai une once de crême de tartre à prendre en douze doſes, une chaque

heure, dans une infuſion de fleurs de ſureau; & je conſeillai de boire beaucoup de limonade, ce qui fit évacuer une quantité étonnante de matières putrides, & d'une puanteur infecte. A la pointe du jour cet accès ſe termina par une ſueur très-fétide, comme il arrive dans les fièvres intermittentes.

Le troiſième jour depuis cet accès, le malade ſe trouva très-bien le matin. J'ordonnai une légère potion de deux onces & demie de manne, & d'une demi-once de crême de tartre. Il ſortit encore une quantité conſidérable de matière très-putride. Le ſoir le malade ſe trouvoit très-bien: il fut tranquille toute la nuit; & ne prit que beaucoup de limonade.

Le quatrième jour au matin je le trouvai fort gai, & très-bien. J'ordonnai une once de crême de tartre en douze priſes, une toutes les deux heures dans un verre de limonade. Vers midi je fus ſubitement appellé. Un même friſſon venoit de prendre le malade: il dura une heure, pendant laquelle le malade vomit beaucoup, & alla ſouvent à la ſelle. Après ce friſſon, il fut dans le même état qu'après le premier. Vers

les dix heures du ſoir l'accès ſe ralentit, & ceſſa bientôt. J'ordonnai encore la crême de tartre & la limonade, comme auparavant. La nuit le malade fut aſſez tranquille, quant au corps.

Le cinquième jour j'ordonnai un vomitif de demi-drachme d'ipécacuanha, qui opéra très-peu, & indiqua auſſi peu que les vomiſſemens précédens la préſence d'une matière étrangère dans l'eſtomac. Pendant la matinée le malade rendit pluſieurs ſelles très-fétides. Dès l'accès du quatrième jour j'avois remarqué que, lors de ſon grand abattement d'eſprit, ſuite naturelle de la maladie, le blanc des yeux lui étoit devenu extrêmement jaune. J'appréhendai de-là qu'à l'accès imminent la bile ne ſe répandît en grande quantité dans les inteſtins, ou ne paſsât dans le ſang; & qu'enfin, d'une ſimple fièvre tierce-putride, il n'en réſultât une double tierce de même caractère des plus dangereuſes pour ce ſeigneur ſi néceſſaire à ſa patrie.

Toutes réflexions faites, je crus devoir recourir au quinquina. J'en ordonnai une once avant l'accès prochain, que je craignois pour le 14 d'Août vers ſix heures du matin, ſelon le cours

précedent de la maladie. Je fis donc commencer à deux heures après-midi, & à quatre heures du matin l'once étoit priſe. L'eſtomac (1) ſe révolta contre le quinquina : il ſurvint de fortes envies de vomir, & l'abattement d'eſprit ordinaire perſévéra. Je tâchai de favoriſer & de ſoutenir le vomiſſement, laiſſant auſſi aller les ſelles, qui étoient aſſez fréquentes, parce que je les regardois comme avantageuſes, & comme l'effet du quinquina. Au ſoir & au commencement de la nuit le pouls étoit inégal, vague & quelquefois fréquent : ce que j'attribuai à l'état de l'eſprit du malade.

Le ſixième jour, depuis le matin juſqu'à neuf heures, le pouls fut dans l'état naturel, & le malade fort gai. Après dix heures il eut une légère ſenſation de froid aux mains, qui paroiſſoient cependant fort chaudes; mais cela n'avoit pas l'air d'un friſſon réel. A onze heures, même abattement d'eſprit : chaleurs médiocres qui montoient peu-à-peu, & devinrent conſidérables au

(1) Les jeunes Praticiens doivent faire attention à ce phénomène.

ſoir avec beaucoup de fièvre, & un abattement extrême. Cet accès, déjà modéré par le quinquina, finit vers huit heures. Je n'avois rien ordonné de la journée. Je preſcrivis alors une once de quinquina en ſix doſes, une à prendre toutes les deux heures. Chaque fois le malade rendit pendant la nuit une ſelle extrêmement fétide, mais ſans avoir envie de vomir.

Le ſeptième jour j'attendis le retour de la fièvre; mais elle ne ſe fit pas ſentir. Le malade n'éprouva, comme il arrive dans de telles circonſtances, qu'une eſpèce de découragement, qui vers le ſoir approchoit de la mélancolie. Juſqu'à onze heures avant midi chaque doſe de quinquina, priſe toutes les heures, opéra une ſelle. Les urines, qui étoient devenues des plus abondantes depuis l'accès fiévreux, étoient encore rouges comme du ſang. La nuit fut inquiète, ſans ſommeil; mais auſſi ſans aucune fièvre.

Le huitième jour le malade fut de très-bonne humeur toute la matinée; il n'avoit plus rien de ſombre ni dans les idées ni dans ſes paroles: la ceſſation de la fièvre fut complette, &

il ſe décida à partir le matin ſuivant.

Le neuvième jour il partit donc. Je lui donnai encore une once de quinquina à prendre le même jour, lui conſeillant d'en prendre autant trois & huit jours après, pour ſe garantir d'une rechûte. Je l'avertis très-ſérieuſement de ne prendre aucun purgatif qu'un mois après, s'il vouloit éviter le retour de la fièvre; lui ordonnant en même tems de ne vivre que d'alimens du règne végétal.

Le 2 de Septembre 1765, j'appris de loin que ce ſeigneur s'étoit bien trouvé juſqu'au 24 d'Août, mais que le médecin qu'il avoit fait appeller, avoit jugé à propos de joindre la rhubarbe au quinquina : ce qui avoit été auſſitôt ſuivi du retour de la fièvre, qu'un autre médecin lui avoit cependant enlevée. Le 16 de Septembre je reçus une lettre de cet Anglois : il me marquoit qu'il ſe trouvoit alors parfaitement rétabli. Depuis ce tems-là ſa ſanté ſe ſoutint également bien, de ſorte qu'à l'âge de ſoixante-quatre ans il eſt ſi agile & ſi robuſte, qu'il s'acquitte d'un emploi des plus importans du miniſtère avec une aiſance inconcevable, & avec la plus grande réputation.

Paſſons à préſent à l'uſage nuiſible des aromates, de l'eau-de-vie & du vin. Les aromates & le vin excitent une irritation conſidérable aux inteſtins dans les dyſſenteries bilieuſes : ils augmentent la fièvre, les douleurs, & la ſtrangurie; &, s'ils opèrent comme aſtringens, ce qui n'arrive pas toujours, malgré le mal-adroit médecin, ils produiſent tous les funeſtes effets qu'on doit attendre de ces médicamens dangereux. Ils changent les ſelles ſanguines en un pus délayé : le vin ſur-tout produit une anxiété très-redoutable au creux de l'eſtomac, anxiété qui accompagne ſouvent l'inflammation des inteſtins, ou précède cette inflammation ou la gangrène, & qu'il ne faut pas prendre pour le ſerrement qui ſe manifeſte dès le commencement dans les dyſſenteries malignes. L'eau-de-vie eſt abſolument un poiſon; & dans les gens en ſanté elle occaſionne ſouvent le retour de ces maladies. Tous les médecins de nos cantons doivent attribuer ces accidens aux médicamens aſtringens, ou aux vains remèdes domeſtiques dont ils ſe ſervent lorſqu'ils ont à traiter nos payſans attaqués de dyſ-

ſenterie bilieuſe dans des circonſtances très-embarraſſantes; mais ſur-tout à la muſcade, au macis, au gingembre, au poivre, au vin, à l'eau-de-vie. Ces médicamens arrêtent, il eſt vrai, la dyſſenterie; mais précipitent les malades dans le plus grand danger. M. Tiſſot vit un jour onze dyſſentériques dans une maiſon : neuf mangèrent des fruits, & furent bien guéris. La grand-mère & un de ſes petits-fils furent enterrés, parce qu'on traita l'enfant avec de l'eau-de-vie, de l'huile, des aromates; & que la grand-mère ſuivit la même méthode.

M. Tiſſot vit pareillement un homme, qui avoit bu dans une dyſſenterie deux onces d'eau-de-vie, être pris ſubitement d'un hoquet que le malade voulut faire ceſſer avec de l'eau-de-vie aniſée. Il s'enſuivit une inflammation à l'eſtomac, qui mit le malade à deux doigts de ſa perte; mais le célèbre médecin le tira encore de-là, après plus d'une année d'infirmités.

C'eſt cependant de tous ces médicamens pernicieux, & en outre de fromage pourri, que nos payſans, auſſi-bien que les citadins, ſe ſont ſervis chez

nous dans cette maladie, & ſans diſcrétion. Au premier accès ces campagnards prenoient de la muſcade, du poivre, & du fromage. Dans les légères attaques ils ſe tiroient d'affaire par la nature même de la maladie, qui ne pouvoit pas devenir funeſte. Dans les cas critiques au contraire le vomiſſement continuoit Les médicamens que l'on adminiſtroit alors ne reſtoient plus dans le corps, & les malades périſſoient. Dans le comté de Lentzbourg, les payſans ſe ſervirent, dès le commencement, de vin rouge & de fromage pourri, ſuivant l'avis imprudent de nos routiniers qui avoient lu ce conſeil dans Sennert. Mais il mourut auſſi au commencement de la maladie une quantité innombrable de perſonnes dans ce comté. Il en arriva autant dans les dépendances de Thurgau, au ſud de l'Ottemberg, parce que les malades ſe jettèrent ſur le vin & l'eau-de-vie, malgré tout ce qu'on put leur dire. A la fin les autres devinrent plus prudens. Au ſon continuel de la lugubre cloche des morts, ils recoururent à la diète & aux médecins, plutôt qu'à leur tonneau & à leur eau de ceriſe.

Mais j'ajouterai encore quelques obſervations. Une jeune fille de vingt ans eut la dyſſenterie à Brugg : elle fut ſuivie juſqu'au onzième jour par un médecin qui m'appella en conſultation. Le ſoir du jour précédent elle avoit pris par ſes ordres une forte doſe de vin, ce qui avoit été ſuivi pendant la nuit de grandes douleurs dans le bas-ventre, de fortes ſelles très-ſanguines, d'une grande fièvre, de trouble d'eſprit, & de ſueurs froides. Les ſelles étoient auſſi très-fréquentes, très-douloureuſes & très-ſanguines quand je vis la malade ; le pouls étoit très-fréquent, & la malade dans une extrême anxiété précordiale, qui, ſuivant Morgagni, eſt ſuivie de la mort dans la dyſſenterie. Je n'oſai pas ſonger à procurer des évacuations, d'autant plus que le vin me parut avoir cauſé une inflammation ; c'eſt pourquoi je ne conſeillai rien que deux cuillerées d'une mixture de demi-once de gomme arabique, quatre onces d'eau & une once de ſirop d'althéa toutes les deux heures. J'ordonnai outre cela beaucoup de lait d'amandes & d'eau de riz ; des lavemens avec de la gomme arabique ; & je fis

appliquer ſur l'abdomen ce que je crus propre à empêcher l'inflammation. Vers le ſoir elle eut un grand friſſon ; mais la nuit point de trouble d'eſprit. Le douzième jour les ſelles étoient moindres, & les excrémens verds. La malade ſe plaignoit toujours d'une ardeur au creux de l'eſtomac. Je continuai les mêmes médicamens : on me pria ſeulement de ſuſpendre les lavemens. La malade parut mieux toute la journée ; mais les douleurs, & ſur-tout le téneſme revinrent avec violence. J'ordonnai ſtrictement les mêmes choſes, & deux lavemens avec la gomme pendant la nuit. Le jour ſuivant il y eut un mieux conſidérable ; & en peu de jours la malade fut guérie.

Un jeune payſan de treize ans, du diſtrict de Wildenſtein, fut pris de la dyſſenterie. Il eut recours à M. Fuchſtin de Brugg, qui le tira d'affaire avec les purgatifs. Le ſeptième jour il but du vin, mangea une bonne doſe de fromage. La maladie reparut avec de vives coliques, & un aſſez grand flux de ſang. Le même médecin le guérit encore. Huit jours après il mangea encore du fromage ſelon ſon appétit :

la dyſſenterie le reprit, & dura un mois.

Un autre payſan, dans le même cas, ſe traîna à Brugg, non chez un médecin, mais dans un cabaret, où il but une demi-meſure de vin rouge, mangea une bonne doſe de fromage, retourna chez lui trébuchant, ſe coucha, obtint de ſon bon curé une bouteille de vin, fit venir le dixième jour un charlatan du marquiſat de Bade, & mourut le treizième.

Un autre payſan bien portant & d'un caractère extrêmement gai, âgé de quinze ans, dans le même cas, ſe trouva ſi mal au bout de huit jours, qu'il ne pouvoit plus ſe ſoutenir. Sa mère lui donna un mélange de vin rouge, de fromage, de muſcade & de poivre. Le quatorzième jour il étoit mort.

Un autre de ſeize ans, fut ſaiſi d'un froid aux champs : il paſſa encore le reſte de la journée dans la campagne, ſe ſentit une laſſitude extrême, & ſe coucha ſur la terre lors d'une grande pluie. Le troiſième jour, il eut une dyſſenterie complette, avec des grandes tranchées. Le quatrième jour il vomit

beaucoup. Le cinquième il me fit demander : j'ordonnai les médicamens ordinaires. Il ne prit que le vomitif, mais avec ſoulagement. Il but du vin, au lieu de prendre les autres. Le huitième jour je me rendis par pitié chez lui. Je le priai avec inſtance, & de la meilleure amitié du monde, de ſuivre mes avis. Cela fut inutile : il n'en avoit pas beſoin. Un empirique du marquiſat de Bade lui avoit donné de quoi périr d'une inflammation. Il mourut le jour ſuivant.

Une jeune payſanne de dix-huit ans ſe trouva auſſi dans un cas ſemblable. On me demanda ; mais la malade ne prit pas moitié de mes médicamens : au contraire, elle prit de l'élixir de ſon curé, & d'un autre que ſa mère ſtupide (l'oracle du village) lui donna pluſieurs fois dans du vin. Outre cela la mère lui fit tenir le régime le plus déraiſonnable, lui jettoit du vin dans ſa ſoupe, lui donnoit de la viande, du lait caillé, des alimens farineux qu'une autruche n'auroit pas digérés. Enfin elle laiſſa-là tout médicament. La matière putride fut arrêtée, malgré les ſelles qui étoient inutiles, &

qui n'étoient opérées que par la force de la maladie. La putridité ſe trouva fixée dans l'abdomen. Le vingt-unième jour il parut une éruption miliaire, & un grand abcès ſur le corps ; la dyſſenterie continuoit, de toutes couleurs. On appella le curé ; on pria, on pleura ; on eut recours à des moyens ſuperſtitieux : on attacha de l'écarlatte au cou de la malade, dans l'eſpérance de faire diſparoître la prétendue fièvre rouge. Ce moyen admirable ſe trouvant cependant inutile, le père alla encore conſulter ſon curé. Il lui dit qu'un malade à qui j'avois défendu le vin s'étoit guéri en buvant deux bouteilles de cet excellent cordial. Là-deſſus le père retourna chez lui comme un forcené, criant que ſa fille auroit non-ſeulement du vin, mais tout ce qu'elle voudroit : ce qui arriva auſſi. Mais tout cela n'ayant encore procuré aucun ſoulagement, le vingt-ſixième jour le père me vint retrouver. Je le priai de conſidérer la conduite qu'il avoit tenue envers ſa fille, & je le touchai au point qu'il me dit qu'il ne vouloit plus écouter de femmes. Je preſcrivis alors quelques doſes de crême de tartre & du tamarin dans de

l'eau. Cela fit évacuer beancoup de matières ordinaires dans cette maladie : après cela, les ſelles diminuèrent, l'appétit reprit, & l'éruption tomba par deſquamation. Le vingt-huit le père me dit que ſa femme avoit le matin donné à la malade une bonne doſe de vin, qui avoit empiré ſon état. L'heureux ſuccès antérieur du tamarin me donna lieu de tenter ce même médicament dans le grand danger que me repréſentoit le père. La malade le prit ; mais en même tems la mère lui fit avaler du lait de beurre, du lait caillé, du moût, & tout ce qui lui vint en idée. On m'appella encore au nom de Dieu, comme je paſſois : je paſſai ſans répondre ; & le trente-quatrième jour la malade mourut.

Une jeune payſanne mariée, âgée de dix-huit ans, fut priſe le troiſième mois de ſa groſſeſſe d'une dyſſenterie aſſez ſupportable. Sa mère lui donna tous les jours trois verres d'eau-de-vie, & outre cela du vin blanc & rouge en abondance. Le troiſième jour ſon fruit partit, & elle eut une perte conſidérable. On continua force eau-de-vie : les jambes lui devinrent froides ; la gangrène

attaqua les inteſtins; & le cinquième jour la malade mourut. Une autre femme de ſoixante-dix-huit ans périt auſſi avec ſon ſpécifique de muſcade & de vin rouge, malgré les repréſentations que lui avoit faites le docteur Seiler. Une jeune fille de quinze ans périt le ſeize de ſa dyſſenterie : elle avoit pris force vin rouge le premier jour de ſa maladie. Un jeune homme du comté de Lentzbourg, but du vin rouge le deux de ſa maladie : il tomba dans le délire. Le cinquième il fut pris d'un hoquet continuel, & périt le quatorze. Un homme de quarante ans, du canton de Zurich, périt le neuf de ſa maladie, malgré tout ce que fit un célèbre médecin pour le ſauver. Il avoit pris dès le commencement ce prétendu ſpécifique de muſcade & de vin rouge; & ſes inteſtins avoient été attaqués d'inflammation.

Suivant M. Dummelin, les payſans de Thurgau ſe ſervoient, entre autres moyens préſervatifs domeſtiques, de vieux vin rouge de différentes manières; mais ils recouroient particuliérement à l'eau-de-vie ordinaire, à l'eſprit des mûres ſauvages, & à celui

de genièvre. Ceux qui n'avoient qu'un ſimple cours de ventre, ou une légère dyſſenterie, ſe tirèrent d'affaire avec cela, comme avec les aſtringens; mais ceux qui ſe trouvoient plus violemment attaqués, éprouvoient de ces remèdes un grand tiraillement dans le ventre, avoient des ſelles conſidérables, un téneſme très-douloureux, une ardeur des plus vives dans l'eſtomac & dans les inteſtins, plus de fièvre, de grandes chaleurs, une ſoif inſoutenable, de grandes anxiétés, & mouroient enfin.

Un homme de Frauenfeld, que le docteur Dummelin avoit en grande partie tiré du danger, empira ſa maladie avec le vin, au point qu'il fut pris d'un hoquet, d'un vomiſſement de ſang, & périt.

La plupart des habitans de Thurgau s'oppoſèrent aux premières atteintes de la dyſſenterie avec un mêlange de vin rouge & d'aromates. Le cours de ventre en étoit ſupprimé : ils chantoient victoire; mais le docteur Keller vit la maladie reparoître avec plus de force dans la plupart de ces gens. Ceux qui n'en furent pas attaqués de nouveau tombèrent dans un état ſi déplorable,

que ce médecin dit que cet état étoit l'aſſemblage de toutes les miſères humaines : il ſuffiſoit même de les toucher ſeulement de leurs draps, pour leur faire jetter des cris horribles, & montrer tous les ſignes du déſeſpoir. M. Keller a cependant ſauvé deux de ces victimes du préjugé, par de nombreuſes ſaignées & par le traitement le plus anti-plogiſtique.

Les malades de Thurgau ou du nord de l'Ottemberg, qui ne ſuivirent pas le régime le plus exact, & ſur-tout ne s'abſtinrent pas d'eau-de-vie, de vin & de viande, moururent preſque tous du neuf au douze de la maladie. Suivant les obſervations du docteur Mœhrlin, il n'y eut, en Souabe, rien de plus nuiſible aux dyſſenteries que le vin & ſur-tout l'eau-de-vie. Ceux, dit-il, qui burent du vin dans le cours de la maladie, ne purent pas réchapper. Pluſieurs de ceux qui, peu avant d'en être pris, burent du vin ou de l'eau-de-vie comme un préſervatif, eurent la dyſſenterie à un degré extrême (a), &

(a) M. Zimmermann dit cependant ci-devant qu'il l'a conſeillé comme préſervatif contre la crainte.

long-temps ; & à la fin de la maladie ils furent affligés d'œdématies aqueuſes opiniâtres, pendant nombre de ſemaines.

Une femme avoit arrêté ſa dyſſenterie par la boiſſon copieuſe du vin. La conſéquence fut une indolence extrême, une douleur lancinante & lacérante à l'une des cuiſſes, enfin une goutte complette, & un aſthme des plus pénibles.

Enfin il me tombe ſous la main l'hiſtoire d'une maladie qui entre directement dans mes vues, & qui mérite de trouver ſa place ici, pour faire voir ſenſiblement comment les maladies ſe ſuccèdent les unes aux autres.

Une dame de la Souabe fut ſubitement priſe d'un cours de ventre le 11 Juillet 1765, ce qui fut inſenſiblement ſuivi de coliques & d'un téneſme. Le cinquième jour elle prit d'elle-même une doſe de ſel d'Epſom. Selon ce que prétend le médecin qui a donné le détail de cette maladie, cela produiſit l'effet le plus nuiſible, parce que les ſelles en étoient devenues bilieuſes. Quelqu'un donna encore le même jour à la malade dix gouttes d'une huile eſſentielle.

Le ſixième jour on appella le médecin de l'endroit. Il trouva la malade dans l'état que nous venons de voir. Il ordonna donc un demi-gros de rhubarbe en poudre, qui fit beaucoup évacuer; & les ſelles furent d'abord marquées d'un peu de ſang. Sans plus retarder il employa le corail, le cryſtal de roche, la corne de cerf brûlée, le ſang dragon & la caſcarille. Le huitième jour on appella un ſecond médecin. La malade ſentoit encore quelques douleurs poignantes, & les ſelles étoient mêlées de ſang. Les deux médecins ordonnerent une poudre faite de gomme arabique & de caſcarille, à prendre dans un lait d'amandes ou dans de l'eau d'orge.

Le neuvième la malade fit dans la matinée une ſelle aſſez naturelle; mais ſur le ſoir elle en fit une autre dyſſentérique, accompagnée de douleurs poignantes dans le ventre & au ſacrum: les médecins ajoutèrent de la thériaque à la poudre. Le dixième la malade fit une aſſez bonne ſelle, ſans épreintes; mais encore couverte de ſang pur: les douleurs du ſacrum étoient reſtées: le pouls parut naturel. Au lieu de caſcarille, les médecins mirent dans la poudre quelques

grains de quinquina. Le onzième les ſelles furent de bon caractère. Les médecins ordonnèrent donc de quoi fortifier l'eſtomac, ſavoir, dix grains de quinquina toutes les cinq heures. L'après-midi il ſe manifeſta des ſymptomes hyſtériques. Ils ajoutèrent à chaque doſe de quinquina un grain d'extrait de caſtoreum.

Le douzième les circonſtances étoient les mêmes : les règles parurent. Les médecins laiſſèrent-là les médicamens, & permirent à la malade deux cuillerées de vin de Bourgogne toutes les ſix heures, en lui faiſant entendre qu'elle ne pouvoit prendre rien de meilleur qu'un verre de vin de Bourgogne dans ſes accès hyſtériques, accompagnés même de fièvre. Les médecins virent avec ſatisfaction le pouls s'élever après la priſe de vin ; c'eſt pourquoi ils crurent qu'il falloit lui permettre deux cuillerées de vin toutes les quatre heures. Un des médecins s'en alla en campagne.

La nuit du quatorze, vers deux heures, on vint dire au médecin reſtant que cette dame étoit priſe de nouveau de ſes ſymptomes hyſtériques. A l'inſtant il envoya un grain d'extrait de ſafran. A cinq heures du matin il ſe rendit chez la ma-

lade : il la trouva dans une grande anxiété : elle ſe pâmoit, s'agitoit, brûloit. Elle avoit une ſoif conſidérable, & le pouls très-fréquent, fort, & irrégulier. Cet accès ſubit fut regardé de la part du médecin comme l'effet d'une peur qu'elle avoit eue la ſoirée précédente. Il ordonna un remède contre la peur, ſavoir, la poudre du marquis, avec l'extrait de caſtoreum.

L'autre médecin revint le ſeize de la maladie. La malade étoit dans une anxiété extrême depuis le matin : elle ſe plaignoit ſur-tout d'un grand ſerrement de poitrine. La fièvre, avec tous ſes ſymptomes, étoit plus forte que le jour précédent. Les deux médecins ordonnèrent encore leur remède contre la peur, ſavoir, deux grains de la poudre du marquis, un grain d'extrait de caſtoreum, & deux grains de nître. La malade fit deux ſelles le ſoir; mais il falloit, ſuivant les médecins, arrêter les ſelles. Au lieu de la poudre du marquis & d'extrait de caſtoreum, ils ordonnèrent le corail toutes les quatre heures.

Le ſeizième jour la malade eut le matin des mouvemens convulſifs au bras

droit. Ces mouvemens augmentèrent, & gagnèrent peu-à-peu le bras gauche, & enfin la tête. La malade ſentit un grand tintement d'oreilles; ſes yeux ſe tournèrent : la bouche & toute la face ſe tirèrent de côté ; les yeux devinrent rouges, troubles, obſcurs; le viſage ſe bouffit, devint bleu ; l'eſprit ſe troubla. Les deux médecins eurent recours à la ſaignée : tout ſe calma. Dans l'après-midi la malade n'eut que quelques inquiétudes, qui diſparurent bientôt. La nuit fut aſſez tranquille.

Le dix-huit la malade eut une ſueur auſſi fétide que conſidérable : elle ceſſa par le changement de lit. Il reparut des anxiétés conſidérables, accompagnées de mouvemens convulſifs & de reſpiration de même caractere : les yeux étoient hagards, tout défaits; la ſoif extrême, & le pouls trémuleux. Les médecins tentèrent en vain de faire revenir les ſueurs; c'eſt pourquoi ils firent une ſaignée de quatre à cinq onces : après quoi les ſymptomes ſe relâchèrent, mais ne ceſſèrent pas. Pour lors ils ordonnèrent une poudre ſudorifique, qui fit d'abord augmenter les ſymptomes : cependant ils diſparurent à midi, à la ſuite

d'une petite évacuation. La même ſcène vouloit reparoître dans l'après-midi : on réitéra la poudre ſudorifique : les ſymptomes & la tranſpiration ceſſèrent. Le ſoir la malade ſe plaignit de douleur poignante vague dans la poitrine, dans le ventre; dit qu'elle ſentoit en différens endroits ſe ramaſſer une eſpece de peloton. Les douleurs poignantes du ventre cédèrent à l'application de linges chauds; mais celles de la poitrine durèrent toute la nuit.

Le 19 il reparut dès le matin une ſueur qui fit ceſſer les douleurs de ventre. D'abord la malade parut tranquille : on remarqua que les yeux & le viſage changeoient par intervalles; il s'y manifeſtoit aux muſcles des mouvemens ſpaſmodiques, de même qu'au bras. La malade diſoit que de tems à autre elle voyoit quelque choſe qui l'effrayoit : il y avoit dans ſa parole quelque choſe qui n'étoit plus naturel. Les deux médecins, probablement à cauſe de la malignité qu'ils redoutoient, lui firent appliquer une poule ouverte en deux ſur la tête & à la plante des pieds. Sept minutes après la malade fut plus tranquille, & les médecins ſe félicitoient de leur manœuvre,

entendant dire à la malade qu'elle éprouvoit une ſenſation agréable dans l'épine du dos, au moyen de cette poule. Mais à midi il ſurvint un délire, peu après un aſſoupiſſement, & la mort.

L'un des deux médecins ajouta ce qui ſuit à l'hiſtoire étonnante de cette maladie. « Dans la première maladie, qui étoit manifeſtement une dyſſenterie, le pouls n'a jamais été décidément fiévreux; & ſi l'on excepte les accès hyſtériques, il étoit naturel. Ces accès ſe calmoient quelquefois avec les bains des pieds, de l'anis étoilé, de l'eau de cannelle ſans vin, de l'eau de menthe, & de camomille. Dans la ſeconde maladie le pouls eut toutes les irrégularités poſſibles; cependant il fut toujours fréquent; les ſueurs conſidérables & permanentes; les urines peu abondantes, très-rouges, & ſans ſédiment; les ſelles délayées, & quelquefois ſpumeuſes ».

Les deux médecins ſe réunirent dans l'expoſition naturelle de leur manœuvre, comme ils s'étoient accordés à la faire; & n'eurent pas honte de ſoumettre l'hiſtoire de cette maladie au jugement de tout homme ſenſé; prétendant qu'on

leur rendroit juſtice, ſi on les jugeoit avec impartialité; que le médecin n'étoit pas toujours heureux; qu'au contraire la maladie étoit quelquefois au-deſſus de toutes les reſſources de l'art, même ſoutenu de la plus grande pratique. Tous deux finirent par cette concluſion que je n'attendois nullement : « Mais, quant aux cauſes externes antécédentes qui ont pu opérer le changement fatal d'une dyſſenterie en une maladie ardente convulſive, c'eſt une énigme qui ſurpaſſe toute la pénétration de l'eſprit humain ».

De bonne foi, n'eſt-il pas bien aiſé de voir que la ſeule & véritable cauſe externe de ce changement fatal a été le vin de Bourgogne; & que la ſeule & véritable cauſe interne a été le peu d'évacuations, ou la rétention des matières dyſſentériques?

De toutes ces nombreuſes obſervations, on voit très-clairement que tous les aſtringens, les obſtruans, les incraſſans, le vin, l'eau-de-vie, les aromates, ont été meurtriers dans notre dyſſenterie; & que ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai entrepris de le prouver.

CHAPITRE VIII.

Préjugés oppoſés aux ſages précautions de nos Magiſtrats, aux efforts des Médecins, & à la voix de la raiſon (1).

LE Conſeil de Santé de Berne me fit l'honneur de me charger des malades du diſtrict de Wildenſtein. Qu'on me permette donc de mettre ſous les yeux de mes lecteurs ce qu'avoit fait ce ſage tribunal, uniquement guidé par l'amour de l'humanité; & d'éclaircir les préjugés qui s'emparèrent de tous les eſprits : préjugés qui, tantôt ouvertement, tantôt clandeſtinement, firent rejetter avec mépris la main bienfaiſante de nos magiſtrats; de ſorte que, de cinquante-cinq malades de ce diſ-

(1) Quoique ce chapitre contienne bien des choſes qui nous ſont indifférentes, je n'ai pas cru devoir le ſupprimer, par rapport à nombre de réflexions importantes qui s'y trouvent. Les médecins qui ont à faire aux gens de la campagne, y verront auſſi quelle conduite il faut tenir, en bien des cas, avec ces gens dont l'intelligence eſt bornée.

trict, il y en eut cinquante qui ne me demandèrent aucun avis, ni aucun ſecours; & que des cinq malades qui moururent malgré mes ſoins, il n'y en eut pas un que je n'euſſe tiré d'affaire, ſans cette opiniâtreté.

La confiance que l'on doit au gouvernement, eſt une des qualités eſſentielles de bons citoyens. C'eſt donc un vrai malheur que ſes intentions ſoient méconnues : c'eſt cependant la diſgrace qu'éprouvent tous les hommes qui penſent plus ſenſément que le vulgaire. Nos magiſtrats ne pouvoient certainement s'expliquer ſur les motifs de leur conduite avec plus de clarté & de bonté qu'ils l'ont fait; mais nos payſans refuſèrent toute créance à ces ſages avis. Il eſt vrai que dans pluſieurs villages il ſe manifeſta une certaine joie après la lecture que les curés avoient faite de ces avis, en chaire, à leurs paroiſſiens; mais les payſans n'en demeurèrent pas moins dans leur opinion. Ces avis leur défendoient d'uſer de vin rouge, d'aromates, & d'autres choſes ſemblables, dans cette épidémie; néanmoins ils répondirent aux curés : « Ces avis, Meſſieurs, ſont fort bons; mais

nous voulons boire du vin rouge pour nous préſerver de la maladie, & en faire de même lorſque nous l'aurons, ſi elle nous gagne ».

Non-ſeulement les avis du Conſeil de Santé furent lus (1) en chaire; chaque curé nomma auſſi les médecins que l'on devoit demander dans le beſoin; offrant en outre, de la part du magiſtrat, l'argent & les vivres néceſſaires aux pauvres qui ſeroient attaqués de la maladie. Les curés avoient prévenu les eſprits par un ſermon approprié aux circonſtances, avant de faire lecture des ordres du magiſtrat; repréſentant que c'étoit être homicide de ſoi-même que de ſe refuſer à faire ce qu'il faudroit pour ſe tirer du danger. Malgré cette conduite du magiſtrat, qui ne parloit aux ſujets que comme un père tendre à ſes enfans, ces précautions furent inutiles.

Je crois donc rendre un vrai ſervice, en examinant ici les préjugés qui ſe ſont

---

(1) Comme l'ordonnance du Conſeil de Santé ſe rapporte mot pour mot à ce que l'auteur a dit dans le chapitre précédent, je crois qu'il eſt inutile de la rapporter ici.

oppoſés à ces vues. La confiance dont le magiſtrat m'a honoré, & l'approbation que j'en ai méritée, me rendent ce travail preſque indiſpenſable.

En général, le payſan eſt un homme groſſier & très-borné ; mais il y a des exceptions. Les gens bornés ont ordinairement peu de paſſions, mais très-fortes, & peu d'idées : la force de ces paſſions & le manque d'idées donnent lieu à une foule de préjugés qui s'emparent de toutes les avenues de l'ame, & empêchent la vérité d'y arriver. Une longue expérience m'a appris que ces paſſions de l'ame ſont des monſtres à pluſieurs têtes qui ſe font entendre au loin ; mais que, malgré cela, il ſuffit de ne pas les irriter pour les faire taire quelquefois, avec tous les ſuccès qu'on peut eſpérer.

Nos payſans ont peu de paſſions, mais ſouvent elles ſont très-fortes, & étouffent le cri de la nature. La plupart d'entre eux ſont pauvres ; & beaucoup ſont naturellement avides d'argent, par le beſoin preſſant de ſe procurer l'argent néceſſaire pour payer leurs taxes. L'expérience prouve que cette paſſion donne naiſſance à preſque toutes les

autres ; car un avare a le cœur dur ; & paroît rarement ſenſible aux plaintes du malheureux. On voit par-là pourquoi nos payſans ſont plus ſoigneux de leurs bœufs, que du bien-être de leurs femmes & de leurs enfans.

Pendant l'épidémie de 1765, un riche payſan du comté de Lentzbourg eut quatre enfans attaqués de la dyſſenterie. Le docteur Seiler, prépoſé aux malades de ce comté par le magiſtrat de Berne, entra par haſard chez ce payſan, & lui offrit ſes ſoins. Ce payſan lui dit : mon fils aîné ſera bientôt en état de travailler, ainſi vous pouvez lui ordonner ce que vous voudrez ; mais pour les trois autres, je ne veux pas qu'on leur donne de médicament, parce que les médicamens ſont inutiles lorſqu'une maladie tend à la mort. Le médecin ne traita donc que l'aîné : laiſſant-là les trois autres, qui moururent.

Très-ſouvent nos payſans ou n'uſent d'aucun moyen curatif, ou ne s'en ſervent que très-peu, ou ne prennent que des drogues pernicieuſes, des mains des empiriques, ou de celles des bourreaux ; ou ils ſont eux-mêmes leurs médecins, perſuadés que ce

qui leur plaît eſt toujours le meilleur.

Ils ne prennent aucun médicament, en partie par rapport à la perſuaſion qu'ils ont que la nature peut tout faire; mais ſur-tout par rapport à la croyance qu'ils ont d'une deſtinée inévitable. Quant aux forces de la nature, ils n'en ont cependant que des idées très-confuſes; & leur métaphyſique, relativement à la deſtinée, eſt auſſi bornée que leurs connoiſſances phyſiques. Selon l'opinion de ces gens, les forces de la nature ne s'entretiennent, en ſanté & en maladie, qu'avec le vin & l'eau-de-vie. J'éclaircirai plus bas les idées qu'ils ont de la deſtinée.

Ils n'uſent que de peu de médicamens, parce que, ſelon eux, la bonté d'un médicament conſiſte ou à tuer promptement, ou à guérir de même. Le payſan n'aime pas à être long-tems malade, & donne encore moins volontiers ſon argent pour un médicament. Ils ne veulent pas plus de médecins, que Rouſſeau n'en veut pour ſon *Emile*, ou il faut qu'ils ſoient dans le plus grand danger; parce qu'alors le médecin *ne peut faire rien de pis que de tuer le malade*. Une dyſſenterie qui n'eſt pas de

trop mauvais caractère peut ſe guérir promptement, ſi l'on appeile un médecin dès le commencement, & que l'on ſuive ſes avis; au lieu que toute eſpèce de dyſſenterie devient ſouvent très-dangereuſe & incurable, ſi l'on n'appelle le médecin que quelques ſemaines après ſon commencement, ou qu'on ſoit aſſez opiniâtre pour ne pas ſuivre ſes avis, quoiqu'on l'ait appellé de bonne heure. La plupart de nos payſans n'appellent le médecin que très-tard; ſouvent même ne veulent le voir qu'une fois. Si la première ordonnance a des ſuccès, cela eſt bien : ſinon ils ont recours à un charlatan. S'il les précipite dans le danger, ils reviennent au médecin, & veulent être guéris ſur le champ.

Ils n'ont rien de caché pour les charlatans : mais il n'y a qu'un ſtupide qui puiſſe entreprendre d'éclairer un ſot; & ce principe me ſert à démêler nombre de phénomènes que je vois tous les jours, & que des eſprits faux comprennent infiniment mal. S'il n'eſt pas toujours bon de dire la vérité aux Grands, ſans riſque de leur déplaire; il ne l'eſt pas non plus de la dire aux

payſans de nos cantons : il faut au contraire ſavoir parler comme eux, pour leur plaire. Un médecin éclairé & honnête homme peut en agir ainſi, auſſi long-tems qu'il n'en réſulte aucun préjudice pour le malade; mais il eſt sûr de déplaire à ſon malade dès qu'il paroît du danger, & qu'il dit *non*. Le charlatan dit toujours *oui*, parce que ſon ignorance lui fait regarder les deſirs & les volontés du malade comme quelque choſe d'indifférent, & parce qu'il ne cherche que l'argent du malheureux, & non pas ſa ſanté. Tout ce qu'un médecin peut conſeiller au payſan eſt inutile, dès qu'un charlatan ſe préſente.

Les charlatans, dès le commencement de la maladie, donnent des médicamens chauds, aſtringens, narcotiques. Ces médicamens plaiſent au payſan, parce qu'ils ſont agréables, & que d'ailleurs ils procurent du repos quelques heures ou peu de jours après les avoir pris, beaucoup plus aiſément qu'un vomitif, & ſur-tout mieux qu'un purgatif, qui paroît à ce payſan produire un effet tout contraire à la nature de la maladie. Malgré tous les dangers

qui ſuivent l'uſage de ces médicamens, le barbier de village ſait ranger le payſan de ſon côté, & lui perſuader que celui qui eſt mort, ne l'eſt que parce que la maladie étoit mortelle. Le peuple, en 1765, tomba dans le plus grand abattement dans le Thurgau, lorſque les barbiers de villages de cette province eurent avoué leur inſuffiſance, après avoir fait périr la plupart de leurs malades avec des médicamens aſtringens. C'étoit de ces médecins ſeuls que les habitans de cette contrée avoient attendu leur ſalut; & le plus grand nombre des malades s'abandonna à une aveugle deſtinée, dès que ces oracles eurent pris le parti du ſilence, incapables de rien connoître à la maladie, & encore moins à la manière de la traiter. Les malades négligèrent tout régime convenable, & encore plus la propreté; ce qui rendit la maladie contagieuſe. Auſſi en mourut-il un grand nombre.

Enfin le payſan croit que tout ce qui plaît à ſon palais, eſt bon dans toute maladie, & qu'il doit prendre tout ce qu'il deſire. Cette malheureuſe opinion anéantit une partie des plus importantes

de la médecine; ſavoir, celle qui regarde le régime dans les maladies. Voilà pourquoi le payſan a tant de dégoût de tout médicament, & s'en laſſe ſi-tôt. C'eſt ſur-tout le vin & l'eau-de-vie qu'il aime, poiſons ſi dangereux dans les maladies. C'eſt de l'uſage exceſſif de ces boiſſons incendiaires, que les médecins ont tant de contradictions à eſſuyer de la part du payſan malade. Voilà auſſi pourquoi les médecins de Thurgau ſe plaignirent ſi fort, en 1765, de la conduite déraiſonnable du peuple, dont la plupart ne voulurent pas prendre ce qu'on leur avoit ordonné, ni s'aſtreindre à un régime convenable. On m'a prouvé que la plupart de ceux qui ſont péris dans le Thurgau, ſont moins morts par la malignité de la maladie, ou par les fautes des médecins inhabiles, que par la mauvaiſe conduite des malades. On a remarqué à Ravenſbourg, en Souabe, relativement aux moyens préſervatifs, que la moitié de la ville où la dyſſenterie fit ſes ravages, eſt celle où demeure le peuple le plus groſſier & le plus aveuglé par les préjugés; au lieu que l'on ne ſe ſentit pas de la maladie dans tous les quartiers

où il demeure des gens éclairés & raiſonnables.

Nos campagnards meurent plutôt parce que leurs préjugés rendent inutiles tous les ſecours, que par la grandeur & le danger de leurs maladies; & je ne puis m'empêcher d'éprouver quelque ſentiment de triſteſſe & de colère, lorſque je compare le ſort d'un médecin qui a nos payſans opiniâtres à traiter, avec celui d'un médecin d'hôpital dans une ville conſidérable. Je vois que dans Manheim & à Vienne on exerce la médecine d'après les mêmes principes & de la même manière que je la pratique: cependant les malades meurent toujours en plus grand nombre dans nos campagnes, par l'opiniâtreté du payſan. Il faut le prier de faire ce qui convient; mais il dépend du malade de ſe ſoumettre, ou non, à ce que je voudrois qu'il fît. Dans un hôpital, au contraire, le médecin eſt un deſpote; &, de tous les différens gouvernemens, le deſpotiſme eſt ſans contredit le meilleur quand l'eſprit du gouvernement eſt un véritable amour de l'humanité. En vain ai-je eſſayé

mille fois de repréſenter aux payſans tout ce que la tendreſſe & la compaſſion peuvent de plus pathétique pour arracher ces opiniâtres à leur perte volontaire : tout fut inutile. Un air ſérieux & colère fut toute ma reſſource vis-à-vis de cette ſtupidité ; & malheureuſement je n'ai pas, comme bien des thaumaturges, le talent d'attirer les brutes & les poiſſons à mes prédications (1).

Souvent les préjugés des payſans dépendent des lumières bornées de leurs curés. Un peuple ignorant, groſſier, ſuperſtitieux, qui ne ſait ni raiſonner, ni douter, ni nier, ni croire, laiſſe volontiers raiſonner, douter, nier & croire pour lui des gens qui ſont chargés de l'inſtruire. Or rien de plus ordinaire que de voir ces curés

---

(1) M. Z. parle, après ceci, de l'abus où eſt le peuple par rapport aux Ouroſcopes ou inſpecteurs d'urines. Mais nous ſommes trop perſuadés de l'ignorance de ces charlatans, pour traduire ici ce que l'auteur en dit. Voyez ce qu'il a dit des urines comme ſignes, dans la traduction que nous avons donnée de ſon Traité de l'Expérience. Le peuple veut être trompé : il y aura donc toujours des fourbes.

de campagne encore plus bornés que leurs paroiſſiens. J'ai vu des payſans à qui je fis comprendre auſſi bien que moi tout ce qu'ils devoient ſavoir par rapport à leurs maladies; au lieu que pluſieurs curés, malgré tous mes efforts & tous mes ſoins, perſévérèrent dans leurs préjugés & leur ignorance avec la dernière opiniâtreté.

Pendant notre épidémie, l'on a lu en chaire les ordres du magiſtrat, qui défendoit au payſan toute nourriture nuiſible, & ſur-tout le vin; mais il ne s'eſt pas moins trouvé des curés qui, après avoir lu ces ordres, ont dit qu'il falloit donner aux malades tout ce qu'ils voudroient, & qui ſe feroient fait un crime de leur refuſer du vin lorſqu'ils en vouloient. Or on ſait quelle impreſſion une pareille manière de penſer peut faire ſur l'eſprit de nos campagnards.

Mais un autre raiſonnement abſurde du payſan, & qui vient encore de la ſageſſe de ſon curé, c'eſt que toutes les maladies viennent immédiatement de la part de Dieu; & qu'ainſi tous les moyens curatifs ſont inutiles, ou qu'il vaut mieux recourir aux moyens ſpiri-

tuels, & ne point attendre du médecin ce qu'on n'obtient que de Dieu ſeul. Voilà pourquoi les payſans du comté de Lentzbourg blâmèrent ſi fort la prudence de nos magiſtrats, qui avoient tant d'eſpoir ſur l'habileté des médecins. Le docteur Ith, de Berne, publia, en 1765, par ordre du magiſtrat, une manière de connoître & de guérir les fièvres putrides qui régnoient alors, & mourut, peu de tems après, de ces fièvres. Le payſan ne manqua pas de dire que c'étoit Dieu qui l'avoit puni pour s'être oppoſé aux deſſeins de la Providence.

Mahomet ordonnoit à ſes ſectateurs de ne pas abandonner les maiſons attaquées de la peſte, parce que Dieu a compté nos jours, & arrêté notre deſtinée. Voilà pourquoi les Turcs vont chez les peſtiférés auſſi volontiers que nous chez ceux qui ont la goutte ou une fièvre catharrale : il ſe voit même des Turcs qui prennent les habits des peſtiférés, s'en vêtiſſent, ou qui ne ſe font aucun ſcrupule de coucher avec ces malades. La conſéquence de cette croyance eſt que les Turcs meurent entaſſés les uns ſur les autres; tandis que les gens

moins religieux, les Cadis, ou les interprètes de la loi, ſe moquent de l'Alcoran, & ſe ſauvent dans les campagnes, où ils échappent à la contagion. Nos payſans & pluſieurs de nos curés ſont Turcs de ce côté-là; car, ſelon eux, la maladie eſt mortelle, ou non. Si elle eſt mortelle, tous les moyens curatifs ſont inutiles. Si elle ne l'eſt pas, on eſt d'autant plus autoriſé à laiſſer les choſes au libre cours de la nature. Un habile théologien Hollandois dit fort ſenſément, que le ſyſtême qui fait tout dépendre d'une néceſſité abſolue, éteint en même tems toute religion, donne lieu à tous les forfaits, & eſt la ſource de toutes les contradictions les plus abſurdes. J'eus occaſion de m'entretenir de ces préjugés avec un de nos curés de campagne, en 1765. Cet homme, quoiqu'aſſez conſidéré, ne me fit connoître que ſes préjugés, & finit, en me diſant: Pourquoi donc meurt-il tant de monde de la dyſſenterie à Arrau, puiſqu'il y a des médecins dans cette ville-là? — Leur mauvaiſe manière de ſe conduire dans leurs maladies en eſt la cauſe, lui dis-je: quant aux autres, je n'en

ai pas été le médecin; ainſi je ne puis en rien dire.

Les malades ne ſont pas tous attaqués au même degré dans une épidémie : les uns ſont très-malades, tandis que les autres n'ont que quelques légères atteintes de la maladie. C'eſt ce que l'on peut dire de toutes les épidémies, des maladies inflammatoires, des fièvres putrides, & de la dyſſenterie. La matière des fièvres putrides en général, mais ſur-tout dans les dyſſenteries accompagnées d'une telle fièvre, eſt d'une acrimonie bien différente, non-ſeulement dans une même année, mais encore en différens endroits, dans le même tems, & dans différens malades. Cette matière n'eſt pas non plus toujours en même quantité; voilà pourquoi, dans les fièvres putrides comme dans la dyſſenterie, les uns guériſſent avec peu de choſes, les autres ſans rien faire, ou quelquefois même avec des médicamens tout contraires. Dans les maladies peſtilentielles même on voit dans les Lazarets, des ſujets qui ſont aſſez légérement attaqués pour aller & venir, de manière qu'il eſt fort difficile d'en caractériſer la maladie. Il ſuffit

à ces malades de changer d'air, ou quelquefois de ſuer pour ſe guérir. Or, dans toutes les légères attaques, les moyens curatifs les moins recherchés ont preſque tous le même ſuccès; & le peu de force de la maladie rend les uns inutiles, & les autres innocens.

Pendant l'épidémie de 1765, un enfant d'un an fut pris d'un cours de ventre dans le comté de Bade. Du ſoir au matin il fit neuf ſelles, ſon ſommeil avoit été inquiet; on lui avoit remarqué quelques mouvemens ſpaſmodiques; les ſelles étoient des alimens cruds, des phlegmes, avec quelques filets ſanguinolens. Le lendemain il fut plus gai pendant la nuit, mais foible. Je preſcrivis deux petites potions de tamarin pour le ſecond & le troiſième jour. Il refuſa la première; &, malgré tout ce qu'on fit, il n'en voulut rien prendre. L'agitation où on le vit, empêcha d'inſiſter davantage. Je n'ordonnai donc qu'une crême d'orge. Le troiſième jour ſes ſelles n'étoient plus ſi délayées, & il n'y avoit plus de ſang; de ſorte que l'on continua encore deux jours la crême d'orge; &

& en deux jours l'enfant ſe trouva guéri. On voit donc combien l'on auroit attribué mal-à-propos au tamarin ce qui s'opéra naturellement chez cet enfant. Je lui aurois tout au plus fait prendre un vomitif. En ſuppoſant donc que dans un même cas on eût adminiſtré la racine de biſtorte, la thériaque, le poivre, le vin, le lait, ou toute autre drogue, je ne vois pas pourquoi un malade ne ſe ſeroit pas guéri dans un pareil cas. Or voilà les cures merveilleuſes qu'on nous objecte, pour nous prouver que les médecins & les médicamens ſont inutiles dans les maladies.

C'eſt du degré peu conſidérable de la maladie, qu'on doit déduire pourquoi des moyens tout oppoſés ont été ſuivis de bons effets dans l'un ou dans l'autre cas. Depuis que cet ouvrage eſt ſous preſſe, il s'eſt manifeſté une nouvelle épidémie dans le canton de Zurich. Le Conſeil de Santé de cette ville a fait répandre un ouvrage du docteur Hirzel à ce ſujet. Ceux qui ont ſuivi les conſeils de cet habile homme, ſe ſont tirés d'affaire le plus aiſément du monde ; mais la plupart

des malades aimèrent mieux mourir que de quitter leurs préjugés.

Malgré les défenſes que fit ce médecin de tout médicament aſtringent, incraſſant ou échauffant, un bon curé lui a écrit que différens malades avoient uſé de médicamens qu'il blâmoit dans ſon ouvrage, & s'étoient tirés d'affaire, parce que la maladie n'avoit pas été conſidérable.

Mais les gens bornés ne ſont pas faits pour diſtinguer les différens degrés des maladies, non plus que pour diſtinguer une maladie d'une autre: auſſi concluent-ils que ce qui a ſoulagé dans un cas, ſoulagera dans tous les autres; & que ce qui n'a pas fait de mal dans un tems, n'en fera pas non plus dans un autre. C'eſt ainſi qu'on paſſe inconſidérément du particulier au général. Un mauvais moyen curatif peut ne pas faire de mal dans des circonſtances indifférentes, & faire périr dans des cas plus graves.

Si les aſtringens, les aromates, le vin, l'eau-de-vie, paroiſſent aider, c'eſt qu'on ne différencie pas un cours de ventre d'une dyſſenterie, ou une dyſſenterie légère d'une dyſſenterie plus con-

ſidérable. Dans un cours de ventre ſans matière morbifique, les bons effets de ces médicamens ſont d'autant plus aiſés à comprendre, que le cours de ventre ceſſe auſſi-tôt qu'on a remédié à la flaccidité & au relâchement des inteſtins. Le cours de ventre & la dyſſenterie paroiſſent ordinairement dans le même tems; & l'on prétend employer pour la dyſſenterie ce qui a fait du bien dans le cours de ventre: ce qui ne peut pas être général. J'ai vu, pendant notre épidémie, un payſan pris d'un grand cours de ventre avec de fortes tranchées: les ſelles étoient blanches, & non ſanguines; (quoique j'aie vu des cours de ventre très-courts & innocens, mais abondans & ſanguins, lorſque la dyſſenterie regnoit) ce payſan n'eut pas le moindre ſentiment de fièvre: ſa maladie étoit donc un ſimple cours de ventre douloureux, & non pas une dyſſenterie. Il concaſſa trois grandes cuillerées de baies de laurier & de poivre, les fit bouillir dans du lait, but ce mêlange; les tranchées ceſſèrent auſſi-tôt, & le dévoiement diſparut en deux jours. Dans une dyſſenterie putride, ce mé-

dicament l'auroit tué. Dans un cours de ventre ſimple, le vin eſt le plus ſouvent une choſe indifférente ; de ſorte même que dans ces circonſtances je ne me ſuis pas fait un ſcrupule de boire du vin (1) rouge de Neuchatel, de Bourgogne, ni même du violent Tinto d'Eſpagne, parce que ces vins me revenoient mieux que la rhubarbe. Je me ſuis ſervi auſſi indifféremment des aromates & d'autres choſes de même nature ; mais, encore une fois, il faut ſe perſuader que cela ne prouve rien relativement au traitement de la dyſſenterie ; qu'il eſt poſſible que le relâchement, ou ſi l'on veut le refroidiſſement des inteſtins, cauſe un cours de ventre dans lequel ce dont je viens de parler aura de très-bons ſuccès ; mais que dans la plupart des cours de ventre qui viennent de matière crue, le meilleur moyen de les guérir, c'eſt de faire évacuer les matières. Il faut être prudent à cet égard,

(1) Les eaux ſéléniteuſes de Damartin, à ſept lieues de Paris, me donnèrent un dévoiement exceſſif au bout de trois jours de réſidence. Abattu par la fréquence des ſelles, je bus une bouteille de vin très-vieux, pur ; dans le cours du jour ſuivant, je fus rétabli.

ſur-tout pendant les épidémies dyſſentériques, parce qu'un cours de ventre qui paroît alors de lui-même, eſt ſouvent le ſigne précurſeur de la dyſſenterie.

On voit auſſi des attaques dyſſentériques indifférentes. Parmi ces attaques, je compte celles où la bile ne joue aucun rôle, où il n'y a pas d'inflammation, & où il n'y a qu'une très-petite fièvre : attaques qui ne ſont pas alors de mauvais caractère. Dans cas cas-là on s'eſt ſervi, ſans inconvénient, de l'opium, vin préparé avec du quinquina ou d'autres médicamens bézoardiques, & en général échauffans. Mais on n'auroit tenu cette conduite qu'avec de grands déſavantages dans les attaques dyſſentériques putrides, ou bilieuſes, ou accompagnées d'inflammation.

Je dois encore ajouter une obſervation importante ſur la différence qui dépend de la nature de la maladie. Il peut quelquefois arriver un flux de ſang ſans inconvénient dans la dyſſenterie, & même la faire ceſſer; tandis que l'on ne voit pas de ſang dans d'autres ſelles qui conduiſent à la mort. Comme une légère expectoration ſanguine ne nuit pas toujours dans une inflammation des

poumons ; ou comme, dans les douleurs les plus aiguës des hémorroïdes, un flux de ſang du ſiège de cette maladie, fait tout-à-coup ceſſer les douleurs, de même auſſi peut-il arriver que des ſelles ſanguines ſoient avantageuſes dans la dyſſenterie.

Un payſan, âgé de ſoixante ans, & buveur du premier rang, fus pris de la dyſſenterie à un degré probablement peu conſidérable : il but beaucoup de vin ; ſes ſelles devinrent très-ſanguines ; & il fut inopinément guéri. Le payſan conclut de-là que le vin avoit été la cauſe de ſa guériſon. Le curé du village ſe ſervit de cet exemple pour contredire mes avis, & ne manqua pas de le citer en toute occaſion à tous ſes paroiſſiens. Mais ce bon homme ne fit pas attention que ſi le flux de ſang ne fût pas ſurvenu, le vin auroit infailliblement tué le malade. Il étoit encore moins en état de comprendre qu'il arriveroit à peine une fois un pareil flux de ſang critique après mille tentatives, dans leſquelles on donneroit beaucoup de vin à boire aux malades dyſſentériques ; & qu'ainſi on feroit décidément périr nombre de ſujets, avant de pouvoir eſpérer d'en ſau-

ver un ſeul, non pas tant par le vin, que par le flux de ſang.

De grands médecins, dira-t-on, ne ſe ſont pas fait de ſcrupule d'employer le vin dans la dyſſenterie. Degner conſeilla le vin du Rhin, de Moſelle, pendant tout le cours de la maladie, malgré la fièvre; mais il ne le fit que par rapport à leur acidité agréable, & croyant que par-là ces vins s'oppoſoient à la putridité de la bile, fortifioient l'eſtomac & les inteſtins, ou rétabliſſoient les forces perdues : d'ailleurs il ne le conſeilloit qu'à petite doſe, & avec la plus grande réſerve. Il trouva que les vins forts, ſpiritueux, doux, étoient préjudiciables; qu'ils augmentoient les inquiétudes, les chaleurs, la ſoif. Il remarqua que les vins auſtères & aſtringens, tels que le Pontac, étoient encore plus nuiſibles; & les défendit même vers la fin de la maladie. M. Tiſſot s'apperçut auſſi que le vin, donné à petite doſe, étoit quelquefois très-avantageux, même au commencement de la maladie; mais ce n'étoit que dans des circonſtances très-particulières. Il vit une femme dyſſentérique fort altérée, & ne voulant boire que de l'eau avec un

douzième ou un quinzième de vin blanc fort léger : elle s'en trouva bien, & fut guérie par les moyens curatifs ordinaires. Huxham conſeilloit, en certaines circonſtances, un peu de vin rouge mêlé avec beaucoup d'eau. Le docteur Mieg de Bâle ſe ſervit avantageuſement de vin rouge dans une épidémie dyſſentérique. C'eſt même avec beaucoup de raiſon qu'on conſeille le vin rouge dans les dyſſenteries malignes, où il faut abſolument des cordiaux, comme je le ferai voir dans la ſeconde partie de cet ouvrage.

C'eſt donc vouloir ſe faire illuſion que de m'objecter ces obſervations ſur l'uſage du vin dans la dyſſenterie. On voit aiſément la différence qu'il y a entre la manière dont les vrais médecins permettent le vin dans cette maladie, & celle dont le peuple en fait uſage. Les médecins l'ordonnent comme un médicament, preſque goutte à goutte, & non ſans faire attention à la moindre circonſtance, au lieu que le peuple chez nous le conſeille & le boit ſans meſure du matin au ſoir : tant il eſt difficile, ſuivant moi, de profiter de l'expérience des autres. Ce n'eſt même

qu'avec beaucoup d'eſprit & de pénétration, qu'on peut décider quand on doit donner du vin ou des cordiaux dans les maladies rapides & dangereuſes. Je pourrois citer ici beaucoup de choſes ſur ce ſujet; mais j'aime mieux faire parler M. Tiſſot.

« Comme les cauſes de foibleſſe, dit ce grand médecin, ſont différentes, les cordiaux le ſont auſſi; car il n'y a pas d'autres cordiaux que ceux qui ôtent la cauſe de la foibleſſe. Dans l'affaiſſement des ſolides, on rétablit les forces par des médicamens auſtères, mêlés avec du vin & des ſpiritueux; dans le manque de ſucs ſubſtantiels, on ſe ſert d'alimens. Mais ces deux eſpèces de cordiaux (1)

(1) M. Z. a raiſon; mais j'ai quelquefois remarqué la proſtration des forces à un degré ſi conſidérable au commencement de ces fièvres, que j'ai craint pour la vie des ſujets. Dans pluſieurs de ces cas-là j'ai adminiſtré l'acide ſulfureux, à la doſe de quatre à ſix gouttes dans une infuſion de graine de lin, immédiatement après le vomitif; purgeant peu après, & réitérant l'acide à deux ou trois gouttes dans les intervalles des purgatifs. Les malades s'en trouvent très-bien. *Voyez* HÉRÉDIA, *de Curat. Feb. malig.* page 615, Tome I; SENNERT. *de Feb. L. IV*, *c.* 11.

augmentent la foibleſſe dans les fièvres putrides, au commencement deſquelles les malades éprouvent déjà une proſtration extrême. Cette proſtration a lieu pour lors par l'irritation de la bile; & on ne rétablit les forces, qu'en faiſant évacuer. Les vomitifs & les purgatifs ſont donc alors les vrais cordiaux. Toutes les ſubſtances chaudes, les ſpiritueux, tous les vins, augmentent l'irritation de la bile, la chaleur; arrêtent les évacuations, & font paſſer, comme tous les ſudorifiques, la matière morbifique par tout le corps. Le peuple ne comprend pas cela; auſſi prend-il du vin dès que ſes forces s'abattent: il a recours à des aromates & à tout ce qui peut échauffer. Je puis aſſurer, avec vérité, qu'il n'y a rien de ſi pernicieux pour les malades, & que cette malheureuſe coutume a fait périr, dans les fièvres putrides (1), nombre de ſujets qui ſeroient réchappés, ſi le peuple étoit ſuſceptible de réfléchir, premiérement, que l'on peut ſe ſoutenir long-tems avec de l'eau

(1) *Voyez* cependant l'obſervation importante d'*Hérédia* ſur l'uſage du vin, *de Curat. Feb.* page 627, Tome II.

ſimple & une tiſanne légère, & que perſonne n'eſt jamais péri faute de manger, dans les maladies aiguës : ſecondement, que les ſubſtances ſpiritueuſes ou nutritives, priſes au commencement des fièvres, abattent très-ſouvent toutes les forces, augmentent la fièvre, & arrêtent les effets des médicamens : troiſiémement, qu'il n'y a de vrais cordiaux que ceux qui enlèvent la cauſe de la maladie : quatriémement, que le choix de ces médicamens eſt même fort difficile aux médecins les plus habiles, & au-deſſus de la portée des commeres & de la plupart de ceux qui ſe mêlent de médecine. Malheureuſement, avec *Alexis*, tout le monde croit être médecin. L'erreur, dans ces cas-là, eſt de la dernière conſéquence, parce qu'un ſujet périra infailliblement avec le cordial qui aura ſauvé la vie à d'autres ».

Quelques nouveaux médecins Anglois ont adminiſtré le vin chaud & l'eau-de-vie dans la dyſſenterie, lorſqu'elle avoit duré pluſieurs ſemaines, & que la fièvre avoit diſparu depuis quelque tems ; mais de leur aveu même, ces tentatives ont été des plus

malheureuſes : ils remarquèrent même de ſi grands mal-aiſes de l'uſage de l'eau de cannelle, qu'ils furent obligés de l'abandonner. Au lieu qu'une autre méthode angloiſe fit appercevoir beaucoup d'avantages, en défendant les viandes, le vin, & tous les ſpiritueux.

Un autre préjugé, non moins dangereux que ceux que je viens de combattre, c'eſt que, dans la dyſſenterie, l'on charge toujours le malade, s'il vient à mourir; & qu'au contraire, on attribue tout à l'art, & rien à la nature, ſi le malade échappe à la mort. Mais il eſt de fait que nombre de perſonnes ſe ſont guéries de cette maladie, ſans uſer d'aucun médicament, dans l'épidémie de 1764, tandis que dans le même endroit il eſt mort cinquante-cinq malades. La nature peut donc beaucoup faire; mais il n'eſt pas moins vrai que la nature ne peut pas tout faire alors; car, en tout tems & en tous lieux, les malades pris de ſérieuſes attaques, & abandonnés aux forces ſeules de la nature, ou ſont morts, ou ſont tombés dans un état de langueur où ils ſembloient ne traîner qu'un cadavre vivant, incapables du moindre

travail. C'eſt, je penſe, un médecin inſtruit de l'hiſtoire des maladies, & par une expérience bien réfléchie, qui peut ſeul différencier les limites des forces de la nature & de l'art.

CHAPITRE IX.

Réflexions ſur la manière de diminuer ces préjugés dans la campagne.

LE plus grand uſage de la philoſophie doit certainement être de porter ſon flambeau dans les ténèbres des préjugés, relativement à ce qui arrive ordinairement dans la vie, & de donner à la philoſophie toute l'apparence de l'intelligence naturelle. Cette philoſophie, qui conſiſte dans une aptitude pratique à juger des choſes, eſt celle que je me fais un devoir d'entendre, & dont je vais encore faire l'application dans ce chapitre, auſſi directement que je le pourrai.

Parler à la plupart des hommes de démêler des idées en abſtrayant, c'eſt leur faire entendre des mots qu'ils ne comprennent pas. Cette méthode eſt

d'ailleurs auſſi peu utile au lit des malades, que dans la vie journalière; & j'écris auſſi ſimplement que je parlerois. Il ne ſeroit peut-être pas inutile d'attaquer l'erreur avec plus d'attention; mais des raiſonnemens étudiés ne ſont bons que pour le diſcours.

La manière de diminuer les préjugés dont j'ai parlé, conſiſte à ôter alternativement les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de la vérité, & à donner les inſtructions néceſſaires. L'inſtruction, en bien des points, eſt un principe de connoiſſance; cependant elle n'eſt pas en elle-même un principe de conviction & d'aſſentiment. On a déjà remarqué qu'on ne donne ſon aſſentiment à une inſtruction, que quand l'expérience particulière, que ceux que l'on inſtruit ont de la vérité des ſuites d'une connoiſſance acquiſe par inſtruction, & certains principes apparens d'aptitude, de droiture dans ceux que l'on inſtruit, en outre une pénétration vraie ou apparente à ſaiſir les choſes, ſe trouvent concourir avec différens principes moraux.

Un des premiers & des plus grands obſtacles que trouve la vérité, relative-

ment à la ſanté des gens de la campagne, vient de la grande conſidération que les barbiers-médecins de villages ont auprès du payſan. Le gouvernement de Berne penſa, en 1765, interdire la pratique de la médecine à ces ignorans, ſous les peines les plus rigoureuſes. Mais on ſait que les loix les plus ſages n'ont pas toujours leur effet, à moins qu'on n'emploie la force pour les faire reconnoître. Il faudroit d'ailleurs que depuis le plus haut juſqu'au plus bas degré des emplois, ceux qui forment l'enſemble du gouvernement s'accordaſſent unanimement, afin que la loi, ſemblable à un feu électrique, ſe fît ſentir dans le même moment à toutes les parties du corps de l'Etat.

Or le payſan qui ſe trouve dans un emploi ſubalterne, appréhende que le médecin de ſon village ne l'enſorcelle, lui & ſa vache (s'il va dire au gouverneur de ſa contrée que ce médecin exerce encore la médecine, lorſque cela eſt défendu), auſſi hardiment que lorſqu'il tuoit le premier venu quand cela lui étoit permis. Ce motif, tout inſenſé & tout ridicule qu'il paroît, n'eſt pas peu important pour ce pay-

ſan ; car on croit aux ſorciers & aux enchantemens dans nos provinces où l'ignorance règne encore, avec autant de fermeté que dans la Laponie & la Croatie.

Le magiſtrat le mieux intentionné ne peut donc pas faire tout le bien qu'il voudroit. On a vu dans l'épidémie de 1765, un bourreau du canton de Berne, à qui le magiſtrat avoit très-expreſſément défendu de faire la médecine, aller expoſer tous ſes ſecrets & ſes drogues dans le canton de Soleur, ſur les limites du canton de Berne, & donner ſes ordonnances ſur l'inſpection des urines que toute la campagne lui envoyoit dans des bouteilles. Sous les yeux des officiers ſubalternes campagnards, ne voyons-nous pas des médecins villageois s'inſtaller librement, & exercer leur art meurtrier avec autant de confiance qu'un charlatan qui a obtenu un privilège pour vendre ſes drogues ? Il eſt même inutile d'en prévenir les officiers ſupérieurs des provinces, à qui l'on n'eſt pas toujours capable de perſuader une vérité dont on eſt ſoi-même convaincu ; ce ſeroit d'ailleurs ſuſciter une

querelle interminable. Il ſeroit aiſé de réduire à l'obéiſſance les médecins villageois de nos provinces, ſi le mal ne venoit que d'eux ſeuls ; mais le nombre des charlatans, des bourreaux qui demeurent dans les pays limitrophes de nos cantons, fournit trop au payſan de quoi fomenter ſes erreurs & ſes malheureux préjugés. Comme ce payſan eſt perſuadé que le bourreau trouve dans le corps des pendus, ou de ceux qui ſont morts d'une mort violente, de quoi guérir tous les maux de l'humanité, il enverra toujours ſon urine à ces bourreaux, ſoit d'un côté, ſoit de l'autre, dans nos cantons ou chez nos voiſins. Il ne ſe fera pas plus de ſcrupule de conſulter un médecin de chevaux ou de vaches, s'il eſt à portée de le faire : voilà les gens dont le payſan, chez nous comme ailleurs, écoute les oracles, & achete des médicamens.

Chacun ſait que l'inſolence de ces fripons égale au moins leur ſtupidité & leur ignorance. Il eſt vrai que notre magiſtrat a pris de ſages meſures pour leur ôter la conſidération qu'ils avoient. Ils ſont expoſés à une peine infamante dans le cas de récidive. C'étoit ainſi

qu'on puniſſoit les charlatans à Montpellier. On les promenoit dans la ville ſur un âne, le dos tourné vers la queue. Pourquoi tous les potentats de l'Europe ne notent-ils pas ces fourbes d'infamie, bien loin de leur (1) accorder des privilèges qui les autoriſent à faire périr tant de victimes ?

Cependant on devroit encore plutôt ſonger à établir une bonne police dans les campagnes, relativement à la ſanté, qu'à faire exécuter rigoureuſement la loi portée contre les charlatans, & les fourbes qu'on punit pour abuſer le payſan. La bonne police conſiſte à procurer à toutes les parties d'un peuple l'état le plus avantageux : or il eſt évident que le ſoin de la ſanté, & l'attention qu'on doit apporter à la population qui en eſt la conſéquence, contribuent à opérer une grande partie de ce bien-être. On a réellement fait chez nous d'excellens établiſſemens généraux pour la ſanté du peuple ; mais le payſan eſt ſi peu-enviſagé dans ces établiſſemens, que la police qui concerne ſon bien-être, s'étend tout au

(1) L'argent fait tout, dit Boileau.

plus à terminer les querelles & les vols. Cependant les ordres du magiſtrat concernant les charlatans, ne peuvent ſortir leur plein & entier effet, qu'autant qu'on ſongera à établir une police exacte, relativement à la ſanté des campagnards. Ceci mérite encore attention par une raiſon toute particulière. On conviendra ſans doute qu'une bonne police établie dans la campagne y répand néceſſairement certain goût qui eſt bientôt ſuivi de nouvelles lumières; & l'ignorance diſparoît ainſi peu-à-peu.

Tous les yeux ſont ouverts ſur les avantages de notre adminiſtration, & ſur notre philoſophie politique : les eſprits ſont dans une fermentation totale à cet égard; mais le goût actuel des ſciences économiques n'eſt peut-être qu'une mode : or tout ce qui eſt de mode eſt paſſager. Si la mode nous procure de bonnes loix, il faut eſpérer qu'elles ſeront permanentes.

Le premier objet de cette police eſt donc de faire exécuter la loi que le magiſtrat a portée contre les charlatans des villages, & tous les fourbes qui abuſent de la crédulité du peuple, au moins dans nos provinces. On ne

peut voir de loi plus ſagement réfléchie. Cependant il en eſt de cette loi comme d'une belle montre, qui ne va pas, pour un ſeul défaut qui s'y trouve. Tous les fourbes interprètent cette loi dans le ſens le plus général, & perſonne n'en avertit les gouverneurs de chaque contrée; d'où il arrive qu'aucun d'eux n'eſt puni ſelon la loi. Les officiers ſubalternes des campagnes voient & ſavent pertinemment ce déſordre, & aiment mieux ſe rendre coupables d'un parjure, que d'en faire avertir le magiſtrat. Dans nombre d'endroits que je connois du canton de Berne, on voit encore quantité de ces aſſaſſins, tant indigènes qu'étrangers, pratiquer leur art meurtrier avec la plus grande ſécurité, parce que chaque ſujet croit avoir la liberté de ſe faire traiter par qui bon lui ſemble.

Non-ſeulement ces aſſaſſins ont par-là toute liberté; les efforts des vrais médecins deviennent encore inutiles auprès de leurs malades; & l'Etat ſouffre des dommages irréparables de la dépopulation. En Janvier, Février, Mars & Avril 1766, nous eûmes dans pluſieurs villages des diſtricts de Wil-

denſtein & de Caſtelen, des fièvres putrides qui ſe manifeſtèrent (1) par un

---

(1) Il eſt étonnant combien il ſe commet de fautes dans le traitement de ces fièvres, dont les deux premiers ſymptomes caractériſtiques ſont un abattement ou un aſſoupiſſement extrême, & un point de côté. Voici deux exemples qui fourniront peut-être à nombre de chirurgiens, l'occaſion d'être plus prudens. En Février dernier je fus appellé chez le C. vis-à-vis du palais; c'étoit le 9 de la maladie. Il avoit été ſaigné deux fois, & depuis la ſeconde ſaignée ſon état avoit ſi fort empiré, que je trouvai le malade à toute extrémité, & dans le délire depuis deux jours, n'ayant que quelques momens de connoiſſance. Le chirurgien, qui avoit pris la maladie pour une inflammation de poitrine ou une pleuréſie, avoit fait prendre beaucoup de loochs pour tout médicament, au lieu de procurer les évacuations convenables. J'ordonnai ſur le champ le kermès à la doſe d'un grain dans un bol de cacao, & autant pour le lendemain matin, joignant à cela une tiſanne laxative pour la nuit. Le lendemain à neuf heures du matin le malade avoit beaucoup évacué par haut & par bas, ſe trouvoit fort abattu, mais mieux. Je ſollicitai encore modérément les évacuations avec ſuccès. Il ſurvint une difficulté d'uriner dont je tirai un bon préſage. Alors j'attendis ce que la nature me diroit. Le quatrième jour

point de côté. Les payſans recourent aux bourreaux, aux charlatans,

---

que je le vis, les urines vinrent aſſez abondantes, & avec le ſédiment le plus louable. Le malade ſe tira d'affaire; mais ſa convaleſcence fut très-longue.

Au moment où je m'occupois de cet ouvrage, 18 Mai, je fus appellé chez un ſerrurier dans Saint-Jean-de-Latran. Cet homme, dont la maladie s'étoit manifeſtée avec les ſymptomes mentionnés, étoit au ſixième de ſa maladie, & avoit été ſaigné quatre fois, & au moins trois fois mal-à-propos. Je trouvai le malade avec une fièvre extrême & un point de côté ſuffocant, qui, depuis les ſaignées, s'étoit porté de l'hypocondre droit audeſſus de la mamelle droite. Je ſollicitai les évacuations pendant trois jours, & le neuf il étoit hors de danger. Les matières étoient auſſi noires que de l'encre. Le 11 il eut une rechûte, pour avoir mangé gros comme une noix de viande, malgré mes défenſes. Les évacuans le tirèrent d'affaire. Le 15 il mangea un biſcuit au lieu d'un peu de ſoupe que je lui avois permis. Il eut une indigeſtion, & ſe trouva extrêmement mal. On me vint chercher : je le fis évacuer avec trois grains de tartre ſtibié, dans beaucoup de lavage qui précipita le biſcuit tel qu'il l'avoit pris. Il eſt convaleſcent, & ſe trouve bien. On ne ſauroit donc trop recommander d'éviter la ſaignée dans ces fièvres, qui ne ſont preſque jamais

aux barbiers de différens endroits. La plupart des malades moururent le trois, le cinq ou le ſix de la maladie. Un barbier entr'autres eut ſur-tout recours à la ſaignée, qui fait tout empirer ſi rapidement dans une fièvre putride. Le médecin barbier, voyant que ceux qui ſoignoient ſes malades paroiſſoient avoir envie d'appeller un médecin, diſoit d'un ton déciſif, cela eſt inutile, la maladie eſt abſolument mortelle, puiſque la ſaignée n'a procuré aucun ſoulagement. Le payſan, perſuadé par cet air impoſant, ſe donnoit bien de garde de faire venir un médecin.

Il mourut d'une pleuréſie putride

---

compliquées d'inflammation que par la réſidence des matières dont l'acrimonie devient alors conſidérable, ſur-tout quand la bile y joue certain rôle, comme cela arrivera dans toutes les fièvres d'ici aux premiers froids, parce que nous n'avons pas eu aſſez de froid l'hiver dernier pour dompter l'humeur bilieuſe ou atrabilieuſe de l'automne de 1774. La ſaignée peut cependant ſe pratiquer encore, ſi les ſujets ont la fibre extrêmement roide, mais il faut auſſi-tôt ſolliciter les évacuations, & tempérer en même tems la fureur de l'humeur bilieuſe.

un homme âgé entre les mains de ce barbier, en Mars 1766; & la femme de cet homme fut auſſi attaquée de la même maladie. On lui conſeilla de faire venir un médecin. Le barbier ſecoua la tête, en aſſurant que la maladie étoit décidément mortelle. L'homme, dit-il, eſt mort de la même maladie, malgré la ſaignée; ainſi la femme doit en mourir auſſi, d'autant plus que ſes enfans s'oppoſent tous à ce qu'on la ſaigne. La femme, entiérement déconcertée par cette aſſertion, ne vouloit plus entendre parler ni de médicamens, ni de médecins. Le quatorzième jour de la maladie ſa fille vint cependant me trouver; me dit que ſa mère avoit continuellement envie de vomir, la bouche très-amère, une douleur poignante & une grande oppreſſion de poitrine, de grandes chaleurs, & étoit preſque ſuffoquée; qu'outre cela elle touſſoit beaucoup, & ne crachoit preſque point. Elle ajouta que ſa mère ne vouloit plus rien prendre, parce que le barbier lui avoit dit qu'elle n'en reviendroit pas: malgré cela cette fille me demanda du ſecours. J'y paſſai avec la fille, & fis prendre

prendre tout ce qui eſt requis dans ces fièvres putrides. La première doſe ne fut priſe qu'aux inſtances de la fille. La malade, ſe ſentant alors ſoulagée, prit les doſes ſuivantes très-volontiers; mais elle ſe laſſa bientôt de ces médicamens, parce que le barbier, qui étoit revenu la voir, lui avoit encore proteſté qu'elle ne ſe tireroit d'affaire que par la ſaignée, que j'avois extrêmement défendue. La fille s'y étoit oppoſée d'après mes avis; mais la mère avoit pris le parti de laiſſer-là tous les médicamens. Nonobſtant cette réſolution, je parvins à lui en faire reprendre, & en peu de jours elle fut hors de danger. Je pourrois citer nombre d'exemples ſemblables, pour prouver les mauvaiſes manœuvres des gens peu inſtruits qui ſe mêlent de l'art de guérir, ſe font toujours un devoir d'éviter la préſence des médecins, ou ne les demandent que lorſque les malades ſont dans le plus grand danger, & font ſouvent plus de tort que tous les charlatans & les opérateurs des places publiques.

Le ſecond objet de la police que je voudrois qu'on établît dans les

campagnes, ſeroit d'arrêter l'influence qu'ont les préjugés d'un ſot bien portant ſur l'eſprit d'un malade ſtupide. C'eſt une maxime générale parmi nos campagnards, qu'*il faut donner aux malades tout ce qui leur plaît, & faire en tout leur volonté.* Or un payſan ne veut rien que ce qui tend à ſa perte. Si un ami lui conſeille de recourir à un médecin plutôt qu'à un empoiſonneur, tous les ignorans aſſiſtans le regardent comme un novateur, & un malheureux qui veut faire périr le malade, aux volontés duquel il s'oppoſe. La volonté du payſan malade eſt une loi ſacrée, que la maladie ſoit mortelle ou non. Cette ſtupidité coûta la vie à une infinité de monde dans le canton de Berne.

Chaque femmelette ignorante prétend éclairer la ſociété de ſes avis abſurdes, & rien ne devient ſi pernicieux au lit des malades, que ce concours de têtes folles qui rebattent ſans ceſſe la maxime pernicieuſe mentionnée, & nuiſent ainſi au médecin, & ſur-tout au malade. Autant les femmes ſont utiles au lit des malades quand elles ont de la raiſon & de la pru-

dence, autant ſont-elles dangereuſes quand elles ſuivent le malheureux inſtinct qui leur fait preſque toujours prendre le plus mauvais parti. Tout ce que l'on peut imaginer de plus inſenſé, eſt ce qui ſe met en délibération dans ces aſſemblées de femmes ignorantes. Il n'y a pas de femme à la campagne & dans nos villes, qui ne ſe croie en état & même obligée de traiter un médecin avec un ton d'autorité abſolu.

Le but direct de cette conduite eſt d'anéantir toute la confiance qu'on devroit aux habiles médecins, & d'affermir l'autorité de tous les charlatans & des femmelettes. Mille fois j'ai vu les malades abandonner les vrais médecins, pour recourir à des malheureux qui les ont fait périr. Je ne finirois jamais ſi je voulois rapporter tout ce que j'ai vu à cet égard. Voici cependant un exemple qui mérite attention. Vers la fin de Mars 1766, une fille de dix-huit ans, du village de Hotweil, fut priſe d'une pleuréſie putride des plus conſidérables. Le quatrième jour le père demanda mon avis, je lui donnai les médicamens néceſſaires, &

les avis les plus directs relativement à la diète : la malade ſentit bientôt un ſoulagement conſidérable. Le ſixième jour de la maladie, il vint dans la chambre de cette fille une foule de femmes écervelées, qui lui annoncèrent qu'elle n'en reviendroit pas ; qu'ainſi tous les médicamens étoient inutiles, excepté le vin qui pouvoit encore l'aider, puiſque tant de perſonnes qui n'avoient pas bu de vin étoient mortes, & que l'on ſentoit les plus vifs remords de ne pas leur avoir donné du vin. Cette fille à ces propos tomba dans une mélancolie extrême, & demanda du vin. Le père que j'avois averti en refuſa, mais ne put empêcher qu'elle ne refusât auſſi tout médicament. Auſſi-tôt tous les ſymptomes de ces fièvres reparurent. Le ſeptième le père revint me trouver, rapportant le reſte de mes médicamens, & me dit ce qui s'étoit paſſé, pleurant le triſte ſort de ſa fille. Je lui repréſentai ſon tort, & qu'il falloit chaſſer toutes ces commères de chez lui s'il vouloit ravoir ſa fille, qu'il étoit encore poſſible de ſauver. Il partit, me promettant bien de le faire ; les

chaſſa toutes l'une après l'autre, remit un peu l'eſprit de ſa fille, lui fit prendre mes médicamens ſelon mes ordres. Elle s'y prêta volontiers, & le douzième elle fut guérie.

Les malades, ſans exception, nous fourniſſent mille exemples de cette nature dans les campagnes. Or j'oſe demander ſi les yeux qui veillent avec tant d'attention au bien-être de toutes les parties de l'Etat, ne devroient pas auſſi ſe fixer ſur cet objet; & ſi la police peut permettre qu'il périſſe volontairement tant de ſujets dans l'Etat, ou plutôt ſi on ne devroit pas l'empêcher?

Le canton de Berne n'eſt pas extrêmement peuplé relativement à ſon étendue. On voit le mal, on en cherche les cauſes, & même dans des circonſtances qui n'ont aucune influence ſur le mal préſent. Pour moi je penſe que la cauſe de la dépopulation ne vient que des préjugés où l'on eſt par rapport à la ſanté: préjugés qui, entretenus par les raiſons que j'ai détaillées ci-deſſus, coûtent la vie à une infinité de ſujets de ce canton.

Le ſuicide eſt défendu par la ſeule

raiſon, ſans même conſulter les loix. Or la conduite de nos payſans n'eſt-elle pas un vrai ſuicide? Qu'importe qu'on périſſe de ſa propre main, ou de celle d'un autre qui aſſaſſine un homme qui veut périr? Je ne comprends pas comment les loix font rouer, pendre, fuſiller tels ou tels meurtriers, tandis que l'on voit d'un œil tranquille un homme en tuer un autre avec des drogues qui, d'après une expérience conſtante, feront infailliblement périr le malade. On dira peut-être que ces gens ne tuent qu'avec une bonne intention; mais on ſait que l'intention ne fait pas toujours la meſure du crime: autrement il faudroit un code particulier pour chaque citoyen, & de nouvelles loix pénales pour chaque crime, puiſque l'on peut cauſer le plus grand dommage à la ſociété avec les meilleures intentions.

Il ne faut qu'une réſolution hardie pour faire ceſſer cette folie meurtrière. Le gouvernement eſt trop intéreſſé à la ſanté du payſan pour lui permettre d'agir à ſon gré à cet égard; & l'on devroit punir exemplairement ceux qui ſont cauſe de ces morts volontaires,

ou par leurs manœuvres ignorantes, ou par leurs avis : d'autres ſeroient plus circonſpects. Une police bien réglée ne me paroît pas une choſe ſi difficile qu'on le penſe; car tout eſt poſſible quand on le veut effectivement. Mais, a-t-on des exemples qu'on ait détruit les préjugés du peuple par des loix pénales, lorſque tout raiſonnement étoit inutile ?

Ceux qui connoiſſent l'homme ne ſeront pas étonnés de l'exemple que je vais leur produire à cet égard : le fait eſt arrivé à Saltzbourg. Le comte de Prank, Autrichien, commandant de cette ville, me le raconta ainſi pendant le long ſéjour qu'il fit dans ma maiſon. On lui vint dire pluſieurs fois que ſes ſoldats étoient inquiétés la nuit par des revenans, & que pluſieurs, par rapport à cela, négligeoient leur devoir. Les ordres qu'il donna là-deſſus furent ceux d'un vrai philoſophe : ce fut de donner cent coups de bâtons au premier qui ſe plaindroit de ces revenans. Depuis ce moment-là aucun ſoldat n'en parla plus. Une grande partie des Suiſſes proteſtans, reſſemblent entiérement à ces ſoldats de Saltzbourg,

pour la ſuperſtition. Il y a quelques années qu'après la mort d'un honnête homme du village d'Embrach, canton de Zurich, il ſe répandit un bruit qu'on voyoit & entendoit cet homme ſe promener, tantôt dans la campagne, tantôt autour de ſa maiſon. Tout le monde crut cela très-fermement. Quelques parens du défunt crurent devoir rechercher juridiquement les auteurs d'un bruit auſſi préjudiciable à ſa mémoire. Après une enquête en forme, on trouva que les auteurs de ces contes étoient deux honnêtes gens du voiſinage, des amis, des parens même du défunt, qui, par leur penchant ſingulier à la ſuperſtition, & par une imagination exaltée, croyoient fermement les abſurdités qui pouvoient ſe préſenter à leur eſprit, & avoient fait confidence des craintes qu'ils s'étoient forgées à des amis qui les avoient auſſi crus ſur leur parole, & avoient ainſi répandu l'hiſtoire par tout le village. Tous ces gens furent punis ſévérement, les uns par des amendes, d'autres par le déshonneur; & cette hiſtoire de revenant fut enſevelie pour jamais dans l'oubli, contre ce qui arrive ordinai-

rement. Depuis ce tems-là les préjugés des payſans de cette contrée-là ſont conſidérablement diminués, relativement à tous les contes ſuperſtitieux & aux rêveries des eſprits foibles.

Je demande donc s'il ne ſeroit pas poſſible de détruire par le ridicule, par le déshonneur, ou par une peine pécuniaire, les préjugés de nos payſans, relativement à leur ſanté? Mais je laiſſe à des gens plus pénétrans que moi à démêler cette queſtion, pour paſſer à la manière dont on devroit s'y prendre pour inſtruire le payſan ſur l'objet de ſa ſanté. Je puis parler de cela avec plus de liberté.

On ne peut ſe faire entendre au payſan que par le moyen ou du curé, ou de l'almanach. Celui-ci nous ouvre une voie excellente pour détruire les préjugés du payſan, relativement à ſa ſanté. Je n'ai que trop ſouvent éprouvé combien le calendrier étoit préjudiciable aux travaux d'un vrai médecin; mais la ſociété économique de Berne vient de faire quelques tentatives qui, par la ſuite, pourront peu à peu faire paroître & goûter la vérité. En 1765

on a donné dans le calendrier des avis fort utiles au payſan concernant l'agriculture. En 1766 on y a inſéré d'autres avis très-ſenſés concernant l'éducation phyſique des enfans, & quelqu'un s'imagina fort prudemment d'y tourner en ridicule l'ouromantie & les ouroſcopes. En 1766 on a mis auſſi dans le calendrier les inſtructions du docteur Ith, concernant les fièvres putrides. On peut imiter les années ſuivantes ce qu'a fait l'auteur du calendrier Suédois, relativement à ce qui regarde la médecine. Le payſan a un reſpect ſingulier pour le calendrier; &, quoiqu'il contrediſe ſes préjugés concernant l'agriculture & la ſanté, il le lira parce que cela eſt dans le calendrier, & le croira parce que cela y ſera imprimé.

Les Suédois, cette nation ſi éclairée, qui triomphe de la pauvreté par le travail, & du plus ingrat climat par ſon induſtrie, nous fournit à cet égard un exemple des plus avantageux. Le calendrier fut, dans les mains de M. Roſeen, premier médecin du roi de Suède, un moyen des plus louables pour ſecourir nombre de malheureux

indigens. On ſait que c'eſt par ce moyen qu'il a produit un traité *de la Pierre de la veſſie*, & les premiers eſſais de ſon traité *des Maladies des enfans*, ouvrage que la Société de Stockholm a fait imprimer, & que l'on peut regarder comme un des meilleurs livres de médecine de notre ſiècle. MM. Hartman & Darelius, deux autres médecins Suédois, encouragés par le noble exemple de M. Roſeen, ont entrepris un pareil ouvrage ſur les maladies des adultes.

En général, aucune nation ne voit mieux que les Suédois combien la médecine a d'influence ſur le bien-être d'un Etat. Dans le dernier trimeſtre des Mémoires de Stockholm, de l'année 1755, M. Wargentin s'occupa de l'augmentation des habitans comme de la vraie richeſſe de l'Etat. Il regarde comme le moyen le plus propre à ces vues le bon état de la médecine; comme celui qui ordinairement, & ſur-tout lors des contagions, peut conſerver des milliers de citoyens. Pour en mieux faire ſentir la conſéquence, il produit des tables par leſquelles il montre le rapport des morts

qui périſſent de certaines maladies à Stockholm, à Londres & à Berlin. Le nombre de ceux qui y meurent de la pleuréſie, eſt à ceux de Londres comme 870 à 22; des fièvres algides il en meurt comme 185 à 3; des maladies d'eſtomac, comme 431 à 160; de l'apoplexie, comme 367 à 86; de la goutte, comme 66 à 22; des accouchemens difficiles, comme 138 à 99; de la petite-vérole, comme 1358 à 813. La petite-vérole y fait périr plus de femelles, parce que les femelles y ſavent mieux la médecine que les médecins, comme chez nous! Le collège de médecine a auſſi fait remettre à toutes les paroiſſes du royaume des inſtructions pour le traitement des maladies des enfans, de la petite-vérole, &c. & à tous les intendans des provinces un modèle de l'inſtrument utile que l'on a inventé pour rappeller à la vie les enfans ſuffoqués. Il a fait viſiter les apothicaireries, &c. & l'on ne peut mieux louer ce reſpectable collège, que par ce que M. de Haller en a publié en langue allemande.

Mais, après cette digreſſion qu'on

me pardonnera ſans doute volontiers, je reviens à l'uſage du calendrier. Le ſtyle des inſtructions qu'on y peut mettre, doit être ſimple, clair, précis, de manière qu'on n'y rencontre aucune équivoque. Il faut y éviter tous les termes ſcientifiques, devroit-on même s'y ſervir d'expreſſions baſſes : c'eſt à des gens ignorans que l'on parle. Le *Moniteur* (1) ſouhaitoit, en 1766, que M. Hirtzel ou M. Zimmermann fiſſent un abrégé bien précis de l'Avis au Peuple de M. Tiſſot, pour rendre cet ouvrage plus utile aux gens de la campagne. Mais il faut obſerver que le payſan ne lit en général que le calendrier, ou un livre de prières les jours de fêtes, & lorſqu'il tonne. Vouloir écrire pour le payſan, ſeroit la même choſe que ce que fit un maître d'école Saxon, qui, voulant éclairer l'eſprit de ſes paroiſſiens, leur dit en colère du haut de ſon pupitre : Liſez donc la logique de Wolff. C'eſt plutôt pour ceux qui inſtruiſent le payſan, que l'on doit

(1) Feuille hebdomadaire morale, qui s'imprimoit à Zurich, mais ſupprimée par ordre du magiſtrat.

écrire ; & par-là on le ſera profiter d'avis ſalutaires.

C'eſt ſur tout par le moyen des curés que l'on peut inſtruire le payſan, après l'uſage du calendrier, parce que le payſan a ordinairement beaucoup de foi aux paroles de ſon paſteur, vu que c'eſt, ſelon lui, être très-habile homme que de pouvoir parler publiquement pendant une heure, ou au moins de pouvoir lire l'évangile ſans manquer. Ce fut des paſteurs que le payſan attendit le parti qu'il devoit prendre, d'après mes ordonnances, ou mes défenſes ; & tous mes avis & mes médicamens étoient abſolument inutiles, dès que le curé avoit dit : Buvez du vin.

L'inſtruction orale eſt toujours la plus avantageuſe, parce qu'elle attire plus d'attention de la part des ignorans, & que par-là on ſe fait mieux entendre. Comprendre une choſe, c'eſt pouvoir ſe la repréſenter de manière à prendre la choſe pour ce qu'elle eſt, ſe conduire en conſéquence, & pouvoir la reconnoître au beſoin. Or c'eſt ce que fait l'inſtruction orale, qui doit porter peu-à-peu le payſan à

réfléchir utilement, lorſque l'objet des réflexions eſt fondé ſur l'expérience, & que le payſan peut réellement s'en tenir à ce principe. Les opinions de ces gens ne ſont pas ſi enracinées, qu'on ne puiſſe les ébranler : en leur remettant mille fois la même choſe ſous les yeux, on parviendra à leur faire comprendre qu'ils croient ſouvent ſans examen, qu'ils jugent ſans raiſon & avec une précipitation inſenſée & la plupart du tems ſans le moindre ſcrupule, que la choſe ſoit fauſſe & leur ſoit inconnue, ou non. Mais il faut pour cela que les curés ſoient inſtruits avant le payſan.

Les candidats de notre canton font ordinairement leurs études à Berne. On leur donne quelques idées de la phyſique; mais on peut être bien inſtruit de la phyſique générale, & ignorer celle du corps humain. Quelqu'un conſeilloit de leur faire ſuivre un cours d'anatomie & de phyſiologie : ce que je crois fort inutile. Ces deux ſciences ſont, à la vérité, le fondement de la pathologie, & par conſéquent de la médecine-pratique; mais il s'agit moins de faire d'eux des médecins,

que des gens capables d'éclairer le payſan ſur l'objet direct de ſa ſanté. Je penſe donc qu'il vaudroit mieux leur donner des inſtructions pathologiques & diététiques, pour être en état de ſecourir au moins les malades, en attendant qu'on pût appeller les médecins chargés par le Gouvernement de veiller à la ſanté du peuple, ou de faire voir au payſan le danger des préjugés dans le traitement des maladies. Après ces inſtructions, j'engagerai très-fort tous les curés de campagne à lire l'Avis au Peuple de M. Tiſſot. Ils y trouveront de quoi s'intéreſſer avec connoiſſance de cauſe, & avec ſuccès, au bien-être de leurs paroiſſiens.

Note de l'Editeur. J'ai paſſé rapidement ſur nombre d'articles de ce chapitre, me contentant d'en préſenter les vues générales. Un ſeul avis vaut un volume pour des gens de génie. Ils ſont rares, dira-t-on. Soit. M. Zimmermann a dû dire à ſes compatriotes des choſes qui ne nous intéreſſent que peu. J'en ai aſſez traduit pour faire ſentir la ſageſſe de ſes vues patriotiques. Les médecins éclairés en verront aſſez l'importance par rapport à nous.

SECONDE PARTIE.

Remarques, Obſervations ſur la manière de connoître & de guérir la plupart des eſpèces de Dyſſenteries.

CHAPITRE PREMIER.

Avertiſſemens ſur le but de cette ſeconde Partie.

LE meilleur moyen de diſſiper les préjugés, quoiqu'il n'agiſſe que par différentes voies obliques, eſt, ſuivant moi, de publier une inſtruction ſur la nature & l'eſſence de la choſe même.

Il me ſemble donc qu'il eſt néceſſaire, pour mes vues, de joindre à ce que j'ai déjà dit de la dyſſenterie, des obſervations & des avertiſſemens d'une utilité générale, concernant cette maladie : avertiſſemens qui puiſſent garantir mes lecteurs des concluſions erronnées auxquelles l'ignorance les

conduiroit peut-être, en comprenant le général dans le particulier, ou, ce qui eſt encore pis, en prenant pour des loix générales des obſervations individuelles.

J'ai raconté, au commencement de cet ouvrage, les obſervations que j'ai faites pendant nos épidémies de 1765 : j'en ai établi les eſpèces : j'ai éclairci mes obſervations par beaucoup d'autres que le traitement des différentes eſpèces m'avoit donné lieu de faire : je les ai comparées les unes avec les autres : j'ai marqué ce que toute la ſuite de mes expériences avoit prouvé être décidément nuiſible : on a vu auſſi les cauſes du malheureux penchant des malades pour tout ce qui peut préjudicier, ou faire même périr, en conſéquence des funeſtes préjugés de l'ignorance : j'ai enfin eſſayé de propoſer les moyens de remédier à ces préjugés, ou au moins de les affoiblir parmi nos payſans. J'ai encore à préſenter au lecteur, 1°. pluſieurs obſervations des plus importantes, que j'ai faites depuis le mois d'Août de 1766 juſqu'en Décembre, durant l'épidémie dyſſentérique qui fit les plus grands

ravages dans une grande partie de la Suiſſe. 2°. Je rapporterai auſſi de différens écrivains ce qu'ils ont dit des différentes eſpèces de dyſſenteries dont j'ai parlé, & j'en examinerai les opinions. 3°. Il y a encore d'autres eſpèces de dyſſenteries très-dangereuſes, auxquelles la Suiſſe a été en proie différentes fois, & qui peuvent encore y reparoître. Il ne ſera donc pas inutile de répandre quelque jour ſur cet article.

Il ne ſe paſſe preſque pas une année, que la dyſſenterie ne ravage l'une ou l'autre partie de la Suiſſe. L'épidémie de 1766 s'eſt manifeſtée dans la plupart de nos cantons Suiſſes, & a fait un vaſte tombeau d'une grande partie de notre patrie. Il eſt mort un vingtième des habitans dans quelques villages du canton de Zurich. Dans le diſtrict de Kœnigsfeld, où heureuſement je n'ai pas eu ordre de pratiquer, nombre de gens ſe ſont précipités dans le tombeau par leur opiniâtreté. Les médecins ſe plaignirent de tous côtés des funeſtes préjugés, & de la barbarie des charlatans meurtriers, encore plus que de la malignité

de la maladie. Il m'eſt auſſi mort plus de malades cette année-là, que les années précédentes dans l'épidémie de 1765 : cinq périrent par leur obſtination ; & j'en laiſſai mourir un par impuiſſance de le ſauver. Mais, en 1766, il m'eſt mort ſix perſonnes, deux faute de prendre des médicamens, une pour avoir bu de l'eau-de-vie, & trois à Brugg par mon impuiſſance : une de celles-ci même avoit plutôt une dyſſenterie maligne que bilieuſe : l'autre périt par pluſieurs mouvemens violens de colère qu'on lui occaſionna, mouvemens qui furent accompagnés des ſymptomes les plus mauvais. Comme la confiance que j'ai dans mon foible ſavoir s'augmente tous les jours, à proportion de mes ſoins & de mon travail, ces cas de mort me montrent auſſi qu'il y a encore des choſes ſans nombre que j'ignore, au grand plaiſir de tous les ſots qui me haïſſent.

Ces épidémies dyſſentériques, ſi fréquentes dans nos provinces, me donnent donc lieu de conſidérer cette maladie terrible avec plus d'étendue dans cette ſeconde partie. Les gens dont on oſe eſpérer le bien que les mé-

decins même ne peuvent pas procurer, apprendront par les réflexions que je vais faire, la diverſité conſidérable des circonſtances & la différence des traitemens, & combien il eſt important de s'oppoſer à l'opinion qui prétend maîtriſer toutes les eſpèces d'une maladie. Ils comprendront peut-être combien mes obſervations ſont néceſſaires dans un pays où il y a même des médecins renommés, qui, peu inquiets de l'analyſe néceſſaire pour procéder à une cure heureuſe, prétendent nous injurier, en traitant de *théorie* les études & les recherches de notre art; & penſent, au contraire, qu'il y a des ſpécifiques particuliers pour chaque maladie, moyennant leſquels on peut tout guérir, en faiſant dans un cas ce que l'on a fait dans un autre, & par-là rétablir infailliblement la ſanté : en outre, qu'un médecin ſait tout quand il a été aſſez adroit pour ſe procurer ces ſpécifiques, par flatterie, par argent, ou par ruſe, ou en les tirant des livres de recette où ils les ont apperçus, bien ou mal ordonnés; & que c'eſt par conſéquent être le plus habile médecin, que d'a-

voir ces ſpécifiques à ſa diſpoſition.

C'eſt en partie pour m'oppoſer à cette funeſte manière de penſer, que j'ai écrit mon ouvrage de l'Expérience en Médecine, & qui a été ſi bien reçu de toute l'Europe. Je vais faire les détails ſuivans dans la vue de m'oppoſer encore à la même folie; mais relativement à une maladie particulière qui dévaſte ſouvent nos provinces; & je comprendrai dans ce chapitre la plupart des eſpèces de dyſſenteries. Mon but eſt de faire taire les ignorans, & de faire concevoir une plus haute idée de la médecine.

CHAPITRE II.

Des différences génériques de la Dyſſenterie.

LA dyſſenterie, après la peſte & les maladies peſtilentielles, eſt une des maladies les plus dangereuſes & les plus générales du genre humain. C'eſt avec raiſon qu'on la craint quelquefois autant que la peſte, parce qu'elle

eſt aſſez ſouvent très-maligne & très-dangereuſe.

Un médecin qui veut traiter cette maladie, doit ſur-tout en examiner & en déterminer le genre, s'il veut ſe promettre du ſuccès. On fait une différence eſſentielle entre la dyſſenterie avec fièvre, & ſans fièvre, entre la dyſſenterie bénigne & maligne, & entre la dyſſenterie contagieuſe & celle qui ne l'eſt pas. Si l'on n'apperçoit pas préciſément & déterminément le vrai & le faux de ces différences, il eſt impoſſible de ſe faire un ſyſtême exact pour la conduite que l'on doit tenir; & l'on n'eſt qu'un ſot au lit des malades dans les circonſtances douteuſes & compliquées, avec tous les ſyſtêmes du monde.

Il me ſemble que ce n'eſt pas ſans danger qu'on établit une différence eſſentielle entre une vraie dyſſenterie ſans fièvre ou avec fièvre. Je penſe qu'on devroit bannir cette diſtinction de toute théorie médicale, parce que ce ſymptome eſt plutôt ce qui diſtingue un cours de ventre d'une dyſſenterie. Aſſez ſouvent, il eſt vrai, la fièvre qui accompagne d'abord la

dyſſenterie, n'eſt que très-peu de choſe: voilà pourquoi quelques médecins diſent qu'il n'y a pas de fièvre dans la dyſſenterie, ou même que c'eſt preſque tout le contraire; que le pouls n'y eſt pas plus fréquent, mais petit. Mais le friſſon, la foibleſſe, l'abattement, qui ont lieu à la première attaque de la maladie, ſont cependant les avant-coureurs ordinaires d'une vraie fièvre, & ſe montrent toujours lors de l'attaque ordinaire d'une dyſſenterie. Je conviens encore que le pouls, les premiers jours, eſt petit & ſans fréquence; néanmoins il devient plus fréquent, & même exceſſivement, dans le cours de la maladie. J'ai même vu, dans la dyſſenterie putride de 1766, la maladie commencer & finir heureuſement avec une fièvre étonnante. J'ai auſſi vu la maladie commencer preſque ſans fièvre, & devenir mortelle. Dans le premier cas, le viſage des malades étoit rouge comme le feu: dans le ſecond, il étoit pâle.

Une obſervation encore beaucoup plus importante, c'eſt que le pouls n'eſt pas fréquent, mais très-foible, lorſque tous les autres ſymptomes ſont extrêmement mauvais; & que les malades

lades ſont ſans aucune force. Dans ce cas-là on peut dire qu'il y a une malignité décidée, ou même que la gangrène n'eſt pas loin. La fièvre paroît quelquefois ne plus avoir lieu dans les malades dyſſentériques à la veille de la mort, parce qu'alors l'inflammation ſe termine par gangrène. C'eſt avec raiſon qu'on a comparé les effets de la dyſſenterie avec ceux de l'arſenic; car l'arſenic, de même que la matière de la dyſſenterie, cauſe des envies de vomir, des ſelles abondantes, & qui ſemblent corroder les inteſtins; des anxiétés précordiales, des tranchées horribles, de l'inflammation, la gangrène & la mort, ſans qu'on y remarque une fièvre fort ſenſible. Enfin la fièvre ne met pas fin à la longueur de la maladie; car les plus mauvaiſes fièvres ſe prolongent même dans certaines circonſtances d'une manière ſenſible, ſur-tout celles dont je parle dans tout cet ouvrage, & que j'appelle putrides, comme on les appelle vulgairement chez nous, quoique fort improprement.

Ces obſervations ne ſont ſans doute pas goûtées au lit des malades par nos

faiſeurs de ſyſtême; cependant elles ſont de la dernière importance, parce que l'on eſt dans le préjugé que le pouls doit être très-fréquent dans une telle dyſſenterie, & que l'on regarde une dyſſenterie comme indifférente lorſque la fièvre y eſt inſenſible. Cette erreur fut dangereuſe pour nombre de ſujets dans la dyſſenterie de Nimègue, au rapport de Degner. Je ne vois donc pas comment le docteur Akinſide de Londres cite la dyſſenterie de Nimègue, pour prouver qu'il n'y a pas de fièvre dans la dyſſenterie.

Sydenham appelloit la dyſſenterie, une fièvre qui ſe jette ſur les inteſtins. Cette manière de s'exprimer ne me plaît pas en tout, parce qu'elle n'eſt pas priſe de la conſidération de la choſe en elle-même; cependant c'eſt en général ce en quoi conſiſte l'eſſence des vraies maladies dyſſentériques. Je ſuis même perſuadé que l'on doit traiter ces maladies, tantôt comme des fièvres inflammatoires, tantôt comme des fièvres bilieuſes ou putrides, tantôt comme une fièvre compliquée d'inflammation & de putridité, tantôt comme une fièvre maligne, & quel-

quefois enfin comme une fièvre bilieuſe, accompagnée ſeulement de ſymptomes de malignité. Dans toutes les attaques ſérieuſes, je conſidérai la dyſſenterie de 1765 comme une fièvre bilieuſe ou putride; & je me ſerois extrêmement abuſé, ſi je n'y avois vu que de l'inflammation, & qu'au lieu d'adminiſtrer un vomitif & les purgatifs, j'euſſe penſé à faire ouvrir la veine; ou ſi ayant conſidéré la maladie comme maligne, j'euſſe permis aux malades du vin ou des cordiaux. Il eſt vrai que quelques-uns de nos médecins firent ſaigner aſſez fréquemment, dans le Thurgau, pendant notre dyſſenterie, peut-être s'imaginant voir, par hypothèſe, un ſang diſpoſé à l'inflammation dans tous leurs malades; &, par rapport à l'ivrognerie habituelle des habitans de ce diſtrict. Il n'eſt pas impoſſible que la dyſſenterie ait été compliquée d'inflammation & de putridité en pluſieurs ſujets de cette contrée-là : au moins cela eſt-il arrivé chez nous à la fin des maladies qui devenoient mortelles; & je penſe que cela arrive la plupart du tems dans ces circonſtances avant l'iſſue mortelle de

la maladie, s'il n'y a pas d'ailleurs d'autres cauſes particulières & différentes de cette iſſue malheureuſe. Malgré cela, il faut examiner attentivement ſi cette complication avoit lieu dès le commencement de la maladie, ou ſi elle n'a été que la ſuite de la détermination funeſte qui a décidé de la mort du ſujet. Il n'eſt pas impoſſible qu'elle ait lieu dès l'abord; je la remarque auſſi dans nos pleuréſies putrides, & outre cela une inflammation des poumons, qui rend mortel dans ces cas-là l'uſage du vomitif, ſi salutaire d'ailleurs.

Toutes les eſpèces de pleuréſies que l'on peut rapporter aux pleuréſies bilieuſes ou putrides, & les autres fièvres putrides ſimples, ſe terminent ſouvent, comme la dyſſenterie, en une inflammation mortelle, & par la gangrène des parties ſur leſquelles s'eſt jettée la matière putride. Je regarde ici comme une obſervation des plus importantes pour la pratique de la médecine, de ne pas ſe méprendre ſur les différens périodes d'une maladie, & de ne pas déduire de la fin, ſur-tout de l'inſpection des cadavres, ce qu'il y avoit à

faire au commencement. Les plus (1) grands médecins ne ſont pas toujours aſſez circonſpects à cet égard.

Différentes cauſes peuvent produire une fièvre maligne dans une dyſſenterie, ſur-tout s'il y a pluſieurs malades couchés enſemble dans le même lieu, & qu'on ne rafraîchiſſe pas l'air, ou qu'on néglige la moindre des choſes qu'il faut faire dans ces circonſtances : cette fièvre gagnera même ceux qui ſe portent bien, & ſans qu'ils aient la dyſſenterie, quoiqu'elle vienne des exhalaiſons putrides & renfermées de la dyſſenterie. Cette fièvre en ſe joignant à la dyſſenterie, peut même devenir réellement peſtilentielle.

Après la bataille de Dettingue, la dyſſenterie ſe manifeſta dans l'armée Angloiſe, & fit ſes ravages pendant tout Juillet & une partie d'Août. L'hôpital militaire étoit dans le village de Fechenheim, à une lieue environ de l'armée. Pendant que l'armée campoit près de Hanau, on apporta du camp dans cet hôpital environ cinq cens

(1) On peut même faire ce reproche au célèbre Morgagni, en nombre de cas.

bleſſés, dont la plupart étoient dyſſentériques. L'air en fut ſi corrompu, que tous les autres malades en furent attaqués, & même les pharmaciens, les gardes-malades, les autres domeſtiques, & enfin preſque tout le village. A cette maladie ſe joignit la fièvre des hôpitaux, compagne redoutable & inſéparable d'un air corrompu par les exhalaiſons de matières animales putreſcentes. Ces deux maladies causerent une grande mortalité pendant le mois de Juillet & une partie d'Août, au lieu que les autres malades dyſſentériques, qui ne furent point tranſportés dans cet hôpital, ne ſe ſentirent pas de cette fièvre maligne, & ſe guérirent heureuſement, quoique privés de bien des ſoulagemens qu'avoient ceux qui étoient dans l'hôpital. Lorſque l'armée Angloiſe paſſa dans les Pays-bas en 1743, elle laiſſa trois mille malades en Allemagne : une partie dans le village de Fechenheim, près de Hanau, & le reſte à Oſthofen & à Bechtheim, deux villages du voiſinage de Worms. La fièvre maligne & la dyſſenterie devinrent plus mauvaiſes de jour en jour à Fechenheim. Quelle qu'y fût la dyſſenterie,

bénigne ou maligne, la fièvre s'y joignit toujours dans l'hôpital. Les pétéchies, les puſtules, les parotides, la gangrène, la contagion & la grande mortalité, manifeſtèrent ſa nature maligne & peſtilentielle. Elle étoit même encore plus dangereuſe que la peſte, parce qu'on y avoit toujours à craindre le retour; ce qui étoit infaillible, ſi l'on reſtoit dans l'atmoſphère des malades. De quatorze aides qu'on employa pour les malades, il en périt cinq, & les autres furent malades, & en danger, excepté peut-être deux. Il mourut preſque la moitié des malades de l'hôpital, & preſque tous les habitans du village furent enlevés par la fièvre & la dyſſenterie. D'après ces obſervations, je conclus donc avec le docteur Pringle qui nous les a données, qu'il ſe complique avec la dyſſenterie des fièvres de différentes eſpèces, & que ces fièvres ſont quelquefois d'un caractère extrêmement malin & dangereux.

C'eſt avec raiſon qu'on diſtingue une dyſſenterie bénigne d'une maligne; mais cette diſtinction donne lieu à bien des mépriſes : car on prend

ſouvent pour maligne une maladie qui ne l'eſt pas; quelquefois auſſi la malignité détruit & ravage tout, au moment même où on ne la ſoupçonne pas.

On ne peut nier que beaucoup de dyſſenteries ſont, les unes bénignes, les autres malignes; qu'il n'y en a que quelques-unes qui attaquent çà & là un ſeul individu, tandis qu'un très-grand nombre de ces maladies ſe répandent par toute une contrée, comme par un ſouffle peſtilentiel. L'iſle de Java, dans les Indes orientales, eſt ſujette à une eſpèce de dyſſenterie d'une nature très-bénigne. Son commencement & ſes progrès ſont fort lents; les ſelles ne ſont pas abondantes; les douleurs de ventre ſont peu de choſe, & les malades n'éprouvent que peu de foibleſſe. Un léger friſſon, ſouvent même inſenſible, & qui ne reparoît pas aiſément dans le cours de la maladie ſans quelque faute de conduite, enlève ordinairement la maladie. Les ſelles viennent délayées, ſans être abondantes; de ſorte que les malades peuvent vaquer à leurs affaires, & ne demandent que rarement le médecin avant la troi-

ſième ou la quatrième ſemaine. Peu-à-peu les ſelles deviennent plus copieuſes, ſans être précédées de douleurs de ventre, ou au moins que très-peu. A ces ſymptomes il ſe joint quelquefois un téneſme. Les ſelles ſont plus aqueuſes que fermes; tantôt non ſanguines, tantôt avec quelques traits ſanguins : cependant elles paroiſſent auſſi quelquefois dures, & marquées autour d'un peu de ſang & de mucoſité. Au premier période de cette dyſſenterie Indienne, l'appétit eſt deux ou trois fois plus grand qu'en ſanté ; il diminue inſenſiblement, & ceſſe enfin totalement. Les forces ne demeurent pas toujours les mêmes, mais elles s'abattent par degré pendant les progrès de la maladie. Telle eſt, pendant deux, trois & douze mois, la marche de cette dyſſenterie, obſervée depuis 1742 juſqu'en 1748, & bien décrite par M. Laurich, médecin Allemand. Le plus ſouvent elle ſe change en une autre maladie, & rarement elle eſt mortelle.

Nous avons auſſi dans notre voiſinage l'exemple d'une dyſſenterie extrêmement bénigne, pareille à celle dont

ſont attaqués la plupart des étrangers qui viennent à Paris. J'ai eu cette dyſſenterie, ſemblable à celle de Java, pendant mon ſéjour à Paris; mais elle ne tient pas les malades au lit, ſe paſſe (1) en peu de jours, & ne mérite pas le nom de dyſſenterie. Nous voyons dans la Suiſſe, comme ailleurs, de ces dyſſenteries bénignes dans des cantons particuliers.

On appelle ſur-tout maligne la dyſſenterie dont les ſymptomes ſont d'abord beaucoup plus ſignificatifs qu'ils ne le paroiſſent; ou lorſqu'il paroît tout-à-coup des ſymptomes extraordinaires: ou lorſque tout les moyens curatifs les mieux réfléchis ſont ſans aucun effet, & que nombre de malades périſſent ſans la moindre faute du médecin, du malade ou des aſſiſtans, ou, comme le dit Thucydide de la

(1) C'eſt une diarrhée qui dure quelquefois aſſez de tems, & devient fort douloureuſe. A mon retour à Paris j'en fus pris, & j'en ſouffris beaucoup pendant près de trois ſemaines. Si on la néglige, elle dégénère en vraie dyſſenterie. Cela vient du principe ſéléniteux des eaux. Il faut y remédier en mettant toujours un peu de vin dans l'eau.

peſte d'Athènes, lorſque l'on meurt avec ou ſans le ſecours des médecins.

Malgré cela, très-ſouvent ces eſpèces de dyſſenteries ne ſont pas aſſez diſtinctement différenciées au lit des malades, tant par rapport à leur complication fréquente, que par rapport à leur nature capricieuſe & incertaine. Il y a dans les dyſſenteries les plus cruelles nombre de ſujets très-légérement attaqués, & très-faciles à guérir; de même que dans les dyſſenteries malignes & épidémiques, il y a pluſieurs ſujets dans la même contrée & dans le même lieu, attaqués ſans malignité. Le caractère de malignité eſt même fort différent. En 1746 il régna dans Zurich & dans le canton, une dyſſenterie d'une malignité aſſez légère; & la même année il régna en Saxe une dyſſenterie ſi maligne, qu'en très-peu de tems, & dans un petit circuit, il mourut cent perſonnes, la plupart le troiſième ou le quatrième jour, & jamais après le quatorze. Il peut arriver auſſi qu'il paroiſſe dans une dyſſenterie modérée des ſymptomes de malignité. Cette dyſſenterie peut même devenir dangereuſe de dif-

férentes manières. Les eſpèces bénignes de dyſſenteries deviennent contagieuſes, malignes & dangereuſes, lorſqu'il ſe trouve pluſieurs malades dans un même petit endroit, ou bien lorſqu'il ſe trouve dans quelques ſujets des cauſes externes ou internes de malignité. Non-ſeulement il peut ſe joindre une fièvre putride à une dyſſenterie des plus légères; cette fièvre peut encore finir par la gangrène de pluſieurs parties du corps, lors même que les inteſtins en ſont exempts. La plupart des dyſſenteries ſont promptement ſuivies de gangrène aux inteſtins, lorſqu'on ne les traite pas comme il faut dès le commencement, ou qu'il ſe trouve près des malades des gens qui rendent les meilleurs traitemens inutiles. Au contraire elles prennent un cours tout oppoſé, & finiſſent le plus heureuſement, ou paroiſſent très-bénignes, lorſqu'on ſuit un traitement bien réflèchi. Du reſte la dyſſenterie, comme le dit l'habile docteur Pringle, une fois enracinée, devient ſi opiniâtre & ſi dangereuſe, qu'on ne peut plus l'appeller bénigne. Je ferai voir ci-après comme on abuſe du mot de *malignité*.

La dyſſenterie n'eſt donc ſouvent plus ou moins maligne, ou en général dangereuſe, que ſelon la différence de certaines circonſtances. Elle ſe manifeſte dès le printems dans les armées, auſſi-tôt que les troupes ſont en campagne ; mais les attaques ne ſont jamais ſi mauvaiſes ni ſi nombreuſes que vers la fin de l'été, ou au commencement de l'automne. C'eſt alors qu'elle devient épidémique & contagieuſe, régnant environ ſix ou huit ſemaines : après quoi elle ceſſe. Elle eſt cependant plus mauvaiſe en toutes circonſtances, lorſque les troupes ſont expoſées à l'humidité pendant un tems chaud. On a auſſi remarqué que la dyſſenterie eſt toujours plus maligne à proportion qu'elle commence plutôt, & qu'il n'y a preſque aucun riſque lorſqu'elle commence en Août ou en Septembre. Du reſte je ne vois pas que la dyſſenterie des camps ſoit en elle-même plus maligne que celle des villes, quoique, dans les armées & dans les hôpitaux militaires, elle devienne extrêmement maligne & contagieuſe par certaines circonſtances particulières ; ce qui a pareillement lieu dans les villes,

par les raiſons mentionnées ci-devant.

Il y a par-tout des dyſſenteries dont on peut reconnoître le caractère de malignité. Il ſe manifeſte une dyſſenterie maligne toutes les fois que la corruption des humeurs, dont il peut réſulter une fièvre putride, ſe joint aux cauſes capables de produire une dyſſenterie. Quelquefois ce concours arrive par des cauſes particulières à peu d'individus. Alors il paroît une dyſſenterie maligne individuelle; c'eſt ainſi que l'on voit, dans les fièvres malignes épidémiques, un ſujet attaqué çà & là de dyſſenterie maligne. Les ſujets dont les humeurs ſont corrompues d'avance, ſont auſſi attaqués de dyſſenteries malignes dans les épidémies dyſſentériques bénignes; ou bien il paroît, dans les eſpèces ordinaires de dyſſenteries, des ſymptomes de malignité dans les malades, par rapport à différentes cauſes particulières. Les dyſſenteries bilieuſes ordinaires peuvent également devenir malignes par pluſieurs récidives de mouvemens violens de colère, ou par un mauvais traitement, mais ſur-tout par l'uſage de l'eau-de-vie, ou de médicamens aſtringens.

M. Tiſſot vit un malade pris d'une fièvre violente de cinq heures, après avoir bu une bonne doſe d'eau-de-vie : les ſelles s'arrêtèrent entiérement. Après cet accès de fièvre, le malade perdit toutes ſes forces. La dyſſenterie reparut avec une puanteur inſoutenable : chaque ſelle étoit ſuivie d'une défaillance ; le pouls étoit foible & irrégulier. Le malade avoit une mine cadavéreuſe. Il fondit bientôt en une ſueur viſqueuſe, & mourut quarante-huit heures après la priſe de l'eau-de-vie. J'ai fait dans cet ouvrage mention d'une dyſſenterie qui étoit peut-être de même nature que celle-ci ; & je l'ai guérie ſans beaucoup de peine.

Mais quand le concours des fièvres malignes en général, & des dyſſenteries malignes en particulier, vient des cauſes générales qui produiſent une épidémie, alors il en réſulte une vraie épidémie dyſſentérique maligne : c'eſt-à-dire que nombre de gens ſont attaqués en peu de tems, ou les uns après les autres, de la dyſſenterie maligne. Une épidémie de cette nature eſt la plus dangereuſe après la peſte, & on l'a vue réunie avec la peſte. Souvent cette

redoutable maladie eſt venue d'un brouillard infecte, d'une chaleur extraordinaire, de famine, d'un endroit marécageux.

Bontius vit cette dyſſenterie maligne régner à Batavia, en 1724 & 1728, pendant les ſièges qu'on y eut à ſoutenir de la part des habitans de Java. On l'a vue différentes fois en Europe, ſur-tout en France, en Angleterre, en Allemagne & en Suiſſe. On a vu un corps de cavalerie de ſix cens hommes, ſous les ordres du marquis de Laſſingen, attaqué de cette cruelle maladie, pour être reſté long-tems dans un endroit marécageux. Il s'étoit en même tems manifeſté une gangrène aux os; de ſorte qu'il périt cinq cens quarante cavaliers, & beaucoup de chevaux. Sans toutes ces cauſes, l'altération, même inſenſible, de l'air, peut donner lieu à une telle épidémie, & l'on n'en ſent que trop alors la maligne influence.

Les obſervations que je viens de faire ſur les différens caractères de cette maladie, prouvent donc qu'il ſe voit des dyſſenteries bénignes, & d'autres abſolument malignes; mais auſſi qu'on

ne doit pas du premier abord regarder comme bénigne une dyſſenterie, parce que les ſymptomes n'en ſont pas mauvais au premier inſtant, d'autant plus que dans les mêmes cas, & en ſuppoſant quelques circonſtances particulières, tout peut devenir très-mauvais; qu'ainſi l'on ne doit rien ſtatuer auprès du lit d'un malade, lorſque la nature ne détermine rien d'une manière directe.

On peut faire l'application de ces réflexions au caractère contagieux de la dyſſenterie. La même dyſſenterie eſt contagieuſe ou non, ſelon les circonſtances particulières.

La dyſſenterie peut prendre un caractère réellement peſtilentiel, & par conſéquent d'autant plus contagieux, ſans être en ſoi-même d'une nature maligne: cela arrive dans les hôpitaux mal-propres, & trop remplis. Voilà pourquoi cette maladie eſt en général ſi funeſte & ſi fréquente dans les armées & dans les camps. Les ravages de la dyſſenterie vont toujours en augmentant dans les armées; il en eſt ſouvent de même parmi les gens de la campagne & dans les villes, ſi l'on ne prend les précautions néceſſaires pour

ſe garantir de la contagion, qui eſt toujours la conſéquence des exhalaiſons putrides des ſelles, lorſqu'il s'y voit beaucoup de malades en même tems. Quelque bénigne que paroiſſe une dyſſenterie, les excrémens de la plupart des malades qui ſont dans le cas de mort, laiſſent exhaler une vapeur cadavéreuſe, & deviennent par-là fort contagieux. J'ai remarqué cette puanteur infecte à un ſi haut degré chez une femme de quatre-vingt-un ans, lors de l'épidémie de 1766, qu'il ne fut pas poſſible de la diſſiper en tenant les fenêtres & la porte ouvertes, & en faiſant une fumigation continuelle avec du vinaigre: deux gardes-malades en furent attaquées.

Comme la dyſſenterie, qui ſe termine par la mort, peut en quelque manière être toujours contagieuſe par cette circonſtance, ſans que cependant la contagion s'enſuive, il ſuit de-là que la qualité contagieuſe eſt une propriété réſultante d'une dyſſenterie qui a déjà régné quelque tems parmi un peuple, qui a attaqué beaucoup de monde en même tems, & qui eſt devenue mortelle pour beaucoup de malades. On

ſentira cela d'autant plus aiſément, ſi l'on conſidère combien la crainte contribue à faire naître & à répandre la contagion. Dans l'épidémie dyſſentérique qui ſe manifeſta à Zurich même, en 1746, pluſieurs habitans d'une même maiſon en furent attaqués en peu de jours, dès qu'un ſeul en étoit par haſard attaqué. C'eſt ſans doute à la crainte qu'on doit rapporter la propagation du mal. Voilà auſſi pourquoi tous ces dyſſentériques furent vivement attaqués; il en mourut pluſieurs dans nombre de maiſons. Si l'on remplit trop les hôpitaux de malades dyſſentériques, quelques-uns de ceux qui ſoignent les malades y ſont d'abord pris d'une dyſſenterie ſimple, ou de la fièvre des hôpitaux, qui finit par des ſelles ſanguines & gangréneuſes. Il eſt peu de fièvres malignes qui n'attaquent les gardes-malades, lorſqu'on ne veille pas à la ſalubrité de l'air, & ſur-tout à faire enlever auſſi-tôt les ſelles putrides des malades. Dans les armées la dyſſenterie continue ſes ravages ſi l'on s'arrête dans le même lieu; au lieu qu'il ſuffit quelquefois de changer de campement pour la faire ceſſer peu à peu. Il n'y a donc rien de ſi

avantageux pour une armée que de décamper ſouvent, & de ſe tenir écarté des foſſes où le ſoldat ſe ſoulage, du fumier, & de toutes les impuretés du camp.

De toutes ces obſervations, tant d'autres médecins que de ma pratique, je conclus que le caractère contagieux de la dyſſenterie eſt très-ſouvent accidentel; mais que très-ſouvent auſſi la dyſſenterie prend ce caractère avant ſon iſſue mortelle; & qu'en général la contagion doit néceſſairement ſe propager, pour peu qu'on manque à uſer des moyens de précautions convenables. Mais je ne puis être de l'avis de Degner, qui penſe que le caractère contagieux eſt la principale occaſion de la maladie dans tous les malades.

CHAPITRE III.

Des différentes Eſpeces de Dyſſenteries, & de leurs ſymptomes.

APRÈS toutes ces réflexions ſur les différens genres de dyſſenteries, je paſſe aux différentes eſpèces. Les eſpèces,

comme les genres, rentrent ſouvent les unes dans les autres. Il eſt poſſible qu'une inflammation ſe joigne imperceptiblement ou viſiblement à une dyſſenterie accompagnée d'une fièvre putride, ou que la fièvre putride dégénère entiérement en une fièvre maligne; & une dyſſenterie peut devenir très-longue, lorſqu'elle eſt compliquée avec une inflammation, avec une fièvre putride, ou avec une fièvre maligne qui n'eſt pas d'un trop mauvais caractère. Cependant cela n'empêche pas qu'on ne diviſe la dyſſenterie en ſes différentes eſpèces lorſqu'elle ſe manifeſte ſous ces différentes formes; & l'on doit la différencier, ſelon ces différentes formes, parce que le traitement doit auſſi être à proportion différent. Mais c'eſt ici que les yeux les plus clairvoyans apperçoivent des difficultés extrêmes dans la pratique de l'art, vu que les objets de cet art ſont ſi importans pour les maladies, ſi ſuſceptibles de plus ou moins d'extenſion, & ſouvent ſi inconſtans dans leurs eſpèces.

Les médecins ont de tout tems pris trop de liberté dans les diviſions des eſpèces de dyſſenteries : ils ont commis

la faute qu'Hippocrate reprochoit aux médecins de Cnide, & que Sauvage a commiſe dans toute ſa Noſologie, en décrivant comme autant d'eſpèces particulières, des hiſtoires ſeulement variées des mêmes maladies. Degner eſt, ſelon moi, celui qui a le mieux écrit ſur la dyſſenterie : je le regarde comme un très-bon obſervateur, & comme un médecin digne de conſidération; mais ce n'étoit pas un homme de génie. En effet, il ne paroît pas avoir eu au plus haut degré la capacité de démêler les phénomènes, d'analyſer les idées compoſées, & de ranger à ſa place naturelle ce qui eſt de ſoi-même déterminé. D'un côté, il n'a pas convenablement diſtingué nos dyſſenteries putrides, ou bilieuſes (comme on les appelle) des différentes eſpèces de dyſſenteries malignes, en nous donnant l'hiſtoire de celle de Nimègue, qui étoit compoſée des deux eſpèces. D'un autre côté, il regarde la dyſſenterie rouge, la blanche, la muqueuſe, comme autant d'eſpèces différentes de la dyſſenterie bilieuſe. Quelques médecins parlent aujourd'hui d'une dyſſenterie griſe, d'une dyſſen-

terie ſèche, que je connois très-bien, mais qui ne fait pas une eſpèce particulière, & dans laquelle on conſeille avec raiſon tout ce qui peut humecter & délayer; d'une dyſſenterie acide, rare à la vérité, & qui attaque plus particuliérement les corps foibles. Mais il y a auſſi peu une eſpèce particulière de dyſſenterie rouge ou blanche, que griſe, jaune & noire. Le ſang qui paroît avec les ſelles eſt un ſymptome commun, mais non inſéparable; car on apperçoit chez nombre de malades tous les autres ſignes diagnoſtiques, ſans celui-là, au moins au commencement; & nombre d'autres rendent du ſang avec leurs ſelles par différentes cauſes, ſans avoir la dyſſenterie.

Ainſi, quoique la maladie ſoit ſouvent accompagnée de cette excrétion de ſang, elle ne doit pas avoir pour cela le nom particulier de dyſſenterie rouge, parce que cette excrétion ſanguine n'eſt pas un ſigne eſſentiel & inſéparable d'une eſpèce particulière. On peut donc avoir la dyſſenterie, ſans qu'il paroiſſe du ſang dans les ſelles; & la dyſſenterie peut être extrêmement dangereuſe, ſans la moindre apparence

de ſang dans les ſelles. Les ſelles, dans cette maladie, ne ſont ſouvent que blanches; mais j'ai rarement vu cette blancheur perſiſter pendant toute la maladie. J'ai auſſi remarqué que dans une vraie dyſſenterie, jamais il ne paroît avec ces ſelles blanches aucun ſymptome qui pût faire diſtinguer la maladie d'une dyſſenterie accompagnée de fièvre putride. On regardoit autrefois cette prétendue dyſſenterie blanche comme beaucoup plus dangereuſe que la prétendue dyſſenterie rouge, parce que l'on attribuoit à cette blancheur des ſelles certaine malignité, & qu'on regardoit les excrémens plutôt comme purulens, que comme muqueux & ſéreux. Mais j'ai fait voir, dans le troiſième chapitre de cet ouvrage, que ces ſelles purulentes ne ſont ſouvent qu'une pure idée; & l'on verra ci-après que l'apparence de danger vient, dans cette maladie, de différens autres ſignes.

On ſe refuſa auſſi à regarder comme dyſſenteries, les dyſſenteries les plus graves & les plus effrayantes, parce qu'elles n'étoient ni blanches, ni rouges. En effet, les médecins de Breſlaw ont mis

mis en doute, ſi l'on devoit regarder comme de vraies dyſſenteries les cours de ventre qu'ils appellent *douloureux & non ſanguins*, & que Willis & La Monière ont décrits. Ce doute des médecins de Breſlaw me paroît quelque choſe de pitoyable. Morgagni, cet aigle en médecine, nous dit que, de quelque manière qu'il paroiſſe une ſéroſité blanchâtre dans un cours de ventre, ou ſimplement une humeur glaireuſe, les médecins, d'après Willis & Sydenham, ont appellé ce cours de ventre une vraie dyſſenterie, lorſque les ſelles étoient abondantes, très-douloureuſes, quoique ſans aucune teinte de ſang. Cette opinion, embraſſée par Morgagni, ſe trouve d'autant plus appuyée, que la dyſſenterie dont il s'agit, & que Willis remarqua à Londres en 1670, abattoit en douze heures les malades, au point qu'ils paroiſſoient moribonds, & périſſoient réellement pour peu qu'on manquât de laiſſer de côté tous les évacuans, & de recourir promptement aux remèdes fortifians. Cependant on ne remarqua ni ſang, ni pus dans les ſelles des malades; les inteſtins étoient même ſains dans les cadavres que l'on

ouvrit après la mort des ſujets péris de cette dyſſenterie, qui devenoit mortelle le treizième jour. Mais un principe encore plus déciſif contre les médecins de Breſlaw, c'eſt que ces dyſſenteries, que La Monière & Willis ont décrites, étoient manifeſtement des eſpèces de dyſſenteries malignes. Je dis donc, pour réſumer & pour conclure, que la dyſſenterie ne doit pas être diſtinguée en ſes eſpèces par la différence des matières excrémenteuſes, mais par celle de la fièvre dont elle eſt accompagnée.

De grands médecins ont auſſi fait voir qu'il y a différentes dyſſenteries qui ne doivent pas entrer dans le plan d'un traité de dyſſenterie. Telles ſont celles qui ſont autant de ſymptomes de maladies toutes différentes. Par exemple, une inflammation du ventricule ou des inteſtins peut être ſuivie de ſuppuration, ou d'abcès cancéreux, dont la conſéquence eſt une dyſſenterie de cette nature. Un abcès interne dans le foie rend un pus délayé, mêlé de ſang & de bile, lequel écoulement ſe fait du canal cholédoque dans les inteſtins. Un abcès au pancréas fait couler dans les

inteſtins, par le canal pancréatique, une matière purulente, ſanguine. On a auſſi obſervé que lorſque le méſentère s'eſt abcédé après une inflammation, il en paſſe du pus dans les inteſtins, avec leſquels le méſentère communique par les vaiſſeaux ſanguins; ou cela arrive par une métaſtaſe, ce qui cauſe une dyſſenterie des plus dangereuſes. Le flux hémorrhoïdal douloureux eſt ſouvent pris par des ignorans pour une dyſſenterie, par la reſſemblance qu'il y a entre l'un & l'autre. Toute humeur acrimonieuſe & mordicante, ſoit qu'on l'ait introduite par déglutition, ſoit qu'elle réſulte d'une dépravation interne des humeurs naturelles, & qu'elle ſe ſoit jettée ſur les inteſtins, cauſe une eſpèce de dyſſenterie. On voit des dyſſenteries ſanguines, comme des hémorrhagies après l'amputation des membres. Quelquefois la dyſſenterie eſt un ſymptome de fièvre intermittente. Il y a des fièvres pétéchiales dont une vraie dyſſenterie eſt un ſymptome au commencement de la maladie. Les fièvres putrides & malignes ſe terminent ſouvent par la dyſſenterie, ou ſe joignent à la dyſſenterie ſymptomatiquement;

mais lorſqu'il ſe joint une fièvre maligne à une vraie dyſſenterie, c'eſt un cas tout différent, & qui détermine une eſpèce particulière de dyſſenterie. Dans les hôpitaux militaires les dyſſenteries ſe compliquent auſſi avec d'autres maladies, ſur-tout avec des toux, des péripneumonies, lorſque le tems commence à ſe refroidir. La dyſſenterie eſt un ſymptome des plus dangereux dans le ſcorbut.

Mais il faut bien diſtinguer ces dyſſenteries ſymptomatiques des dyſſenteries qui ne dépendent pas d'autres maladies : or, c'eſt de ces dernières dyſſenteries dont nous parlons ici. J'en examinerai quatre eſpèces, quoiqu'il y en ait peut-être davantage. Les autres eſpèces arrivent aſſez rarement. La *première eſpèce ordinaire* eſt celle qu'accompagne une fièvre inflammatoire; la *ſeconde*, celle qu'accompagne une fièvre bilieuſe ou putride : c'eſt la plus commune; la *troiſième*, celle qu'accompagne une fièvre maligne; la *quatrième*, ſi l'on veut, celle qui tire en longueur.

La dyſſenterie ſe manifeſte quelquefois par une fièvre inflammatoire, un pouls dur & plein, un très-grand mal

de tête, & un reſſerrement de ventre. Akinſide, médecin Anglois, paroît ne pas reconnoître cette eſpèce de dyſſenterie accompagnée d'une fièvre inflammatoire; car il dit qu'une inflammation obſtrue les inteſtins, & ne cauſe pas de cours de ventre; & il ajoute qu'il n'arrive d'abcès dans la dyſſenterie que ceux qui ſont les ſuites & non les cauſes du mal. Là-deſſus, il ſe croit en droit de blâmer Boerrhaave, pour n'avoir pas aſſez vu le lit des malades, & avoir expoſé de ſa chaire à ſes diſciples les cauſes des choſes avec trop de confiance. Akinſide a raiſon de dire que les abcès des inteſtins ne ſont, dans la dyſſenterie, qu'une ſuite du mal; parce que, s'ils en étoient la cauſe, la dyſſenterie devroit être rapportée aux eſpèces ſymptomatiques. Akinſide auroit encore eu raiſon de dire qu'une inflammation ordinaire de quelque partie des inteſtins, ne produit pas de dyſſenterie; mais en niant, comme il le fait, qu'il ne peut réſulter de dyſſenterie inflammatoire d'un ſang diſpoſé à l'inflammation, lequel produit dans les inteſtins tout le même effet qui arrive à l'albuginée dans une inflammation de l'œil,

il nie par-là une choſe démontrée, quoique rare à Londres; & il raiſonne directement comme ſi l'on diſoit : *ce malade crache du ſang, donc il n'a pas d'inflammation de poitrine.*

Akinſide a encore moins de raiſon de reprocher à Boerrhaave la faute qu'il a lui-même commiſe; car on voit réellement au lit des malades des dyſſenteries de l'eſpèce inflammatoire, qu'Akinſide n'a certainement pas vues de ſa chaire. Or il n'y a certainement pas de conſtipation dans ces dyſſenteries, puiſque les ſelles y ſont quelquefois extraordinairement fréquentes, mais très-peu abondantes. Cette eſpèce de dyſſenterie ſe manifeſta en Lorraine, dans le village de Viterne, au mois de Septembre 1734. Les malades commençoient par rendre beaucoup de vents, ſentoient la plus vive douleur à l'eſtomac & dans les inteſtins; à cela ſurvenoit une fièvre, & bientôt des ſelles très-fréquentes avec des épreintes, une ſoif inextinguible, & une telle inflammation depuis le goſier juſqu'à l'anus, que les malades s'imaginoient brûler intérieurement; la langue étoit enflammée, & noire à ſon origine. Si

les malades venoient à vomir dans cet état, ils mouroient incontinent. En dix jours il mourut quinze perſonnes de cette maladie, que nous a détaillée M. Marquet, doyen des médecins de Nancy. On vit même pluſieurs perſonnes ſe promener dans les rues vers les cinq heures du ſoir, être priſes à l'inſtant de la maladie, & mourir le même jour vers les dix heures.

Je ne parlerai pas ici de l'eſpèce de dyſſenterie accompagnée d'une fièvre putride, parce que j'en ai aſſez dit au ſecond chapitre de la première partie, pour la faire connoître; & que d'ailleurs les obſervations que j'ai rapportées, de l'année 1766, dans différens endroits de cette ſeconde partie, rempliſſent ſuffiſamment ce vuide & mon but.

On ne peut pas dire que la dyſſenterie que l'on appelle ordinairement maligne, ſoit réellement une eſpèce particulière de dyſſenterie, parce qu'il paroît tout-à-coup des ſymptomes très-dangereux, ou parce que les moyens curatifs les mieux réfléchis & les mieux choiſis n'ont pas de ſuccès, ou parce que les malades meurent promptement,

& en grand nombre, ou parce qu'ils meurent avec ou ſans le ſecours d'un médecin. Une dyſſenterie de cette nature peut être également d'une eſpèce inflammatoire, qui eſt très-violente, très-dangereuſe, & très-redoutable. Cependant, à parler ſtrictement, on ne devroit pas l'appeller maligne, parce que le mot de malignité renferme une toute autre idée. Un médecin philoſophe ne ſe forme l'idée de malignité dans la dyſſenterie, que lorſque outre toutes les cauſes de dyſſenterie communes à tous les tems & à tous les lieux, il y a encore d'autres cauſes particulières qui corrompent rapidement les humeurs : c'eſt-là ce qui donne à une dyſſenterie le caractère propre de malignité, & qui conſtitue l'eſpèce de dyſſenterie maligne dont il va être queſtion.

La dyſſenterie maligne eſt donc celle à laquelle il ſe joint une fièvre maligne, ſoit par des cauſes externes, ſoit par un amas de matières putrides internes. Ainſi les ſignes caractériſtiques de cette eſpèce de dyſſenterie, ſont ceux qui ſe joignent, à différens degrés, aux ſymptomes ordinaires de la dyſſenterie,

& forment, par leur coincidence, les ſymptomes les plus redoutables d'une fièvre maligne.

Les ſymptomes les plus graves d'une dyſſenterie maligne ſont (outre le friſſon fiévreux, qui reparoît ſouvent dans le cours de la maladie, mais n'a pas toujours lieu) une proſtration extrême & ſubite, & un ſerrement conſidérable vers le creux de l'eſtomac. Ce ſerrement dure juſqu'à la fin de la maladie, lorſqu'elle eſt mortelle, ou juſqu'à ce qu'il paroiſſe un mieux ſenſible, quand le malade doit en réchapper : il ne laiſſe aucun ſommeil avantageux au malade, quoique celui-ci faſſe d'ailleurs paroître aſſez d'inſenſibilité pour tout, & même pour ſa maladie. La plupart du tems le malade a la tête appeſantie, & y ſent de la douleur, qui quelquefois devient ſi conſidérable, que le crâne ſemble s'ouvrir. Souvent le malade eſt, dès l'abord, dans un délire tranquille qui ſe manifeſte particuliérement par un regard extraordinaire, & comme extatique; de ſorte que le malade ſemble enfoncé dans les plus ſérieuſes réflexions, tandis qu'il ne penſe à rien : & quelquefois ce délire eſt aſſez vif.

La voix ſe change le plus ſouvent, & s'affoiblit : on remarque de même, dès l'abord, une difficulté d'avaler, ce qui eſt un très-mauvais ſigne. Aſſez ordinairement les malades vomiſſent des (1) vers, ou en rendent dans leurs ſelles, ou ces vers viennent d'eux-mêmes dans la bouche ; & même juſques dans les narines, de ſorte qu'on peut les en tirer avec le doigt. Cependant il faut bien ſe garder de prendre les vers pour un ſigne de dyſſenterie maligne, parce qu'on en voit auſſi beaucoup dans les épidémies dyſſentériques bilieuſes.

Souvent les malades vomiſſent beaucoup de matière verte, ſans aucun ſoulagement ; quelquefois du ſang, ce qui eſt très-mauvais. Les douleurs inteſtinales ne ſont pas toujours en raiſon directe du danger : il y a des malades

(1) Ceci arrive dans tous les cas où l'acrimonie extrême des humeurs putrides les tue, ou les chaſſe du corps dans lequel ils n'ont plus leur pâture accoutumée. Les vers du corps humain vivant, ne ſurvivent pas à la mort du ſujet. J'en ai vu dans ſept cadavres ; mais ils étoient morts, excepté quelques aſcarides. Ceux-ci ſurvivent-ils? Je ne le crois pas,

qui n'en éprouvent même point. Dans quelques-uns ces douleurs ſont aſſez vives; dans quelques autres très cruelles. Tantôt l'abdomen eſt mollet, tantôt tendu. Les ſelles ſont quelquefois très-fréquentes, ce qui eſt ſi mauvais, que les malades ſemblent près de mourir au bout de douze heures, ou meurent réellement : quelquefois auſſi les malades ne font aucune ſelle; ils n'ont qu'un téneſme cruel, & meurent en trois jours lorſqu'on ne peut pas rendre les ſelles plus liquides. Les matières excrémenteuſes ſont très-variables, tantôt toutes muqueuſes, tantôt d'un brun noirâtre, citronnées, ou vertes; tantôt ce n'eſt que de l'eau pure, & les ſelles ſont très-fréquentes; tantôt c'eſt une eau comme teinte de ſang; & alors on voit le malade s'affoiblir d'heure en heure, ſe troubler, peu ſouffrir, & mourir en trois jours : quelquefois auſſi les ſelles ſont d'un rouge mêlé d'une teinte griſâtre : ſouvent elles ſont toutes noires, & plus ordinairement glaireuſes, mêlées d'une matière ſemblable à du chocolat, à du ſang, & exceſſivement fétides. Les ſelles fréquentes, avec un pouls profond, & un trouble

qui s'augmente de plus en plus, ſont un ſigne très-funeſte : au contraire, c'eſt un bon ſigne que de rendre des ſelles bilieuſes, ſuivies de ſueurs. Dans les légères attaques, la ſueur fait ſouvent ceſſer ſubitement le cours de ventre & les autres ſymptomes ; au lieu qu'il n'y a que du danger, ſi cette ſueur ne paroît pas. Les ardeurs d'urine, ou la ſtrangurie, y ſont plus fréquentes que dans la dyſſenterie bilieuſe ordinaire. Ces ſymptomes ſe font remarquer en général dans les fièvres malignes, dès le commencement : ils ſont d'un plus mauvais pronoſtic dans les dyſſenteries malignes. L'urine s'arrête auſſi quelquefois entiérement. Tantôt l'urine eſt toute brune, ce qui eſt un ſigne mortel ; tantôt elle eſt claire comme de l'eau, ou laiteuſe. La puanteur de l'urine eſt à-peu-près comme celle des ſelles : on remarque auſſi la même puanteur à l'haleine, aux crachats, & même aux ſueurs. Les malades ont un dégoût inſurmontable pour tout manger quelconque : avec la plus grande ſoif, ils ont une répugnance pour toutes les boiſſons qui ne ſont pas cordiales.

Tantôt la peau eſt extraordinairement ſeche, & tombe en lambeaux par deſquamation, ou elle eſt toujours froide & gluante. On a remarqué en France, dans une épidémie, que les malades guériſſoient lorſqu'il ſe faiſoit une éruption de véſicules aqueuſes ſur toute la ſurface du corps. On vit en Suiſſe le même heureux événement, lorſqu'il paroiſſoit une éruption miliaire le ſeptième jour, & qu'il ſurvenoit en même tems çà & là ſur la peau, des tumeurs & une éréſipelle. Dans d'autres épidémies, l'on a vu paroître des pétéchies & de groſſes véſicules peu de tems avant que la mort arrivât. Très-ſouvent les pétéchies paroiſſent les quatrième, cinquième, ſixième ou ſeptième jours; néanmoins cela n'arrive pas conſtamment dans cette dyſſenterie, elles paroiſſent ſur-tout à la poitrine, au dos, aux bras, aux jambes, & très-rarement ou preſque jamais au viſage. Ces éruptions ne ſont pas du genre des ſignes mortels; mais, conjointement avec les autres ſymptomes, elles augmentent le danger; &, plus elles ſont ternes, plus elles ſont mauvaiſes. Je les ai vues, dans un cas mortel,

brunes & même bleuâtres, en très-grand nombre ſur tout le corps. On a auſſi vu paroître des taches & des véſicules au cou, ſous les aiſſelles, au dos, aux lombes, aux aines, & ces éruptions étoient gorgées d'un pus verdâtre, & manifeſtement d'une nature peſtilentielle.

Le ſeul caractère du pouls eſt d'être petit; & rarement la reſpiration n'eſt pas pénible dès le commencement. Le hoquet, la difficulté d'avaler qui s'augmente, la tenſion ou le météoriſme du ventre, la langue ſeche & noirâtre, les défaillances, quelquefois des taches gangréneuſes à différentes parties du corps, & ſur-tout aux jambes & aux pieds, préſagent le plus ſouvent une mort prochaine & inévitable. Malgré cela, l'on a vu une gangrène ſurvenue tard & inopinément au pied, céder aux médicamens. L'on a auſſi vu des tumeurs ſimples inflammatoires aux bras, devenir critiques, & ſubitement ſalutaires. Il en a été de même d'une éréſipelle aux jambes, dégénérée en ſuppuration, quoique la peau fût couverte d'éruption miliaire & de péréchies.

La diminution du ſerrement au creux de l'eſtomac, la molleſſe du ventre, le libre cours des urines, la diminution de la foibleſſe, & ſur-tout un ſommeil naturel, donnent lieu d'attendre une cure heureuſe avec certaine confiance. Souvent cette cure eſt un coup de maître; mais le plus habile y échoue pareillement.

La dyſſenterie *lente* ne devient une eſpèce particulière que dans le cours de la maladie; car, quoiqu'en s'arrêtant à quelques ſignes, on puiſſe préſumer qu'elle durera long-tems, il n'eſt pas queſtion ici de ſavoir ſi on doit la traiter comme telle; cette propoſition ſeroit trop ridicule.

Nous appellons *lente* une dyſſenterie, quand il s'eſt paſſé trois ou quatre ſemaines depuis l'invaſion, ſans qu'on ait eſpérance de voir la maladie ceſſer: elle dure ſouvent pluſieurs mois; quelquefois des années entières. J'en vois un exemple au moment que j'écris ceci. C'eſt un vieillard qui a la dyſſenterie depuis deux ans, avec les ſelles ordinaires: il va & vient cependant, & ſoutient encore un peu de travail. Cet accident eſt ordinairement occa-

ſionné pour avoir entiérement négligé les moyens curatifs convenables au commencement de la maladie, ou pour les avoir quittés trop tôt; il vient auſſi des fautes de régime, de mauvais traitement, & de fréquentes rechûtes; quelquefois même de ce que le mauvais état antérieur des inteſtins a rendu inutiles les meilleurs médicamens.

Le corps eſt alors très-abattu, l'appétit très-foible, & la digeſtion ſe fait ſi peu, que non-ſeulement on ſent une grande oppreſſion d'eſtomac après avoir mangé, mais même les alimens ſortent par les ſelles tout cruds, comme dans une vraie lienterie. Le pouls eſt très-foible & lent; mais fréquent lorſqu'il y a un abcès caché quelque part, ou une ſuppuration établie. Les ſelles ne ſont pas, à la vérité, ſi fréquentes qu'au premier abord de la maladie, ni entiérement ſi douloureuſes, ni accompagnées de tranchées ſi fréquemment réitérées les unes après les autres. Elles ſont en général comme au premier période de la maladie, ſans ſang ou avec du ſang: quelquefois on y voit encore du ſang après des années. Il y paroît un vrai pus, lorſqu'un abcès

enfermé dans l'eſtomac ou dans les inteſtins vient à crever, ou qu'il y a une éroſion ou une exulcération dans les inteſtins.

Les excrémens ſont une matière délayée, acrimonieuſe, fétide & cancéreuſe, lorſqu'il y a un tel abcès formé dans les inteſtins. La plupart de ces dyſſenteries lentes ſont extrêmement opiniâtres, mortelles pour beaucoup de ſujets, elles dégénèrent en une autre maladie, ſur-tout en hydropiſie, & ne ſe guériſſent jamais ſans beaucoup de patience, d'exactitude & de conſtance de la part du malade.

Après avoir conſidéré en bref les différentes eſpèces de dyſſenteries, il me paroît au moins auſſi néceſſaire de réunir ici les ſymptomes les plus généraux de ces diverſes eſpèces, leurs changemens, leurs variations & leur iſſue : ce que je vais faire le plus ſuccintement que je pourrai; car ce ſeroit un trop vaſte champ à parcourir : je ne répéterai même pas tout ce que j'ai dit en particulier relativement aux dyſſenteries malignes.

Une dyſſenterie avec inflammation ſe maniſeſte d'abord par une très-forte

fièvre, par un pouls très-dur : or le pouls eſt le plus ſouvent petit dans la dyſſenterie, & rarement plein, ſinon dans le progrès de la maladie. Le malade ſent les tranchées les plus vives, & qui s'augmentent encore par le moindre toucher, mais ſur-tout par le vomiſſement : les ſelles ſont en petite quantité, la tête eſt douloureuſe, le viſage rouge, & quelquefois le ventre météoriſé. Tels ſont les ſymptomes qui décèlent cette maladie.

Une dyſſenterie avec fièvre putride ſe décele par l'amertume que le malade ſent dès l'abord à la bouche, par le vomiſſement d'une matière bilieuſe, & quelquefois mêlée de vers, par le friſſon qui revient pluſieurs fois dans le cours de la maladie, par une fièvre légère en apparence, par la pâleur aſſez ordinaire du viſage, par le ſoulagement qui ſuit le vomiſſement, par la variété des excrémens, & quelquefois par les vers qui s'y voient.

On peut toujours préſumer d'avance qu'une dyſſenterie eſt maligne, lorſqu'il y a certain nombre de malades preſſés les uns contre les autres dans un même endroit étroit : elle eſt produite par

nombre d'autres cauſes internes & externes. Les ſignes les plus marqués de cette dyſſenterie ſont une foibleſſe extraordinaire & ſubite, un grand ſerrement vers le creux de l'eſtomac, une tête lourde, un air hagard & cadavéreux, un eſprit indifférent pour tout, & extrêmement abattu, des convulſions légères, mais fréquentes, une voix très-foible, nombre de défaillances, quelquefois une éruption miliaire, des pétéchies, des aphtes dans la bouche, un pouls très-foible, un grand mal-aiſe, & autres ſymptomes ordinaires aux fièvres malignes.

Une dyſſenterie lente ſe fait aſſez connoître d'elle-même.

Il eſt avantageux que le malade vomiſſe ſpontanément, dès l'abord, une matière bilieuſe, dans la dyſſenterie putride; mais le vomiſſement eſt très-mauvais s'il revient ſouvent dans le cours de la maladie, lorſque le malade a pris quelque choſe. Le moindre vomiſſement eſt également mauvais au commencement de la maladie, dans une dyſſenterie avec inflammation. Le hoquet ne ſignifie pas grand'choſe dans le principe de la maladie, lorſqu'il eſt

occaſionné par indigeſtion, par des vents ou par des vers. Ce hoquet eſt un ſigne d'inflammation, & de gangrène imminente au haut période de la maladie, ou lorſque les choſes tournent mal. L'appétit eſt un bon ſigne; & le contraire, joint à un dégoût qui s'augmente, eſt mauvais.

Les ſelles fréquentes, mais peu abondantes, ſont le mal ordinaire: cependant la maladie eſt d'autant plus dangereuſe, que les ſelles ſont plus fréquentes & moins abondantes, & que le téneſme eſt plus fréquent dès les premiers jours. Les ſelles conſidérables & rares ſont de bon augure. Les ſelles fréquentes & abondantes qui ne diminuent pas la maladie, ſont très-mauvaiſes, & une marque d'irritation conſidérable dans les inteſtins. Les ſelles abondantes à l'état avancé de la maladie ſont mauvaiſes, lorſque les alimens ſortent en même tems ſans être digérés, ou même ſans que cela arrive. Les traits ſanguins dans les ſelles marquent une excoriation de quelques petits vaiſſeaux du rectum, mais cela ne dit rien. Il paroît quelquefois dans les ſelles une grande excrétion de ſang

qui vient du rectum en grande partie, ou des parties inférieures du colon; & ces évacuations ſont auſſi peu nuiſibles dans d'autres cas. J'ai vu tout récemment paroître beaucoup de ſang dans les ſelles, dans des attaques dyſſentériques, qui, malgré les ſelles fréquentes & la fièvre, étoient ſupportables, & preſque ſans douleur. Pluſieurs obſervateurs ont de même remarqué qu'une évacuation, de ſang pur, des plus grandes, par les ſelles, n'étoit pas nuiſible, mais même qu'elle devenoit des plus ſalutaires; tandis que d'autres malades mouroient en peu de tems ſans rendre de ſang. Ceux qui rendirent beaucoup de ſang dans les ſelles, ſelon Degner, furent moins en danger que ceux qui en rendirent peu, & qui évacuèrent au lieu de ſang une matière glaireuſe, blanche, écumeuſe, gluante, & ſeulement teinte de ſang. En effet, ces derniers malades ſe plaignoient de violentes tranchées, alloient fréquemment à la ſelle, & éprouvoient une plus grande perte de forces.

On regarde un mêlange intime de ſang & d'excrémens, comme une marque que le ſang vient d'un endroit plus haut

que le rectum; & l'on craint beaucoup ce ſigne, par cette raiſon. En général on peut conclure que le mal eſt particuliérement dans les inteſtins grêles, où le danger eſt toujours plus grand. J'ai vu ce mêlange dans des cas dyſſentériques des plus dangereux; mais je l'ai vu auſſi dans de légères attaques, & qui ſe ſont diſſipées avec peu de peine. Les ſelles deviennent moins ſanguines, c'eſt-à dire moins rouges, à l'approche de la mort; car le ſang eſt alors changé en une ſéroſité putride. En général le danger n'eſt jamais, dans les dyſſenteries, en raiſon des pertes de ſang par les ſelles. Ce n'eſt que dans les dyſſenteries malignes où toutes les pertes de ſang ſont extrêmement dangereuſes.

On ſe trompe extrêmement quant aux autres ſignes que l'on déduit des ſelles, non en prenant peut-être du pus pour des glaires, mais trop librement les glaires pour du pus. En général plus la couleur des ſelles s'éloigne de l'état naturel, plus elle eſt de mauvais préſage. La couleur verte eſt une marque de bile très-corrompue; mais la noire eſt la pire de toutes. Les ſelles

ont toujours une odeur putride, mais cadavéreuſe, lorſque la gangrène commence. Cela peut cependant arriver avant la gangrène, mais alors les ſelles ſont très-contagieuſes.

Les vers que j'ai auſſi obſervés chez des enfans & des adultes dans l'épidémie de 1766, rendent la dyſſenterie plus mauvaiſe, de même que la fièvre putride qui s'y joint. Les malades ne tardent pas à en rendre, ſoit par les ſelles, ſoit en vomiſſant. Ils ſont la plupart de l'eſpèce des lombrics : cependant j'ai vu dans les ſelles une quantité prodigieuſe d'aſcarides. Pringle (1) nous avertit néanmoins de ne pas regarder en général les vers comme la cauſe de la maladie, mais comme le ſigne d'un mauvais état antérieur des inteſtins, ou l'affoibliſſement de leur ton, de la diminution des ſecrétions naturelles, de la coagulation & de la dépravation des alimens.

Il paroît quelquefois précipitamment

(1) C'eſt avec raiſon. Je dirai auſſi que les vers ne rendent pas la maladie plus mauvaiſe; mais qu'ils ſortent parce qu'elle eſt réellement telle.

des aphtes dans la bouche & ſur la langue, ce qui eſt fort dangereux, auſſi bien que la difficulté d'avaler. Les tranchées ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont plus vives, & qu'elles durent plus de tems après les évacuations. Une ardeur dans le bas-ventre, ou en urinant, & même la ſtrangurie, ſont, dans la dyſſenterie bilieuſe, une marque de la ſeule irritation de la bile, & il n'y a rien à en craindre. Dans les dyſſenteries malignes, au contraire, on doit les ranger parmi les ſignes dangereux.

On obſerve en différentes eſpèces de dyſſenteries, une gêne douloureuſe à la poitrine & au creux de l'eſtomac; ce qui eſt toujours très-dangereux. Les ſymptomes hyſtériques doivent être conſidérés comme tels : ainſi l'on ne doit pas les déduire immédiatement de la maladie; cependant tous ces ſymptomes ſont dangereux dans une dyſſenterie maligne. Les convulſions réelles ſont mortelles dans une dyſſenterie ordinaire, après l'uſage des médicamens aſtringens. Les mouvemens ſpaſmodiques marquent toujours du danger chez les enfans dans toute dyſſenterie, parce

parce que c'eſt une preuve de vive irritation dans les inteſtins, & quelquefois ils ſont ſubitement ſuivis de la mort. Les éruptions miliaires, véſiculaires, les pétéchies, ſont en général fort dangereuſes. Quoiqu'il ne faille pas les ranger parmi les ſignes directement mortels, le danger en devient cependant extrêmement plus grand.

En général la maladie devient fort dangereuſe, lorſque, par négligence ou par une mauvaiſe manœuvre, la dyſſenterie perſévère juſqu'à ce que les forces ſoient épuiſées, que les inteſtins aient perdu leur ton naturel, & que le velouté en ſoit enlevé; quoiqu'il y ait encore quelque eſpoir auſſi long-tems que les ſelles ne ſont pas *ſanguinéo-ſéreuſes*, ou involontaires, ou qu'il n'y a pas encore d'aphtes, de pétéchies, de hoquet, & que le malade ne ſe plaint pas de foibleſſe, d'anxiété précordiale : autrement les meilleurs obſervateurs déſeſpèrent de tout.

Le concours de pluſieurs ſignes dangeureux eſt la marque aſſurée d'une mort prochaine, quoique pluſieurs de ces ſignes, pris ſolitairement, n'an-

noncent pas la mort. Tels ſont le hoquet, les défaillances, ſur-tout le vomiſſement d'une matière extraordinaire; le mal de cœur, les anxiétés précordiales; des ſelles vertes, cendrées, ſanguinéo-ſéreuſes, ſans aucune marque de ſang pur, mêlées de vers, & extrêmement cadavéreuſes; le rejailliſſement ſubit des lavemens; les veilles extraordinaires, une ſoif extrême, le froid des membres, un abattement total, un pouls foible & profond; une fièvre maligne légère, ou qui paroît ceſſer entiérement; une ardeur interne, des ſueurs froides, des aphtes qui noirciſſent dans la bouche, une difficulté d'avaler, une couleur d'un rouge noirâtre, des crachats ternes; la ceſſation ſubite de toute douleur; la rétention des urines; l'envie de ſe lever, de boire de l'eau froide; la couleur bleue des lèvres, une eſpèce de ſtupidité, de légers délires, le ſoubreſaut des tendons, des mouvemens ſpaſmodiques par tout le corps, les yeux enfoncés, un regard farouche, des ſelles involontaires.

L'iſſue eſt toujours fort incertaine lorſque la maladie n'a pas diminué par

les évacuations faites à propos, parce que la gangrène ſurvient peu à peu. Au contraire la terminaiſon heureuſe de la maladie dépend du prompt uſage des médicamens convenables, & employés lorſque les forces ne ſont pas encore trop abattues, & que les inteſtins ne ſont pas encore endommagés.

Aucune maladie n'eſt ſi ſujette aux récidives que la dyſſenterie; & de fréquentes récidives cauſent un cours de ventre continuel, en diminuant le ton des inteſtins, en enlevant leur velouté, & en y occaſionnant des abcès.

Les ſignes d'une heureuſe terminaiſon ſont la diſparition de tous les ſymptomes qui avoient paru dès l'abord, & de nombre d'autres phénomènes qu'un eſprit éclairé apperçoit aiſément de lui-même.

CHAPITRE IX.

Traitement de la Dyſſenterie inflammatoire, & de la Dyſſenterie bilieuſe ou putride.

CETTE variété de circonſtances exige auſſi un traitement varié en même raiſon. Il y a des eſpèces de dyſſenteries où les moyens curatifs qui ont été heureux dans une autre eſpèce, deviennent mortels, & *vice versâ.* Il y a même des dyſſenteries d'une même eſpèce, où l'on voit des effets contraires & tout oppoſés, réſulter d'une méthode qui a été utile dans un cas ſuppoſé ſemblable. Ce ſeroit donc une imprudence extrême d'employer un ſeul moyen curatif contre tous les cas poſſibles de dyſſenteries, de prétendre avoir un ſpécifique contre toutes les eſpèces, ou de chercher ce ſpécifique dans des livres, où l'on a jetté ſans examen ſur le papier tous les ſymptomes des différentes eſpèces. Il n'eſt pas moins impoſſible de déterminer une méthode générale pour les différentes

eſpèces & les différens périodes de ces maladies. Au contraire, après l'analyſe la plus ſoigneuſe, on voit toujours ici, comme dans toute la médecine, certaines choſes qu'il n'eſt pas poſſible de détailler, & dont la connoiſſance eſt cependant de la dernière importance. En effet, ce n'eſt jamais que par la déterminaiſon des circonſtances de chaque malade, qu'on peut démêler la complication ſi variée, & preſque infinie, des cas que l'on rencontre tous les jours, même dans une ſeule eſpèce, & à plus forte raiſon dans des eſpèces différentes. Cependant un médecin inſtruit du traitement de chaque eſpèce, ſaura prendre ſon parti dans les cas les plus embarraſſans, s'il a ce génie qui fait l'eſſence de l'art & le vrai talent du médecin, & qu'il ait été à l'épreuve au lit des malades.

Dans la dyſſenterie inflammatoire, la ſaignée faite d'abord eſt un point eſſentiel; & l'on ne doit point balancer à la réitérer, lorſque les forces ſont encore en vigueur, & que le corps n'eſt pas encore épuiſé par la fréquence des ſelles. Alors la ſaignée produit quelquefois des effets rapides & d'un

avantage étonnant. Enſuite on donne tous les jours trois lavemens avec une décoction d'orge, de mauve de guimauve & de camomille. Il eſt eſſentiel de ne pas donner chaque lavement tout entier à la fois, mais par partie, afin qu'il reſte, & ne rejailliſſe pas ſur le champ. Intérieurement on donne des choſes adouciſſantes, émollientes, lubréfiantes, comme la gomme arabique, un mêlange (1) en poudre de gomme adragante ſelon la pharmacopée de Londres, le ſirop d'Althéa, & avec cela beaucoup de lait d'amandes, ou de crême d'orge. On fait ſur le bas-ventre des fomentations chaudes de camomille cuite dans le lait, après qu'on l'a humecté à chaud de tout côté avec une décoction de mauve.

---

(1) *Recette.*

De gommes adrag. & arab. } de chaque *une*
De racine de guimauve, } *once & demie.*

D'amidon, } de chaque *demi-*
De régliſſe, } *once.*

De ſucre fin, *trois onces.*

Mêlez pour en faire une poudre.

Lorſque l'inflammation a diſparu entiérement, on peut utilement ſe ſervir de petites doſes de teinture aqueuſe de rhubarbe, en continuant toujours le lait d'amandes.

Il peut réſulter un téneſme très-pénible d'une grande inflammation du rectum, laquelle vient promptement à ſuppuration : or on ne tarde pas à en voir des marques dans les ſelles. On y remédie par la ſaignée & par des lavemens réitérés, & en particulier par les ſangſues.

J'ai penſé, comme tous les médecins de l'Europe, que tous les médicamens étoient inutiles, ſans exception, lorſqu'à la ſuite d'une inflammation il ſurvient une gangrène, que je regarde abſolument comme mortelle ; cependant je remarquerai ici que M. Rahn, dans ſon Traité de la Dyſſenterie, recommande beaucoup le ſuc des écreviſſes de rivières en lavemens & en bouillons, lors des ſignes d'une gangrène interne.

Un vomitif dans cette eſpèce de dyſſenterie ſeroit un poiſon mortel : les laxatifs ne font pas moins de mal, par leur vertu irritante qui augmente

l'inflammation. Tous les médicamens narcotiques, échauffans, aſtringens, obſtruans, incraſſans, ſont ici très-préjudiciables.

D'habiles médecins déterminent ſouvent les vraies indications curatives d'une maladie, & choiſiſſent des médicamens qui doivent produire des effets tout contraires à leurs vues. Les médecins de Breſlaw déterminent, pour indication curative de cette dyſſenterie, de réſoudre l'inflammation; &, pour ces vues, ils preſcrivent la racine de tormentille, de grande ſanguiſorbe, l électuaire d'Hyacinthe, l'antidote de Hongrie en poudre, & même la muſcade, tous médicamens aſtringens, échauffans, obſtruans, & capables d'augmenter l'inflammation. Dans la vue de diſſiper le peu d'inflammation qui reſte à la fin d'une dyſſenterie, Degner conſeille auſſi la teinture de caſcarille, que perſonne ne preſcrira ſans doute jamais dans le cas de vraie inflammation, comme un médicament ſalutaire. Il ajoute encore, ſur le dire d'autrui, que la racine de pimprenelle blanche eſt utile à ceux dont les inteſtins ſont enflammés : or cette racine

eſt acrimonieuſe, mordicante & échauffante. M. Rahn dit, dans ſon ouvrage cité, que l'on doit ſur-tout ſe garder des calmans & des obſtruans dans la dyſſenterie; & dans un autre endroit il n'héſite pas de dire (ſans doute qu'il avoit ſes raiſons) que lorſque le ſujet eſt menacé d'inflammation, il faut recourir au laudanum de Sydenham, à l'électuaire d'Hyacinte, aux pilules de Cynogloſſe; c'eſt-à-dire, aux médicamens qu'il défend. Le grand mal des médicamens narcotiques eſt ſur-tout de laiſſer l'inflammation continuer ſes progrès, ſans que le malade ou le médecin s'en apperçoive.

Le ſucre de Saturne eſt utile dans les inflammations externes. Rivinus & Dolæé, par cette raiſon, s'en ſont ſervi dans les inflammations internes, & ont cru qu'il y étoit avantageux; mais, ſelon les obſervations d'un très-habile médecin Suiſſe (M. Hoze), c'eſt un médicament redoutable, & qui, malgré les expériences de Goulart, n'eſt pas encore connu de ſon côté avantageux, & ſur lequel un médecin prudent ne doit pas faire fonds : au moins il ne convient pas dans la dyſſenterie, parce

qu'il arrête les ſelles, augmente les douleurs, & par-là l'inflammation.

Il n'eſt pas de méthode plus funeſte que celle que Marquet nous donne relativement à la dyſſenterie inflammatoire qu'il a obſervée en Lorraine. Il défend la ſaignée, preſcrit l'ipécacuanha, la rhubarbe, le diaſcordium, & une boiſſon des choſes les plus aſtringentes. Si ces médicamens ont eu du ſuccès, l'expoſé qu'il fait de la maladie eſt abſolument faux; & ſi ces dyſſenteries ont tout ravagé, comme une peſte, cela devoit être avec un pareil traitement.

Quant à la dyſſenterie accompagnée d'une fièvre bilieuſe, autrement appellée putride, on peut ſuivre avec plus ou moins de modifications la méthode que j'ai preſcrite, d'après mon expérience, au premier chapitre de cet ouvrage. Mais il y a encore bien des choſes à faire, ou à omettre, dont je n'ai pu parler juſqu'ici, & que je vais expoſer. C'eſt d'après les obſervations que j'ai faites, lors de l'épidémie de 1766, que je communiquerai ces obſervations ultérieures, me tenant toujours à la plus exacte vérité; car, ſans l'empreinte

de la vérité, un livre de médecine ne mérite pas d'être regardé.

Sydenham & Huxham ont recommandé la ſaignée, ſur-tout au commencement de la maladie. Monro la trouva indiſpenſable dans l'armée Angloiſe, pendant la derniere guerre d'Allemagne, lorſque les attaques étoient encore récentes; elle fut même du plus grand avantage pour le ſoulagement des malades, & pour les conduire à une heureuſe iſſue. Mais ſi la maladie avoit déjà duré quelque tems, ou traîné un peu en longueur, que la fièvre eût ceſſé, ou que le malade fût très-affoibli, il regardoit la ſaignée comme inutile, & croit même qu'elle eût été préjudiciable. Pringle penſe que la dyſſenterie en elle-même n'exige pas la ſaignée; mais que ſouvent elle eſt indiſpenſable, & même très-avantageuſe à la cure, par rapport à la pléthore que l'on rencontre dans des ſujets, ou par rapport à une fièvre inflammatoire. Si, à la premiere ſaignée, le ſang n'a pas de marque d'inflammation, ou que la fièvre ne ſoit pas accompagnée d'une inflammation conſidérable, Pringle penſe encore que la réitération de la ſaignée

peut être nuiſible, vu qu'il faut ſurtout maintenir les forces du malade dans une maladie qui ne l'abat que trop. Mais ceci n'eſt relatif qu'aux cas où il ſe joint une inflammation à un caractère putride; & juſques-là je ſuis de l'avis de cet habile médecin Anglois.

Mais l'inflammation & la putridité, ou, ſi l'on veut, la dépravation putride, ne ſont pas toujours enſemble. Il eſt donc néceſſaire d'entendre ici les médecins Hollandois & Allemands, relativement à l'avantage de leur méthode curative. Degner dit que Sydenham, regardant la dyſſenterie comme une fièvre tranſportée ſur les inteſtins, y ordonnoit la ſaignée pour éconduire par-là cette matière acrimonieuſe; mais, ajoute Degner, ſi la dyſſenterie doit être appellée fièvre, il faut donc l'appeller tout naturellement une fièvre *cacatoire*, puiſqu'elle précipite par le fondement toute la ſubſtance du corps. La ſaignée n'étoit pas néceſſaire dans la dyſſenterie de Nimègue: auſſi Degner ne l'a-t-il conſeillée à perſonne, parce qu'elle ne corrige pas la mauvaiſe qualité de la bile, & qu'elle affoiblit

au contraire les forces vitales, & trouble la nature dans ſes mouvemens ſalutaires. Degner a vu la ſaignée promptement ſuivie d'un vomiſſement de ſang, & de la mort. Cette obſervation, & autres ſemblables, lui rendirent la ſaignée ſuſpecte, parce que d'ailleurs la nature ne ſoutient pas aiſément deux différentes ſortes d'évacuations, & que, tout bien réſumé, la ſaignée ne produit jamais de grands avantages dans ces cas-là. Il remarqua qu'elle étoit plutôt utile comme moyen de précaution dans les ſujets pléthoriques; néanmoins il avertit de ne la pratiquer qu'avec beaucoup de prudence & de ſagacité, ſi l'on veut ne pas plutôt nuire qu'être utile.

Eller dit que, dès le commencement de la maladie & au premier période, l'on doit examiner ſi le malade eſt ſanguin, & a un pouls fréquent & plein; que, dans ce cas-là, il eſt bon de diminuer la maſſe d'un ſang enclin à l'inflammation, & même de la répéter, ſi le ſang ſe couvre d'une peau jaune, ce qui, ſuivant lui, eſt très-rare: mais que, s'il n'y a pas trop de ſang, la ſaignée eſt inutile, ou plutôt nuiſible,

en ce qu'elle diminue les forces néceſſaires pour vaincre la maladie; forces dont les malades ont alors ſi manifeſtement beſoin. De tout cela je conclus que l'on doit s'abſtenir de la ſaignée dans une dyſſenterie accompagnée d'une fièvre bilieuſe, mais qu'il n'y a rien à reprocher à un médecin éclairé qui la met en uſage dans les cas compliqués.

Les vomitifs, comme les purgatifs, étoient autrefois abſolument rejettés pour la dyſſenterie, ou l'on ne s'en ſervoit qu'avec réſerve. Cependant l'expérience journalière, & les obſervations de Pringle, nous apprennent qu'ils font le point eſſentiel de la cure. Eller dit avoir remarqué, & qu'une longue expérience l'a fait voir aux médecins, qu'aucune évacuation n'opère plus heureuſement la guériſon d'une épidémie dyſſentérique, que les vomitifs. Il régna une dyſſenterie des plus dangereuſes, en Août 1721, dans pluſieurs endroits de la haute Saxe. Eller y fut mandé, & obſerva qu'aucun médicament n'opéroit plus avantageuſement dès l'abord de la maladie, que ceux qui, réitérés pluſieurs fois,

chaſſoient radicalement la matière bilieuſe acrimonieuſe. C'eſt en inſiſtant ſur ce point, qu'il extermina cette maladie en deux ou trois ſemaines, moyennant les évacuations ſeules, & qu'il prévint les rechûtes. De trois cens malades qu'il traita, à peine en perdit-il un quarantième.

On a remarqué que le vomitif eſt toujours plus effectif, ſur-tout s'il paſſe par bas, lorſqu'il s'agit de faire évacuer la bile. Pringle a remarqué qu'on obtenoit plus aiſément ces deux effets, lorſqu'on ne donnoit l'ipécacuanha qu'à la doſe de cinq grains, & en le réitérant ainſi deux ou trois fois le même jour, juſqu'à ce qu'il arrivât un vomiſſement ou une ſelle ; ce qui a ordinairement lieu ou avant ou après la troiſième doſe. Quinze grains donnés de cette ſorte, feſoient évacuer plus que trente pris en une doſe. Mais, quoique Pringle trouvât cette méthode d'adminiſtrer le vomitif la plus avantageuſe, ſur-tout lorſqu'elle étoit répetée pluſieurs fois, dès qu'il l'avoit miſe en uſage pendant un jour, il s'en tenoit-là par rapport au malaiſe extrême qui la ſuivoit ; & néanmoins cette méthode étoit la plus ſûre.

Eller avoit auſſi cette méthode dès l'an 1721, donnant depuis deux juſqu'à quatre fois le jour, quatre, cinq ou ſix grains d'ipécacuanha, juſqu'à ce qu'il ſurvînt un doux vomiſſement. Pour les ſujets forts, il mêloit quatre grains de tartre émétique à chaque dragme d'ipécacuanha, & en preſcrivoit pluſieurs fois quatre, cinq, ſix de ce mêlange, à prendre de la même manière, & avec (1) les plus heureuſes ſuites. Monro remarqua de même dans l'armée Angloiſe en Allemagne, que l'ipécacuanha, répété à petites doſes, depuis quatre juſqu'à ſix grains, provoquoit le vomiſſement & les ſelles; mais il cauſoit un ſi grand mal-aiſe aux ſoldats, qu'on pouvoit à peine les réſoudre à ſe ſoumettre à ce traitement. François Ruſſel trouva en 1756, que quelques grains de rhubarbe, mêlés avec l'ipécacuanha, le rendoient plutôt purgatif, & que les ſujets n'en éprouvoient pas de tels mal-aiſes. Akinſide ne donnoit qu'un grain ou deux d'ipécacuanha toutes les ſix heures, mais dans une infuſion de menthe, impré-

(1) On ne ſauroit trop louer ce procédé.

gnée d'une confection cordiale; & il paroît s'en être fié à cette ſeule méthode, laiſſant de côté la ſaignée & le vomitif.

J'éprouvai auſſi, dans l'épidémie de 1766, cette méthode de donner l'ipécacuanha à petites doſes à différens malades. Aux enfans, j'en donnai quatre fois, à la doſe de cinq grains, avec autant de crême de tartre; aux adultes, trois fois, dix grains chaque doſe, avec une demi-dragme de crême de tartre; ou je pouſſai juſqu'à quatre doſes, dix grains chaque doſe, avec autant du même ſel. Je ne remarquai pas cette fois-là le mal-aiſe dont parlent tant d'écrivains, & que j'obſervai moi-même en deux autres occaſions; mais ces petites doſes ne firent pas plus évacuer que lorſque je donne les doſes en une fois : pluſieurs fois même le vomiſſement n'arriva pas après la première ou la ſeconde doſe, lorſqu'il y avoit beaucoup de matière bilieuſe dans l'eſtomac. Je n'apperçus aucun autre avantage, que de faire évacuer par les ſelles.

Mais il n'y a peut-être pas de meilleure méthode que celle que nous

a donnée M. Tiſſot pour les fièvres putrides ; c'eſt de diſſoudre dans l'eau une aſſez grande quantité de tartre émétique, de l'édulcorer avec un ſirop, & d'en prendre toutes les heures en tant qu'il eſt beſoin pour provoquer & faire réitérer le vomiſſement. M. Guillaume Ruſſel, cet habile médecin Anglois, trouva que le tartre émétique étoit le meilleur médicament dans tous les cas où il y avoit beaucoup de bile putride réſidente dans l'eſtomac & dans les inteſtins, parce qu'il fait promptement évacuer la matière corrompue ; au lieu qu'elle cauſoit les plus grands maux pour le peu qu'elle reſtât dans ces viſcères. Pringle prétend qu'il eſt toujours bon de joindre un ou deux grains de tartre émétique à un ſcrupule d'ipécacuanha ; ce qui rend cette racine plus effective, tant pour les ſelles, que pour le vomiſſement de la matière bilieuſe. On peut ſe ſervir avec avantage de ce mêlange au commencement de la dyſſenterie, ſi l'on ne veut pas employer le tartre émétique ſeul.

L'irritation que cauſe le tartre émétique eſt d'autant plus néceſſaire pour

faire agir l'ipécacuanha, que celui-ci (1) n'opère pas, même à forte doſe, lorſque l'eſtomac eſt enduit d'une matière glaireuſe abondante, ou qu'il eſt inſenſible; tandis qu'il opère à petites doſes dans des circonſtances contraires. Pendant l'épidémie de 1766, je fus appellé à Brugg pour un enfant de douze ans, qui depuis trois jours avoit la dyſſenterie, avec une bouche amère, une grande oppreſſion d'eſtomac, de vives tranchées, & une forte fièvre. J'ordonnai pour la nuit *demi-once* de crême de tartre, & pour le jour ſuivant un vomitif de *trente grains* d'ipécacuanha. Ce vomitif reſta ſans effet par le haut, mais pouſſa par les ſelles, & avec grand ſoulagement, une grande quantité de matière d'une puanteur infecte. J'ordonnai encore pour le ſoir & pour la nuit la crême de tartre, & pour le matin ſuivant, quatre onces de tamarin pour purger, ce qui ne fit pas aller à la ſelle incontinent, mais provoqua d'abord un très-fort vomiſſement

---

(1) Cette obſervation eſt bien vraie. Mais le tartre émétique, que je préfère auſſi, ne doit pas être dirigé par un novice.

de matières glaireuſes & viſqueuſes, & enfin purgea très-vivement; de ſorte que les ſymptomes mentionnés, & la fièvre même diſparurent. La crême de tartre acheva la cure. Dans ce cas-ci j'aurois dû donner le tartre émétique ſeul, ou joint à l'ipécacuanha (1).

La réitération du vomitif n'eſt pas indifférente en cerrains cas. Monro a vu l'émétique avancer étonnamment la cure dans les cas les plus opiniâtres; & pluſieurs médecins ſe ſont repoſés entiérement ſur l'ipécacuanha ſeul. J'obſervai pendant l'épidémie de 1766, que les médicamens échauffans, en partie, pris au commencement de la maladie, en partie l'abondance d'une matière bilieuſe & glaireuſe, en partie les vers qui ſe jettoient dans l'eſtomac, rendoient inutiles aux malades pendant pluſieurs jours, par des ſoulevemens continuels d'eſtomac, & même par un vomiſſement fréquent, tout ce qu'on

(1) Ou moins d'ipécacuanha mêlé avec la crême de tartre. Il eſt plus que probable que cette doſe d'ipécacuanha auroit mis cet enfant dans un état très-critique, ſans l'acide du tamarin & du tartre, malgré le grand embarras des matières glaireuſes de l'eſtomac.

leur faiſoit prendre, quoiqu'ils euſſent déjà pris un vomitif effectif. Dans ces circonſtances j'adminiſtrai une teinture aqueuſe de rhubarbe, qui n'étoit plus rejettée, & amenoit la maladie à une heureuſe terminaiſon, quoique lentement; mais dans les cas dangereux & urgens je fis prendre un ſecond vomitif. Un homme d'environ trente-quatre ans, eut à Brugg une attaque violente de dyſſenterie : quelqu'un lui preſcrivit un vomitif le premier jour, & la crême de tartre pour le ſoir. Alors on m'appella. J'ordonnai le tamarin pour le lendemain matin, & pour la nuit la crême de tartre avec une infuſion de camomille. Le troiſième je preſcrivis de la manne avec un ſel amer, & du tamarin à prendre de tems en tems pendant la nuit. Tous ces médicamens furent rejettés avec le vomitif antérieur; mais le malade vomit en même tems une quantité étonnante de matière bilieuſe. Outre cela les ſelles furent des plus fréquentes, mais extrêmement petites, bilieuſes, & mêlées de beaucoup de ſang. Les tranchées ſe faiſoient également ſentir devant ou après les ſelles; la fièvre augmentoit chaque

jour, tandis qu'elle avoit été très-légère au commencement. Le quatrième on me vint dire le matin que je n'avois pas beſoin d'apporter de médicament, parce que le malade avoit encore vomi pendant la nuit, & le matin beaucoup de bile, & ſe trouvoit du reſte dans les mêmes malheureuſes circonſtances; cela m'engagea à tenter l'ipécacuanha, que le malade prit volontiers. Auſſi-tôt il vomit beaucoup de bile & de glaires, & outre cela un grand ver. Immédiatement je lui fis prendre un purgatif de manne & de ſel amer : il ne le vomit pas. Le malade rendit beaucoup de matières en douze ſelles; & les douleurs diminuoient à proportion qu'il évacuoit. Enfin les douleurs ceſſèrent entiérement. J'aurai occaſion d'achever le détail de ce cas remarquable.

On peut adminiſtrer un purgatif deux heures après le premier vomitif, ou le remettre au lendemain matin : cependant on doit ſe régler ſur ce point, par l'effet qu'il produit ſur les douleurs. Je citerai à cet égard les deux habiles médecins Anglois, Pringle & Monro. L'un & l'autre ont vu, & ont conclu comme moi. Selon Pringle, que ce

vomitif ait été réitéré ou non, le purgatif doit être adminiſtré le jour ſuivant ou le troiſième, & réitéré autant que les forces du malade le peuvent ſoutenir, & que l'opiniâtreté de la fièvre l'exige. Mais on doit plutôt déterminer la réitération du purgatif par l'opiniâtreté des tranchées & du téneſme, que par le ſang des ſelles; & Pringle croit qu'il eſt impoſſible d'entreprendre une cure ſans ces fréquentes évacuations. Il veut donc qu'on faſſe moins attention à la doſe qu'aux effets. Or, on doit juger des effets, non par le nombre, mais par la grandeur des ſelles, & ſur-tout par la diminution des tranchées & du téneſme. En général les ſelles ſont plus nombreuſes par la maladie même, que par les purgations. Monro remarque pareillement que la cure dépend en grande partie de la répétition fréquente de doux purgatifs donnés au commencement, mais capables d'évacuer la matière corrompue. Il ordonnoit ces purgatifs, à l'armée Angloiſe en Allemagne, tous les deux, trois, quatre jours, ſelon l'exigence des cas. C'étoit toujours d'après les effets & les

ſymptomes préſens, qu'il ſe régloit à cet égard. Il étoit même étonné du peu de forces que perdoient les malades par ces purgations fréquentes : il purgeoit quelquefois les ſujets robuſtes deux, trois, & quatre jours de ſuite, & il obſerva que les malades, au lieu de s'affoiblir, devenoient plus forts, plus alègres, après l'effet total du purgatif, par le ſoulagement qui réſultoit de l'évacuation de la matière putride qui cauſoit, par ſa préſence dans les inteſtins, un mal-aiſe continuel, & le plus grand abattement. On voit donc par ces détails concernant les effets des purgatifs, la vérité de ce grand principe de médecine, qu'aucun médicament ne fortifie les malades que ceux qui diminuent ſa maladie, & que les malades ſont le plus fortifiés au moment où ils ſemblent le plus affoiblis.

On peut auſſi couper la maladie avec l'ipécacuanha, tant cette méthode chaſſe promptement la matière bilieuſe, pourvu qu'il n'y ait pas d'obſtacles invincibles; au lieu qu'en négligeant cette pratique, la maladie traîne au moins en longueur. Dans l'épidémie de 1766, j'ai ainſi guéri en deux ou trois

trois jours pluſieurs ſujets qui préſentoient tous les ſignes d'une dyſſenterie actuelle : les évacuations, réitérées dès le premier moment, les ont tirés d'affaire. Ils avoient cependant un friſſon très-fort & de longue durée, un grand mal-aiſe, une envie de vomir, la bouche amère, des chaleurs, un mal de tête, une grande douleur au bas de l'épine du dos, des déchiremens dans le ventre, des envies d'aller preſque inutiles. C'eſt dans ces circonſtances que je trouvai à Brugg une dame de trente-neuf ans. Au premier accès, je lui donnai le ſoir quatre drachmes de crême de tartre; cela procura quatre ſelles pendant la nuit. Le matin ſuivant je preſcrivis trois onces de tamarin; ce qui fut ſuivi de nombre de ſelles abondantes, avec beaucoup de ſoulagement, & la fièvre diſparut. J'ordonnai pour la nuit une once de crême de tartre dans une décoction d'orge. Le troiſième jour elle prit deux onces de manne, avec ſix drachmes de ſel de Sedlitz; ce qui termina la maladie le même jour. Je pourrois produire nombre d'exemples ſemblables.

Quelquefois les attaques étoient plus violentes : cependant la maladie ſe gué-

riſſoit aſſez promptement par la même méthode. Lors de l'épidémie de 1766, une fille eut à Brugg, pendant une ſemaine, de très-vives tranchées, & enfin une dyſſenterie réelle des plus douloureuſes, accompagnée, dès le premier accès, d'une fièvre horrible, telle que je n'en ai jamais vu au premier accès. La malade avoit les yeux enflammés, un pouls fort, nageoit dans ſa ſueur, avoit la bouche très-amère, & une envie continuelle de vomir. Je lui fis prendre à cinq heures du ſoir un vomitif de quarante grains d'ipécacuanha avec lequel j'avois réuni vingt grains de crême de tartre, & deux heures après une drachme du même ſel avec un gros de rhubarbe. Il eſt étonnant combien elle rendit de matière bilieuſe par haut & par bas, & avec le plus grand ſoulagement. Le deuxième jour elle prit trois drachmes de ſel de Sedlitz, le matin. Les évacuations furent conſidérables, les ſelles rouges & vertes. Les douleurs diminuèrent l'après-midi; la fièvre étoit égale, mais la chaleur beaucoup moindre. Le troiſième elle prit encore trois drachmes de ſel de Sedlitz; ce qui occaſionna, une demi-heure après, un fréquent vo-

miſſement de matière bilieuſe, & enſuite une forte ſelle. Douze heures après, toutes les douleurs avoient diſparu, & à quatre heures du ſoir je ne remarquai plus de fièvre. Les douleurs revinrent vers la nuit. J'ordonnai une demi-once de crême de tartre dans une pinte d'eau d'orge, à prendre peu-à-peu pendant la nuit; ce qui procura encore pluſieurs ſelles, & les douleurs diſparurent. Le quatrième jour la malade ſe trouvoit bien. Je preſcrivis la teinture de rhubarbe. Le ſoir elle ſentit encore quelques douleurs; ſa bouche devint amère: je preſcrivis la crême de tartre pour la nuit. Le cinquième elle ſe trouva très-bien le matin, rendit un ver par bas. De tout ce jour elle ne fit qu'une ſelle, & fut guérie.

Mais, lorſque les purgatifs les plus capables de chaſſer la matière bilieuſe reſtent ſans effet dans cette eſpèce de dyſſenterie, il arrive directement la même choſe que l'on remarque de l'uſage des médicamens oppoſés, c'eſt-à-dire, des aſtringens & des obſtruans. Pendant l'épidémie de 1766, un enfant de ſix ans, naturellement conſtipé, fut pris de la maladie à Brugg. La matière bilieuſe

qu'il vomit fréquemment le premier & le ſecond jour, me fit voir que cette maladie étoit de l'eſpèce des maladies bilieuſes. La molleſſe du pouls, & les ſouffrances continuelles de cet enfant, qui pleuroit même de douleur, me firent croire qu'il n'y avoit pas d'inflammation. Cet enfant devoit être ſur la chaiſe à chaque inſtant, le jour & la nuit, & ne rendoit aucune vraie ſelle. La matière dyſſentérique lui reſta fixée dans le corps (1) au point que ce fut inutilement que je lui adminiſtrai l'ipécacuanha, la manne avec un peu de crême de tartre, le tamarin, la teinture de rhubarbe; le tout proportionnément à ſon âge. Dans la quatrième nuit, il tomba dans un délire complet, rendit un ver, eut beaucoup de mouvemens convulſifs. Le matin ſuivant, je le vis tout hors de lui-même, ſes yeux ſe convulſoient; il ſe jettoit en travers du lit, & je ſentis bientôt que la mort approchoit: ce qui arriva le même jour. Voilà donc un exemple

(1) Les bains chauds euſſent-ils été inutiles ici? J'ai lieu de croire que non, d'après ce que j'ai vu dans pluſieurs cas de conſtipation opiniâtre.

de la poſſibilité d'une dyſſenterie bilieuſe dans un enfant, ſans aucune douleur inteſtinale antérieure, ſans un pouls dur, ſans que le ventre ſoit météoriſé, & ainſi ſans inflammation précédente. On voit qu'un enfant peut mourir promptement lorſqu'une matière bilieuſe irritante & abondante lui cauſe des mouvemens ſpaſmodiques à ce degré.

Je vis enfin, en 1766, de la manière la plus convaincante, dans un eccléſiaſtique reſpectable, combien le penchant invincible à prendre des cordiaux & des médicamens échauffans, & combien la répugnance qui en réſulte pour tous les purgatifs, fait empirer la maladie, la rend plus difficile à traiter & plus dangereuſe; de ſorte qu'à la fin même il ſurvient des tumeurs aux jambes; & que la guériſon complette eſt encore retardée juſqu'à cinq ou ſix ſemaines, lors même qu'on peut déterminer les malades à prendre ſeulement autant de purgatifs qu'il en faut pour les arracher à la mort.

Quant à ce qui concerne le choix des purgatifs néceſſaires pour faire promptement évacuer la matière bilieuſe, Monro, Brocklesby, Ruſſel, ont fait

certaines expériences qui ſe rapportent avec les miennes. Le purgatif dont ſe ſervit Monro pour ſes premiers malades, étoit de la rhubarbe; mais il remarqua, comme Brocklesby, que ce purgatif ne convenoit pas au commencement de la maladie, autant que le ſel amer purgatif donné avec la manne & l'huile; ce qui opéroit ſans inquiéter les malades, faiſoit mieux évacuer, & produiſoit plus de ſoulagement que tout ce qu'on eſſaya à l'armée Angloiſe. Mes nouvelles obſervations m'ont prouvé la vérité de ces aſſertions. J'adminiſtrai le ſel de Sedlitz & la manne dans une légère boiſſon, lors de l'épidémie de 1766, avec beaucoup plus de ſuccès que le tamarin; mais je laiſſai l'huile de côté. Monro preſcrivit, à Brême, la teinture aqueuſe de rhubarbe, & trouva qu'elle faiſoit plus aiſément évacuer, mais qu'elle ne réuſſiſſoit pas ſi bien, dans les cas récens, que la manne & le ſel de Sedlitz. Cela eſt très-juſte. Cependant, en 1766, j'obſervai en pluſieurs cas que les malades rejettoient la manne, le tamarin, le ſel; de ſorte que dans ces circonſtances la teinture de rhubarbe ſouvent réitérée, a quelque choſe de

plus avantageux, parce que l'eſtomac s'en accommode; parce que ſouvent elle fait ceſſer le vomiſſement, & que d'ailleurs elle met peu-à-peu fin à la maladie, quoique plus lentement; quelquefois même elle met l'eſtomac en état de s'accommoder du tamarin, de la manne & du ſel purgatif. Ces médicamens ſoulagent cependant plus promptement en général, ſur-tout les enfans; probablement à cauſe qu'ils ont dans les inteſtins, mais particuliérement dans l'eſtomac, beaucoup de phlegmes qui émouſſent & arrêtent la vertu purgative du tamarin & de la crême de tartre: d'où il arrive que ces médicamens leur deviennent très-ſouvent inutiles. F. Ruſſel vit à Gibraltar, en 1756, une dyſſenterie conſidérable & des plus mortelles. Après avoir eſſayé quantité de médicamens, il trouva que rien ne ſoulageoit plus, & n'avançoit mieux la guériſon, que des doſes réitérées de ſel amer. J'ai auſſi employé ce ſel avec utilité.

Cependant l'on a toujours penſé que tous les ſels, ſur-tout les ſels acides, *ratiſſoient* les inteſtins. Il eſt vrai que l'on doit éviter dans cette maladie les médicamens trop groſſiers & trop irritans;

mais le point eſſentiel eſt de bien ſavoir quels médicamens font cet effet dans la dyſſenterie bilieuſe : or, nombre de médecins ſe ſont abuſés en ce point. Zacutus Luſitanus (ou le Portugais) ne craignoit pas même l'arſenic dans la dyſſenterie, tandis qu'Amatus, ſon compatriote, condamne le tamarin à cauſe de ſa vertu irritante. Degner dit que tous les ſels, par exemple, le tartre vitriolé, le ſel polycreſte, le ſel de prunelle, ſont ſouvent preſcrits ſans la moindre prudence, vu que ces ſels peuvent cauſer beaucoup de douleur aux inteſtins purulens, par l'irritation qui réſulte de leur vertu mordicante. Voilà pourquoi il ne regardoit pas le nôtre comme avantageux ni à l'état, ni dans les progrès de la maladie, parce qu'il augmente le cours de ventre; mais il me ſemble qu'il conclut ſans de trop ſûrs principes. D'abord il eſt faux que les inteſtins, dans la dyſſenterie, ſoient auſſi ſouvent purulens qu'on le croit ; &, lorſqu'ils le ſont, il n'y a pas de médecin aſſez imprudent pour preſcrire ſi préciſément un ſel. Enſuite l'on obtient ce que l'on deſire, lorſque, par le moyen d'un ſel bien choiſi, on parvient à prolonger un cours de ventre

auſſi long-tems qu'il y a de la matière bilieuſe à évacuer. Cependant Degner n'a pas entiérement méconnu l'influence ſalutaire des acides, puiſqu'il ſe loue très-fort du *pètit-lait*, du jus de citron qu'il n'a pas trouvé trop actif; & des vins de Moſelle & du Rhin, par rapport à leur acidité naturelle. Si cet habile homme eût duement différencié la dyſſenterie bilieuſe de la dyſſenterie maligne, il n'auroit peut-être pas rejetté relativement à la dyſſenterie bilieuſe, ce qu'il avoit trouvé préjudiciable dans la dyſſenterie maligne.

Quant à l'uſage des acides dans la dyſſenterie, la force de la vérité avoit déja percé dans les âges ténébreux des préjugés. Dolée, écrivain expérimenté, qui, ſelon l'erreur de ſon tems, rapportoit la cauſe de la dyſſenterie à un acide, eſt cependant aſſez véridique pour aſſurer qu'il a guéri plus de cent malades dyſſentériques avec un mêlange de jus de limon & d'huile, qu'il recommande très-fort. Dans tous les dévoiemens provenans d'humeurs putrides, Riviere conſeilloit de faire bouillir pluſieurs fois dans du vinaigre du pain très-cuit, tel que le biſcuit de mer, de le faire

deſſécher alors, de le réduire en poudre, & d'en faire de la ſoupe. Parmi les médecins modernes, La Mettrie diſoit que dans les dyſſenteries putrides ordinaires, le vinaigre, le petit-lait, la limonnade, étoient très-utiles ; & la crainte des fruits, mal fondée. Peut-être ſuis-je le médecin qui ait le plus employé les ſels acides dans la dyſſenterie. M. Tiſſot conſeilloit deux drachmes de crême de tartre dans quatre livres d'eau d'orge ; mais aujourd'hui il en donne une once, en deux ou trois fois, en peu de tems. Cette conduite prouve donc combien eſt mal fondée la crainte que les médecins avoient des ſels acides, au moins dans cette eſpèce de dyſſenterie.

Sydenham, fondé ſur ſa grande réputation, a beaucoup recommandé l'opium & tous les médicamens qu'on en prépare, quoique l'on eût déja fait longtems auparavant nombre d'objections contre ces moyens curatifs. Je puis aſſurer que ces difficultés, loin (1) de

---

(1) Hérédia veut auſſi qu'on n'en vienne à l'opium que dans le beſoin le plus preſſant. *In urgenti caſu : timendum eſt enim ne, ſomno*

diminuer à mes yeux, m'ont paru bien fondées, d'après mon expérience. Je ne rapporterai pas à mon lecteur le détail ennuyeux de ces expériences; mais je vais lui donner, d'après l'expérience, des règles de précaution qu'il ne doit jamais perdre de vue, relativement à l'uſage de ces médicamens. Alexandre de Tralles les rejette tous ſans exception, & prétend que c'eſt être privé du moindre jugement que de donner une ſi grande quantité d'opium dans la dyſſenterie. Freind remarque à ce ſujet, il eſt vrai, que ces médicamens arrêtent pour un peu de tems le flux de ventre, mais pour l'empirer bientôt, &, en outre, attaquer la tête du malade, qu'ils affoibliſſent encore conſidérablement. Alexandre penſe donc qu'on ne doit

---

præpoſterè provocato, irritatio non ſentiatur, ſicque excrementa agitata caput petant, & phreneticus æger fiat. De Feb. putr. cum alvi fluxu. SYDENHAM convient lui-même du mauvais ſuccès qu'il en a eu dans le *cholera-morbus*, ſi analogue aux dyſſenteries. Lindanus vouloit auſſi qu'on commençât toujours la cure des dyſſenteries par les narcotiques. Quel abus! Etmuller, prêt à adopter tous les contes, eſt de ſon avis. *Voyez* ma Préface.

s'en ſervir dans la dyſſenterie que dans une extrêmenéceſſité. Degner regardoit également tous ces médicamens comme ſuſpects dans cette maladie; & ajoute qu'il faut des précautions extraordinaires dans leur uſage, de peur que la ſtupeur de tous les ſens ne ſoit ſuivie de l'augmentation interne du mal qui, ſans qu'on s'en apperçoive, fait alors les progrès les plus dangereux. Pringle dit auſſi que les médicamens narcotiques, ou les aſtringens, n'aident que pour peu de tems, & rendent enfin la maladie plus dangereuſe; que pour cette raiſon l'on ne devroit pas donner de médicament tiré de l'opium, avant d'avoir bien nettoyé les premières voies; que le peu de ſoulagement qu'ils procurent, eſt ſuivi de la rétention de tous les vents & des humeurs putrides; qu'ainſi ils fixent encore plus la cauſe de la maladie, & ſont quelquefois cauſe d'une vraie tympanite dans la dyſſenterie. Pringle parloit d'après ſon expérience, quoique Sydenham paroiſſe n'avoir pas beaucoup appréhendé de danger. Il eſt vrai que Sydenham n'interrompoit pas l'uſage des purgatifs lorſque la dyſſenterie étoit épidémique; mais dans tout autre tems il

ſemble qu'il ſe ſoit entiérement repoſé ſur ſon laudanum.

Quelle que ſoit cependant la nature des dyſſenteries, Pringle nous avertit que celles qui paroiſſent dans les armées ne ſont jamais d'une nature bénigne, & ne peuvent jamais ſe guérir ſans évacuations. La meilleure règle qu'il propoſe, c'eſt de ſuſpendre l'uſage de l'opium juſqu'à ce que le malade ait aſſez évacué, & de ne commencer alors qu'à très-petite doſe, lorſqu'il le faut. Si l'opium, donné de cette manière, ne procure pas de repos, c'eſt un ſigne qu'il réſide quelque humeur putride dans les inteſtins; & qu'il vaut mieux continuer les évacuations que d'arrêter le cours de ventre.

D'autres médecins du même rang, ſont auſſi du même avis à l'égard de l'opium. Eller a remarqué que, malgré le léger ſoulagement que procuroit l'opium, les douleurs reprenoient le malade avec une nouvelle vigueur, après l'uſage de ce médicament; qu'en même tems que l'opium diminuoit le ton des inteſtins, il arrêtoit auſſi l'expulſion des matières acrimonieuſes qui y réſidoient, & qu'ainſi c'eſt augmenter

la maladie, que de chercher à l'adoucir par l'opium. Malgré cela, Eller donnoit une légère préparation d'opium, mais lorſque les tranchées étoient-très-diminuées; & qu'il avoit en grande partie expulſé la matière de la dyſſenterie. Incontinent il avoit recours aux laxatifs dès que les douleurs revenoient & prouvoient la préſence de quelque matière acrimonieuſe. On voit donc par-là combien doit être différente la conduite d'un médecin aux différens périodes de cette grave maladie. Le docteur Young, Ecoſſois, qui a ſi bien écrit ſur l'opium, ne le donnoit, dans la dyſſenterie, que lorſque la maladie étoit très-violente, ou que lorſque la violence de la maladie avoit été abattue par les médicamens purgatifs & adouciſſans. Le docteur Anglois Baker ne trouvoit l'opium ſalutaire, dans la dyſſenterie, que lorſque les excrémens avoient repris à-peu-près leur fermeté naturelle. Monro remarqua à l'armée d'Allemagne que le diaſcordium, le philonium, & autres médicamens ſemblables, arrêtoient trop le flux de ventre, cauſoient de vives tranchées, & augmentoient la fièvre : auſſi s'en ſervoit-il rarement au premier période

de la maladie. Cependant il donnoit une préparation d'opium pour la nuit, quand il avoit fait évacuer pendant le jour ; & le répétoit même chaque nuit, n'eût-il pas fait effectivement évacuer de jour ; mais il ſe trouva obligé d'être fort circonſpect ſur la doſe, auſſi long-tems que la maladie perſévéroit dans ſa force : il ne donnoit même ces médicamens, qu'autant qu'il en falloit pour adoucir les douleurs & procurer quelque repos ; jamais pour ſtupéfier les ſens du malade, ni pour arrêter le cours de ventre.

Après les préparations d'opium, Pringle & moi nous n'avons rien trouvé de meilleur pour adoucir les douleurs, que de faire fomenter chaudement le bas-ventre, & de faire prendre une infuſion de camomille, par rapport à ſa vertu anti-putride. J'ai remarqué, en 1766, dans les cas difficiles, que les tranchées & le téneſme ſe calmoient très-bien avec le lait d'amandes ; ce qui étoit auſſi favorable pour procurer du ſommeil. Lorſque les douleurs étoient trop opiniâtres pour céder aux fomentations ou aux boiſſons adouciſſantes, Pringle faiſoit mettre ſur la partie dou-

loureuſe, une emplâtre véſicatoire pour ſoulager. Eller remarqua que les lavemens faits de gruau d'avoine, d'orge, de riz, avec beaucoup d'huile, étoient avantageux pour calmer les violens téneſmes. Mais j'ai auſſi trouvé ces remèdes inutiles; &, après avoir réfléchi ſur la nature de ces téneſmes, j'ai choiſi d'autres moyens; & je parvins à mon but en 1765, comme je l'ai détaillé dans le cinquième chapitre de la première partie.

En 1766, je rencontrai un cas des plus opiniâtres. Le malade avoit beaucoup évacué dès le commencement & dans le cours de la maladie; mais il avoit un téneſme qui le mettoit preſque au déſeſpoir. D'après les mêmes principes, je lui preſcrivis d'abord le tamarin, enſuite de fréquentes doſes de teinture de rhubarbe, avec beaucoup de lavemens de gomme arabique, beaucoup de lait d'amandes, de décoction d'orge, d'infuſion de camomille, un peu d'opium; & ſans le ſoulagement que j'attendois. Le quinzième & le dix-ſeptième de la maladie, je lui preſcrivis une potion de manne & de ſel de Sedlitz; ce qui procura, en peu de ſelles, la

ſortie d'une quantité extraordinaire de matière, d'abord jaune, inodore, mais enſuite extrêmement fétide & preſque noire, avec un grand ſoulagement. De cette théorie, fondée ſur l'expérience, je comprends auſſi pourquoi dans les Indes orientales on ſe ſert de rhubarbe contre le téneſme, outre les lavemens.

Lorſque le malade étoit pris ſubitement de vives tranchées & d'un téneſme auſſi douloureux, le jour où il n'avoit pas pris de purgation, Monro preſcrivoit alors un laxatif de manne. Si le laxatif & les doux remèdes étoient inutiles, il faiſoit fomenter le bas-ventre avec des cataplaſmes chauds, & boire beaucoup d'eau d'orge, de riz, de bouillon très-léger, ou de l'infuſion de camomille; enſuite il preſcrivoit des lavemens émolliens, à forte doſe. Si ces lavemens n'étoient pas ſuffiſans, il en ordonnoit de ſemblables, à petite doſe, mais avec l'addition d'une teinture d'opium, à la doſe d'une ou deux drachmes; car il remarqua que ces lavemens fortifiés par l'opium, procuroient plus de ſoulagement que l'opium donné de toute autre manière. Lorſque le téneſme étoit très-pénible, il ordonnoit un lave-

ment de dix onces d'eau, d'une once de mucilage de gomme arabique, deux onces d'huile d'olives, avec un peu de diaſcordium, & de teinture d'opium; ou un lavement d'amidon, ce qui procuroit plus de ſoulagement. Dans quelques cas où les douleurs étoient trop violentes & accompagnées de fièvre, Monro ſe vit obligé de faire ſaigner, quelquefois de faire appliquer des véſicatoires ſur le ventre, à l'endroit où le malade ſentoit le plus de douleur.

Les véſicatoires ſont non-ſeulement un moyen adouciſſant, mais même curatif dans la dyſſenterie, auſſi bien que dans les éruptions extraordinaires des fièvres putrides; mais dans les flux de ventre opiniâtres ſur-tout, ils rendent de grands ſervices. Pendant l'épidémie de 1766, j'ai vu de légères attaques de dyſſenterie dans des enfans d'un an, d'un an & demi, de ſept juſqu'à onze ans, extrêmement longues & opiniâtres. M. Tiſſot vit quelque choſe de ſemblable dans le même tems : il ſe plaignit auſſi de l'opiniâtreté & de la longueur de la maladie, qu'il ne regardoit cependant que comme une diarrhée. Pour moi, j'ai regardé la maladie comme une légère

dyſſenterie qui étoit accompagnée d'une fièvre continue, & quelquefois très-forte & très-opiniâtre. Mais les dénominations n'y font rien ; c'eſt au meilleur traitement qu'il faut s'arrêter ; ce fut M. Tiſſot qui le trouva.

Les enfans que j'eus à traiter, préſentèrent la plupart des ſymptomes de fièvres putrides, quoiqu'ils n'en fuſſent pas pris dès l'abord. Quelquefois ils rendoient par le vomiſſement une quantité extrême de glaires très-épaiſſes, ce qui ſe réiteroit ſouvent. Ils faiſoient cependant juſqu'à quarante ou ſoixante ſelles en vingt-quatre heures ; les excrémens étoient ſouvent très-ſanguins, de toute couleur, & toujours rendus en petite quantité : néanmoins ils éprouvoient moins de douleur qu'on n'en a ordinairement dans la dyſſenterie ; & ſouvent ils n'en avoient aucune. Je ne vis qu'un enfant avoir une chûte de l'anus.

Pour les uns, j'employai d'abord un vomitif, pour les autres la manne, pour ceux-ci le tamarin, pour ceux-là une teinture de rhubarbe & l'infuſion de camomille. C'eſt par ce traitement que je guéris en douze jours un enfant de neuf ans, qui depuis pluſieurs années

étoit entiérement en chartre & ſujet à différens ulcères ; mais qui commençoit à reprendre depuis quelques mois, quoiqu'il eût encore un ulcère conſidérable au bas de l'épine du dos, & une fièvre ſourde continuelle. Je ne vis pas les mêmes ſuccès dans tous les enfans : quelques-uns ne guérirent qu'au bout de trois ſemaines ; j'en vis même un ne guérir qu'au bout d'un mois, malgré tous les ſoins poſſibles, & trois véſicatoires : il eſt vrai que ces véſicatoires avoient été appliqués trop tard, & dans un tems où la fièvre étoit à un très-haut degré, & le ventre météoriſé & tendu comme un tambour. Cependant les véſicatoires ſont préférables à tous les autres moyens curatifs dans les cas opiniâtres. M. Tiſſot les fit mettre à onze enfans. Ils ne firent aucun effet ſur un enfant ; ils en firent un marqué ſur un autre, mais il ne fut que paſſager ; & ils furent préférables pour l'avancement de la cure à tous les autres moyens curatifs pour les autres enfans, qui en furent radicalement guéris ; car on n'avoit pu leur faire prendre aucun médicament. En général, M. Tiſſot les faiſoit mettre

aux mollets ou à la nuque, lorſque le ventre étoit météoriſé : moi, je les fis mettre aux trois endroits en même tems, dans le même cas.

J'ai déja dit, dans le quatrième chapitre de la première partie, ce qu'il y avoit d'eſſentiel touchant la diète dans les eſpèces de dyſſenteries dont j'ai parlé ici ; cependant il me reſte encore à faire quelques obſervations qui ne ſeront peut-être pas déplacées.

Tous les alimens groſſiers & indigeſtes, cauſent de dangereuſes obſtructions dans la dyſſenterie, vu que les inteſtins, privés de preſque tout leur ton, ne ſont plus en état de pouſſer par le bas ces ſubſtances maſſives & volumineuſes. Je ne comprends pas comment Degner a pu permettre l'uſage des pommes de terre à ſes malades pendant tout le cours de la dyſſenterie de Nimègue ; je comprends au contraire pourquoi les médecins du dernier ſiècle avoient tant d'averſion (1) pour les boiſſons ; car j'ai vu des cas où une

(1) Ces gens s'imaginoient qu'en faiſant couler les humeurs morbifiques on augmentoit le mal.

ſeule cuillerée de boiſſon opéroit chaque fois une ſelle. Mais ceci auroit dû engager les médecins à faire boire d'autant plus les malades, au lieu de leur défendre toute boiſſon.

Monro preſcrivit à ſes ſoldats beaucoup d'eau d'orge & de riz ; & rien, ſuivant cet habile homme, n'avançoit tant la cure que ces boiſſons copieuſes lubréfiantes. Dans l'épidémie de 1766 j'entendis beaucoup préconiſer le lait, ſur-tout dans différentes parties du canton de Zurich ; mais je n'entendis parler d'aucune bonne obſervation à cet égard : ce n'étoient que des bruits populaires. Pringle ne permit même jamais le lait dans l'état de convaleſcence, qu'en le faiſant atténuer avec de l'eau de chaux, parce qu'il s'apperçut que le lait, de lui-même, augmentoit aiſément les tranchées. Je permis les raiſins à pluſieurs malades en 1766, ſans remarquer rien, ſinon qu'ils ne faiſoient pas de mal ; mais dans pluſieurs cas opiniâtres je remarquai que lorſque la maladie tendoit, quoique lentement, à un meilleur état, les raiſins donnés aux malades ſans y joindre d'autres médicamens, les faiſoient d'abord évacuer, diminuoient

inſenſiblement les ſelles, & amenoient enfin les malades à une heureuſe guériſon.

Il eſt bon que le médecin faſſe auſſi attention aux paſſions de l'ame dans les maladies dyſſentériques; car ces paſſions produiſent des effets conſidérables. Voici quelques obſervations à ce ſujet (1): on va voir dans la première les effets pernicieux de l'impatience.

Un homme de quarante-cinq ans, de Brugg, qui s'étoit plus accoutumé à ouvrir ſon cœur aux plaiſirs, qu'à ſouffrir les accidens de la vie, & qui par-là tomboit preſque dans le déſeſpoir au moindre mal de tête, fut pris de la dyſſenterie dans l'épidémie de 1766. M. Fuchſlin, cet habile médecin, l'avoit ſuivi pendant quelque tems: cependant il me pria inſtamment de me rendre chez lui, pour me conſulter. Après les demandes néceſſaires, je vis que le médecin avoit ſuivi une très-bonne méthode: tous les médicamens qu'il avoit preſcrits avoient produit leur effet; la fièvre, les tranchées avoient ceſſé;

---

(1) Voyez l'article des paſſions dans le *Traité de l'Expérience* de l'auteur, Tome III.

la couleur des ſelles étoit naturelle; néanmoins il y avoit encore un téneſme & des ſelles conſidérables. Bref, je trouvai le malade hors de danger, la maladie ſur ſon déclin, & il n'y avoit plus qu'à terminer la guériſon. On me demanda de le faire.

Je me propoſai donc pour but de faire ceſſer le téneſme, en adouciſſant & en expulſant peu-à-peu la matière réſidente dans les cellules du colon, & de terminer ainſi la maladie. Le malade jouiſſoit d'un bon repos; il n'eut bientôt plus que quelques récidives du téneſme de jour & de nuit, & aſſez rarement. Il dormit bien pluſieurs heures de ſuite; cependant le téneſme ſe faiſoit encore ſentir de tems en tems, & chaque fois le malade tomboit dans un état de déſeſpoir inexprimable: ſon ame ſembloit s'envelopper de ténèbres, qui diſparoiſſoient dès qu'il y avoit quelque compagnie auprès de lui; mais il retomboit bientôt dans le même état dès que la compagnie le quittoit, ou qu'à ſon réveil il ſe trouvoit ſeul, ſans même ſentir aucune douleur. Ces triſtes diſpoſitions de l'ame ne pouvoient être que très nuiſibles: j'ai cru devoir en parler dans un livre

fait

fait pour l'utilité de la patrie. Cet homme avoit réellement évacué précédemment toute la matière acrimonieuſe & morbifique, & ſes ſelles ne préſentoient plus la moindre marque de corruption interne : néanmoins ſes cris continuels, ſes pleurs, ſes angoiſſes mortelles à chaque épreinte, lui faiſoient répandre la bile, & immédiatement après, ſes ſelles étoient vertes. Tel fut le cercle dans lequel je me trouvai embarraſſé pendant pluſieurs jours, juſqu'à ce que les médicamens employés à propos fiſſent diſparoître ces épreintes. Il ſe paſſa cinq ſemaines depuis la première attaque juqu'à l'entière guériſon.

La ſeconde obſervation eſt l'effet cruel d'un mouvement de colère. Un jeune homme de Brugg, colère de ſon naturel, diſpoſé par cette paſſion à de fréquens épanchemens de bile, & qui d'ailleurs depuis un an avoit ſouvent été pris d'un mal-aiſe ſubit, eut, en 1766, la dyſſenterie, juſqu'au quatrième jour, de la manière effrayante dont j'ai parlé à l'article des vomitifs. Le cinquième, il vomit le matin ſix grands vers ronds, & fut délivré de

ſes douleurs, mais non de la fièvre. Le ſoir même il vomit encore ſix autres vers ronds. Pendant la nuit il alla ſouvent à la ſelle : les excrémens étoient alors blancs, mêlés d'un peu de ſang; & le malade n'éprouvoit pas de douleur. Le ſixième jour il fit encore ſix ſelles, & toujours ſans douleur. Le ſeptième, les ſelles étoient diminuées de moitié; la fièvre étoit peu de choſe, & il paſſa la nuit dans le même état.

Le huitième jour, en entrant dans la chambre vers cinq heures du ſoir, j'apperçus un changement effrayant chez le malade : il avoit le viſage pâle comme la mort, les lèvres blanches, & tout le corps dans une agitation pénible : il ne faiſoit que crier continuellement après de l'eau froide. Stupéfait moi-même à cette phyſionomie cadavéreuſe de la maladie & du malade, je demandai avec le plus grand ſang-froid au malade, s'il avoit ſenti quelque douleur conſidérable aux inteſtins, laquelle eût ceſſé auſſi-tôt. Non, dit-il. — Mais, depuis le quatrième jour de la maladie, n'avez-vous pas ſenti de douleur aux inteſtins? car les ſelles ont été nombreuſes. — Non. — Avez-

vous eu quelque peine à avaler aujourd'hui? — Oui. — Avez-vous beaucoup d'amertume dans la bouche? — Oui. — Sentez-vous quelque gêne à la poitrine? — Oui. — Les ſelles ſont-elles fréquentes? — Oui. — Sont-elles noires? — Non — Sont-elles fétides? — Non. — Sentez-vous une ardeur d'urine? — Oui. Les aſſiſtans me dirent en outre que le malade ſommeilloit quelquefois une ou deux minutes; qu'alors ſes yeux étoient dans un mouvement convulſif, & que quelquefois auſſi le malade étoit dans un trouble total. Il avoit la voix fort changée, le pouls fiévreux & foible: en général il étoit méconnoiſſable. Je lui donnai un avis d'un ton d'ami, mais un avis tel quel: je ſortis de ſa chambre en ſoutenant à ſes gens que je voulois perdre la tête, s'il n'y avoit-là quelque choſe de particulier qu'on me cachoit, & qui avoit mis le malade dans cet état extraordinaire. Après une plus ample information, j'appris enfin que dans le cours de ſa maladie il avoit ſouvent eu du chagrin, & que ce jour-là même il s'étoit extrêmement emporté.

Conſéquemment au mouvement de

colère, il ſurvint au malade pendant la nuit un grand point de côté, une toux aſſez forte, & un violent mal de tête. Outre l'amertume de la bouche, il eut encore une grande gêne à la poitrine, & fit encore, en une heure, trois ſelles, en partie ſanguinolentes. Je vis alors un grand épanchement de bile, joint à une violente dyſſenterie, & des ſymptomes réellement mortels.

Le neuvième jour au matin, je trouvai le viſage du malade auſſi pâle, le blanc de ſes yeux tout jaune; mais les regards étoient moins farouches, & les lèvres redevenues un peu rouges. Je fis enſorte de relever ſon ame abattue, par quelque rayon d'eſpoir, malgré l'extrême danger où je le voyois; & je n'entrai plus dans ſa chambre qu'avec un air de gaieté. Je commençai à traiter ſa maladie comme maligne, & il vomit avec beaucoup de ſoulagement. Il n'avoit plus ſon mal-aiſe; le point de côté & l'amertume de la bouche diſparurent; le mal de tête étoit fort ſupportable, la couleur du viſage beaucoup meilleure: cela dura juſqu'à midi. Le ſoir, vers cinq heures,

le viſage étoit beaucoup mieux; les yeux n'étoient plus jaunes : il n'y avoit plus de mal de tête ; mais le malade avoit fait, pendant la journée, cinq à ſix ſelles par heure. Les ſelles étoient d'un jaune de citron, très-ſpumeuſes, mêlées d'un peu de ſang, mais ſans fétidité. Le malade ſe plaignoit encore de ſon ardeur d'urine, de léſion aux parties externes de l'urètre, d'une oppreſſion, d'un ſerrement extrême à la région gaſtrique, & d'une envie de vomir. La nuit, il fit encore ſix ſelles par heure, mais en petite quantité, rouges, jaunes & vertes. Il ne ſentit plus aucune douleur, cependant il étoit extrêmement foible.

Le dixième jour, de bon matin, je le trouvai ſans fièvre, mais ayant la région gaſtrique auſſi gênée, & avec une grande foibleſſe. Il vomit beaucoup de matière porracée, délayée, & trois grands lombrics vivans. Ce vomiſſement fit auſſi-tôt diſparoître la gêne mentionnée; & le malade reprit un air de gaieté. Pendant la journée, il fit ſix ou ſept ſelles en une heure; les matières en étoient jaunes, vertes, rouges & blanches. Le ſoir, je le trouvai

ſans oppreſſion au creux de l'eſtomac; mais ayant le corps & l'eſprit extrêmement abattus. Je lui fis prendre un cordial adapté aux circonſtances : il s'en trouva très-bien, dormit par intervalles dans la nuit, & ne fit que deux ſelles par heure : les matières étoient de même nature. Le onzième jour je ne le vis qu'à midi; & j'apperçus ſur ſon viſage une ſérénité que je n'avois pas encore vue; ſa voix s'étoit beaucoup fortifiée. Il n'avoit fait que deux ſelles par heure : elles étoient un peu ſanguinolentes. La fièvre me parut très-modérée. Toute la nuit, juſqu'au matin même, il fut extraordinairement gai, joyeux, & libre de toute douleur.

Le douzième jour, il eut encore quelque chagrin; & cela lui coûta la vie. Ses yeux & ſon viſage étoient entiérement jaunes, ſon regard farouche, & ſon ame plongée dans la plus noire mélancolie. Chaque heure il fit deux ou trois ſelles; il eut un peu de fièvre, une grande ardeur d'urine; mais il n'avoit point de douleur dans le bas-ventre, ni le moindre téneſme. Pendant la nuit, il ne fit que deux ſelles par

heure, n'eut point de ſommeil, mais eut beaucoup d'inquiétudes; cependant l'ardeur d'urine diſparut. Le treizième jour, il fit deux ſelles par heure, & ſans douleur au bas-ventre; ſon viſage étoit jaune; il avoit une forte toux, un enrouement aſſez grand, beaucoup de difficulté à avaler; le pouls étoit un peu plus fréquent que dans l'état naturel, & l'eſprit fort abattu. La nuit, il fit deux ſelles par heure, rendit un grand lombric, qui étoit le dix-ſeptième depuis ſa maladie : il n'eut point de douleur au bas-ventre, mais une toux continuelle. Le quatorze, au matin, il avoit une toux ſi grande, qu'à peine il pouvoit parler : il étoit fort enroué, avoit les yeux très-jaunes, l'eſprit préſent, il eſt vrai, mais très-abattu; point de douleur au bas-ventre, point de téneſme; mais un ſerrement des plus pénibles à la poitrine. Juſqu'à midi, les ſelles furent une eau jaunâtre, mais ſans ſang. A quatre heures du ſoir, il eut peu de ſelles, une grande oppreſſion à la poitrine, une toux violente & continuelle, un pouls lent & foible, des regards farouches, une voix très-enrouée. Depuis quatre juſqu'à ſept

heures, il eut deux ſelles d'une eau jaunâtre. A ſept heures il éprouve une perte totale de la voix, de l'aſſoupiſſement; il avoit peu de préſence d'eſprit, il fit quelques réponſes avec beaucoup de peine, ſa reſpiration étoit difficile, ſon pouls très-foible & preſque pas plus fréquent qu'en ſanté; il avoit un léger râle, & ſa langue étoit d'un brun noirâtre. A dix heures du ſoir, il mourut.

Ainſi la violence de la plus vive des paſſions fit dégénérer une dyſſenterie putride en une dyſſenterie maligne; & au moment que les ſymptomes de malignité commençoient à paroître, un nouveau mouvement de colère cauſa un épanchement de bile qui ſe tranſporta ſur la poitrine, & cauſa la mort du ſujet. Cet événement n'eſt pas extraordinaire.

Je vais faire à préſent quelques obſervations ſur la conduite qu'il faut tenir lorſque la cure eſt incomplette, lorſqu'on craint les rechûtes, ou lorſqu'elles ont lieu. Dans le premier cas, Pringle conſeille le même régime que pendant la maladie, & de plus quelques médicamens légérement aſtringens. Pour remplir les vues de ces médicamens,

il ſe ſervoit d'eau de chaux, dont il faiſoit prendre ſeize onces tous les jours, avec autant de lait bouilli : quelquefois il trouvoit que le quinquina n'étoit pas moins efficace, en l'ajoutant à l'extrait de bois de campêche, ou à la teinture de cachou. Mais il me ſemble que la teinture ſeule de rhubarbe peut remplir ces vues ; & Monro a remarqué, comme moi, que la rhubarbe étoit très-avantageuſe à la fin de la maladie, quoiqu'au commencement elle ne répondît pas à l'attente. Eller conſeilloit de légers aſtringens & fortifians, mêlés de quelques anodins, à la fin de la maladie, lorſque la diminution conſidérable, ou la ceſſation réelle des tranchées, indiquoient l'expulſion ſuffiſante de toute matière acrimonieuſe. Ces médicamens étoient la caſcarille en poudre, ou l'extrait qui en étoit fait avec de l'eau ſimple de cannelle, & l'addition de l'extrait d'écorce d'oranges, & un peu de pilules de cynogloſſe. Néanmoins, aux moindres douleurs de ventre, il avoit recours à la rhubarbe & à la manne, & ſe faiſoit une maxime de répéter ces médicamens toutes les fois que les dou-

leurs ſe renouvelloient, de peur que les humeurs acrimonieuſes, amaſſées peu-à-peu, ne jouaſſent un nouveau rôle.

Dans les rechûtes, il faut, ſelon les forces du malade, réitérer ce que l'on a fait lors de la première maladie; & bien ſe ſouvenir de ne pas préſumer trop ou trop peu de force dans les malades. Dans l'épidémie de 1766, je vis retomber des enfans pour avoir quitté trop tôt les médicamens. Quelques adultes retombèrent auſſi pour s'être expoſés trop tôt à un air humide, avoir pris trop tôt des alimens de difficile digeſtion, ou pour s'être mis en colère. J'ai guéri les enfans avec la manne, la teinture de rhubarbe & le lait d'amandes; & les adultes avec la crême de tartre & la rhubarbe, ou même avec ce ſel ſeul : quelquefois j'eus recours à l'ipécacuanha.

Une fille de Brugg, d'environ trente ans, fut trempée de pluie pendant un jour entier pendant la vendange, & incontinent priſe d'une violente dyſſenterie. Je lui donnai quarante grains d'ipécacuanha, & autant de ce ſel acide en une doſe; deux heures après, une dragme de rhubarbe en poudre,

avec autant du même ſel pour une doſe : ce qui lui fit rendre une quantité conſidérable de matière bilieuſe par haut & par bas, avec de grandes douleurs. Le ſecond jour je lui donnai une once & demie de ſel de Sedlitz ; ce qui fit encore évacuer une quantité étonnante de bile, mais avec beaucoup de ſoulagement. Je preſcrivis pour la nuit une demi-once de crême de tartre dans une pinte d'eau d'orge, & les douleurs ceſſèrent entiérement.

Le troiſième jour elle ſe crut guérie ; partit le lendemain dès l'aurore pour ſon travail dans un endroit fort humide : elle ne put y reſter qu'une heure, & s'en revint avec un violent friſſon fiévreux, & des tranchées ſi douloureuſes, qu'elle ſe tordoit dans ſon lit, jettant des cris affreux. Je lui donnai quarante grains d'ipécacuanha, & autant de crême de tartre, partagé en quatre doſes, une à prendre toutes les heures avec autant d'infuſion de camomille : ce qui lui ſuſcita, mais ſans mal-aiſe, un ſeul vomiſſement, avec ſoulagement, & pluſieurs ſelles. J'ordonnai pour la nuit une demi-once de crême de tartre avec la boiſſon d'orge.

La malade ſe ſentit inſenſiblement beaucoup mieux, à proportion des ſelles qu'elle fit. Le quatrième jour elle voulut encore ſortir le matin, & quitter tout médicament. Je l'obligeai de garder le logis, ne lui preſcrivant pour toute la journée que du lait d'amandes. Les ſelles ne furent plus fréquentes : les douleurs étoient très-peu de choſe. Sur le ſoir elle ſe mit en colère. Les douleurs la reprirent bientôt, trois fois plus fortes. Le cinquième jour je lui donnai un peu plus d'un gros de rhubarbe en poudre, & autant de crême de tartre en deux doſes, qui firent beaucoup évacuer, & terminèrent la maladie.

Outre ce que je viens de dire dans cette ſection ſur la cure d'une dyſſenterie bilieuſe, j'indiquerai encore une cure générale à laquelle il faut faire attention, & que je recommande d'eſſayer, quoiqu'elle ne s'accorde pas du tout avec mes ſentimens ; car je dois tout à la vérité, & rien à mon opinion. Cette méthode a été ſuivie à Londres en 1762, par le docteur Duncan, l'un des médecins actuels du roi d'Angleterre.

Il faiſoit plus ou moins tirer de ſang aux ſujets ſanguins, ou qui avoient une grande fièvre, & donnoit enſuite, toutes les demi-heures, quatre onces du julep ſuivant, juſqu'à ce qu'on vomît, ou qu'on allât à la ſelle. ℞ De tartre émétique, *grains* iij; de manne, *onces* ij; faites fondre dans une livre d'eau d'orge. Dès le jour ſuivant il faiſoit prendre, pendant cinq ou ſix jours, d'une potion de manne, de tamarins, de tartre ſoluble, autant qu'il en falloit pour faire bien évacuer. Lorſque les tranchées & l'irritation étoient conſidérables, il trouvoit que la manne diſſoute dans un lait d'amandes étoit ſuffiſante. Si les tranchées étoient trop vives, il tiroit un grand avantage d'un lavement de bouillon de poule, ou d'infuſion de graine de lin: en y joignant deux onces d'huile d'amandes douces, délayées avec un jaune d'œuf; & cela une ou deux fois par jour. En général il voyoit avec d'autant plus de contentement une abondante évacuation en une ſelle, qu'il parvenoit à cela par une méthode très-douce. C'eſt de cette manière qu'il a ſouvent guéri en peu de jours cette maladie, & ſans preſcrire de médica-

mens ultérieurs. Si la maladie paſſoit cinq ou ſix jours, il faiſoit jetter dans les lavemens trente ou quarante gouttes de teinture d'opium, & prendre trois fois par jour de l'extrait de bois de campêche dans une boiſſon appropriée. Il ne permettoit pour aliment que le gruau de riz, le ſagou, l'eau panée, & autres choſes ſemblables; défendant la viande, même le bouillon de poule au commencement de la maladie, & ſur-tout l'huile, le beurre & la graiſſe. Pour boiſſon ordinaire, il ordonnoit le lait d'amandes, l'eau de riz, ou l'eau d'orge avec un peu de gomme arabique. De quatre-vingts malades il n'en vit alors mourir qu'un, qui étoit mourant quand il fut appellé. Les autres guérirent par cette méthode.

Enfin je conclus par deux mots concernant quelques moyens curatifs, & quelques méthodes condamnables dans la dyſſenterie bilieuſe. On doit rejetter les vomitifs & les purgatifs trop actifs, parce qu'ils cauſent de trop grandes ſecouſſes au corps, précipitent tous les fluides dans les inteſtins, dépravent les digeſtions, affoibliſſent les inteſtins, & quelquefois y occaſionnent de petits

ulcères qui finiſſent par une diarrhée incurable. La ſcammonée, l'aloès & tous les purgatifs réſineux ſont mauvais, & augmentent les douleurs de ventre. Pluſieurs médecins preſcrivirent le nitre dans les dyſſenteries conſidérables de la Suiſſe, parce qu'il y avoit de la fièvre, & qu'ils s'imaginoient que toute fièvre exige du nitre. M. Tiſſot a fait voir que le nitre eſt plus nuiſible qu'utile dans les fièvres putrides; qu'il augmente la putridité plutôt qu'il ne la diminue, en ce qu'il diſſout davantage la matière putride, & la rend plus capable de paſſer dans le ſang, au lieu de l'expulſer convenablement. Je regarde donc le nitre au moins comme inutile dans la dyſſenterie bilieuſe, puiſqu'il ne procure aucun avantage réel dans la cure de la maladie, ſelon le jugement même de M. Hirtzel, cet homme ſi clairvoyant au lit des malades dans les cauſes des maladies, & ſi zélé antagoniſte des empiriques.

CHAPITRE V.

Traitement de la Dyſſenterie maligne.

LA dyſſenterie maligne mérite également la plus grande attention, tant en elle-même qu'en particulier, par rapport à la cure, vu que cette cure eſt oppoſée à celle de toutes les autres eſpèces. Le Traité de dyſſenterie de M. Rahn ne nous préſente à cet égard que des réflexions fort obſcures ſur les idées differencielles qu'on doit avoir de cette eſpèce particulière de dyſſenterie. Ce n'eſt pas par des recettes qu'on déterminera préciſément les notions differencielles qu'il faut avoir pour bien reconnoître & guérir avec raiſonnement cette eſpèce de dyſſenterie; &, ſuivant le rapport de Grubert, nombre de malades ne moururent à Zurich, dans l'épidémie de 1746, que parce que quantité de routiniers ſe préſentoient une recette à la main, & méconnoiſſoient ainſi la vérité, toujours proſcrite du code de l'empiriſme.

Pour guérir une dyſſenterie maligne, il faut d'abord un air pur. L'on a remarqué dans les armées qu'il mouroit moins de monde de cette dangereuſe maladie, lorſque les malades étoient plus diſperſés, & qu'on procuroit aux hôpitaux un air plus pur que d'ordinaire. Les ſoldats ſe trouvoient toujours mieux dans les endroits où l'air pouvoit circuler librement. Le grand danger vient donc ſur-tout de l'impureté de l'air ; inconvénient auquel on ne peut obvier ni par le régime, ni par les médicamens : la netteté & la propreté ne ſont donc pas moins eſſentielles dans ces cas-ci à tous égards. On a encore remarqué dans les hôpitaux militaires, qu'il faut non-ſeulement choiſir les endroits ſpacieux & les plus aérés, & n'y mettre que le moins de malades qu'il eſt poſſible, mais encore qu'il faut tenir ces hôpitaux dans une extrême propreté. Si l'on manque à cela, la malignité gagne plus de malades, il en meurt un grand nombre, & les meilleurs médicamens ſont ſans effet. Lorſque cette contagion eſt une fois conſidérable, il faut les plus grands ſoins, & même beaucoup

de tems, pour pouvoir s'en délivrer entiérement.

Ces obſervations faites dans les armées paſſeront peut-être pour inutiles dans nos cantons. Mais j'ai déjà démontré, dans mon Traité de l'Expérience, ce qui peut réſulter de la malpropreté dans des lieux étroits, & où il ſe trouve pluſieurs malades à côté les uns des autres, ſur-tout ſi l'on fait attention aux vaiſſeaux infects où ils ſe ſoulagent. On voit donc qu'il y a auſſi chez nous des circonſtances où la dyſſenterie eſt très-contagieuſe par la corruption de l'air, & qu'elle devient même néceſſairement maligne, étant d'elle-même ſi propre à faire éclore une fièvre maligne. Il n'eſt donc pas douteux qu'en 1750, il courut une fièvre de ce caractère en pluſieurs endroits du canton de Berne; mais ſur-tout en 1749 & 1751, qu'il mourut tant de monde de la dyſſenterie dans ce canton.

Il y a même toujours çà & là, dans les épidémies dyſſentériques ſans caractère de malignité, de même que dans les épidémies de fièvres malignes, des dyſſenteries malignes, où il eſt eſſentiel de ne pas oublier cette règle. Comme

on voit les maladies malignes devenir plus fréquentes en Suiſſe, il viendra peut-être malheureuſement un tems où l'on fera plus d'attention à ce principe.

Quelquefois il faut ſe garder de faire évacuer dans ces dyſſenteries; quelquefois auſſi les vomitifs ſont nuiſibles au commencement, & l'on peut s'y ſervir de purgatifs avec avantage. Aſſez ſouvent il faut d'abord un vomitif, & purger immédiatement après. On fait çà & là ouvrir la veine au commencement même des fièvres malignes, parce que l'on ne connoît pas bien la maladie, lorſque le mal de tête eſt conſidérable, & le pouls fréquent & plein. On réitère même la ſaignée, lorſqu'il ſurvient un point de côté, ou de grandes douleurs aux inteſtins, ſi le malade eſt fort, & ſi l'on remarque une pléthore ſanguine dans le tems où l'on pourroit donner le quinquina; mais on a auſſi obſervé, entre autres circonſtances, que la ſaignée eſt nuiſible, & affoiblit trop les malades. On a fait uſage de la ſaignée en Suiſſe, ſans trop de réflexions, dans les dyſſenteries malignes; & l'on a vu mourir les malades d'une manière déplorable. M. Baldinger nous dit que la

ſaignée, en pareilles circonſtances, n'a pas été ſalutaire à l'armée Pruſſienne dans la dernière guerre; pour moi je ne l'ai pas miſe en uſage dans la dyſſenterie maligne, parce que je l'ai trouvée peu néceſſaire dans la dyſſenterie bilieuſe.

Il faut auſſi s'abſtenir des vomitifs & des purgatifs, lorſque les ſelles ſont aqueuſes, & ſi fréquentes, que les malades ſont comme mourans deux heures après l'invaſion de la maladie, & meurent même. Dans ces cas-là, il faut auſſi-tôt recourir aux cordiaux & aux aſtringens.

On doit auſſi laiſſer de côté les vomitifs, conditionnellement, lorſque l'expérience fait voir qu'en certaines circonſtances & en certains tems ils ſont préjudiciables. Dans l'épidémie dyſſentérique maligne qui régna en Saxe en 1746, & que Vater nous a ſi bien détaillée, l'ipécacuanha fut manifeſtement nuiſible au commencement de la maladie, & au contraire fut très-avantageux dans les ſuites. On a également trouvé les vomitifs nuiſibles dans la dyſſenterie beaucoup moins maligne de Zurich, en 1746; (car il ne s'agit pas ici de leurs effets dans

les dyſſenteries bénignes.) Sigesbeck nous donne le détail (1) d'une dyſſenterie maligne qu'il a obſervée en 1717, & dans laquelle l'ipécacuanha le mieux choiſi, qui fait vomir dans tous les cas, n'a point fait vomir, quoique donné au commencement de la maladie, lors même que le malade avoit réellement des envies de vomir.

Dans l'épidémie de 1766, je vis auſſi prendre à Brugg 20 grains d'ipécacuanha, ſans aucun effet chez un enfant de ſept ans, pris d'une dyſſenterie extrêmement maligne; un purgatif donné immédiatement après ne procura non plus aucune ſelle. Le ſecond jour il alla ſouvent à la ſelle, & ne rendit preſque rien qu'un grand ver. Je lui trouvai une phyſionomie extraordinaire, & les yeux auſſi immobiles qu'un cryſtal. Il avoit la tête extrêmement lourde & entrepriſe: tout lui étoit indifférent; il ſembloit même ne ſonger à ſes douleurs de ventre que lorſque je lui en parlois. J'eus beau le palper par tout le corps, je ne lui ſentis pas le pouls. A onze heures de la nuit, il étoit tout

(1) Epidémies de Breſlaw.

froid, avoit ſouvent des mouvemens convulſifs aux yeux, alloit quatre ou cinq fois à la ſelle en une heure. Les matieres étoient noires, & n'auroient pas rempli une cuiller à café. Le troiſieme jour au matin je le trouvai dans la même ſtupeur. Il avoit les levres pâles, les yeux hagards, la langue brune. Je ne lui ſentis le pouls nulle part, cependant il n'avoit aucun membre de froid. Il jettoit ſouvent de profonds ſoupirs, & me dit, de l'air le plus indifférent, qu'il ſouffroit beaucoup dans le ventre. Je lui remarquai ſur les mains, les bras, le dos, le cou, la poitrine, des milliers de très-petites taches brunes bleuâtres, des pétéchies de très-mauvais caractère. Je le revis à deux heures après-midi : il alloit ſouvent à la ſelle, mais ne rendoit pas plus qu'auparavant. A quatre heures il ſe refroidiſſoit de tems en tems. Les taches me parurent plus pâles : il alloit moins à la ſelle, & n'y rendoit rien. A ſix heures du ſoir je le trouvai dans le même état, dans la même indifférence pour ſes douleurs, qui continuoient. Il alloit ſouvent à la ſelle avec beaucoup de peine, & ſans rien rendre.

Depuis neuf heures juſqu'à onze de la nuit, il répondoit encore lorſqu'on lui parloit, mais avec la plus grande indifférence, & mourut à deux heures & demie de la nuit ſans autre ſymptome que ceux-ci.

Ainſi, lorſque les vomitifs ne conviennent pas, il faut s'en tenir aux purgatifs; & ſi ceux-ci ne font rien, comme dans le cas précédent, on ſollicite les ſueurs, pour peu que la nature paroiſſe prendre cette voie. Vater donna dès le commencement de doux & quelquefois de forts purgatifs, dans l'épidémie cruelle de la Saxe; les doux purgatifs à ceux qui alloient fréquemment à la ſelle, & les forts à ceux qui, avec un téneſme aſſez conſidérable, n'y alloient point du tout: mais, dans ce dernier cas même, il s'en tenoit aux doux purgatifs, ſi les ſelles étoient trop douloureuſes. Trois ou quatre heures après, il avoit ſoin de donner quelque choſe de fortifiant, & réitéroit cette manœuvre tous les jours. Dans l'épidémie de Zurich, l'habile M. Landolt donna des ſudorifiques dès le commencement de la maladie, ſans même qu'il y eût déjà des tranchées

ou un cours de ventre; & par cette conduite il fit ſortir le virus par des taches morbifiques avec de bons ſuccès. Mais, lorſque les malades ne l'appellèrent que le quatrième jour, il preſcrivit la rhubarbe, & après cela les ſudorifiques. Peut-être ne s'eſt-il pas fait d'éruption cutanée, par cette ſeconde manœuvre; car M. Gruber ne le dit pas. Je ſais cependant par mon expérience, & par celle d'autrui, comme je le ferai voir ailleurs par de bonnes obſervations, que l'on peut éviter les éruptions, ſi l'on fait évacuer à propos dès le commencement.

Il eſt au moins auſſi important de vuider l'eſtomac que les inteſtins, lorſqu'il y a une quantité conſidérable de matière corrompue : ce qui cependant n'arrive pas toujours. Il le faut faire ſur-tout lorſque la cauſe d'un affoibliſſement ſubit réſide dans l'eſtomac. On emploie l'ipécacuanha dans les fièvres malignes, ſur-tout quand les ſujets éprouvent un mal-aiſe; & en général ils s'en trouvent mieux pour quelques heures. On donne ce médicament dès le commencement; & ſi on l'a négligé alors, il peut encore être utile le huitième,

tième, neuvième & vingtième jour, comme on l'a vu dans les fièvres malignes. On peut en général le donner au premier état de la maladie, s'il n'y a pas d'inflammation, & ſi le malade a encore quelques forces. On le réitère auſſi bien dans le cours de la maladie, lorſque les dégoûts & les mal-aiſes reparoiſſent, ou que les ſelles ſont très-fétides. Huxham a ſouvent vu un mieux étonnant après un vomiſſement & une ſelle le huitième & le neuvième jour d'une fièvre maligne. Brocklesby a pareillement remarqué que les doux vomitifs ſont encore utiles au ſeptième & au huitième jour de ces fièvres, pourvu qu'on les adminiſtre avec circonſpection. Rien de plus lumineux que ce que nous dit Baldinger touchant l'évacuation des humeurs corrompues, dans la fièvre des ſoldats Pruſſiens, fièvre que les médecins Allemands appellent catarrhale maligne, & que j'appelle ſimplement maligne.

Cependant il ne faut pas toujours s'arrêter à l'expérience ſans reſtriction, relativement à la cure des fièvres malignes. Il eſt vrai que l'ipécacuanha eſt le remède eſſentiel de ces eſpèces de

fièvres; mais il eſt important de le donner au commencement comme vomitif, & avant que toutes les humeurs séreuſes ſe ſoient fixées ſur les inteſtins. On favoriſe ſon effet avec une infuſion de camomille, qui eſt préférable à toute autre dans cette maladie, par rapport à ſa grande vertu anti-putride. Sept ou huit heures après avoir ainſi fait vomir, on adminiſtre la rhubarbe pour ſolliciter les ſelles.

Quelques habiles médecins ne ſe font aucun ſcrupule d'employer la manne. le ſel amer, l'huile, ou tout autre doux purgatif; mais ils preſcrivent pour la nuit un doux anodin préparé avec de l'opium, pour calmer les douleurs & procurer du repos. Ils réitèrent ces purgatifs le troiſième ou quatrième jour, de peur que les matières corrompues ne s'amaſſent dans les inteſtins. Monro n'héſite pas de preſcrire de tems en tems de légers purgatifs pendant tout le cours des dyſſenteries malignes, lorſque d'ailleurs il a fait tout ce qu'exige le traitement de ces maladies. L'habile Baldinger ordonnoit auſſi à ſes ſoldats malades un purgatif, auſſi long-tems qu'il ſe faiſoit ſentir des tranchées. Il

a auſſi très-bien apperçu le vrai uſage de l'ipécacuanha, qu'il ordonnoit mêlé, à parties égales, avec la rhubarbe, à la doſe de vingt grains le premier jour, & enſuite à la doſe de cinq grains trois fois par jour.

Mais, après avoir fait évacuer avec ce mêlange, il vaut peut-être mieux employer l'ipécacuanha ſeul, ſur-tout par rapport à ſa vertu anti-ſeptique, & aux grands avantages qui réſultent de ſon uſage dans le traitement des maladies malignes. On doit le donner à petites doſes, comme deux, trois, ou au plus quatre grains toutes les heures dans une taſſe de bouillon de poulet, ou de veau mêlé avec le précédent, & un peu de racine de ſcorſonère, ou de chervi, ou de céleri.

Ces bouillons doivent faire la ſeule nourriture, dans la vue de fortifier; quoique je les défende d'ailleurs dans la dyſſenterie bilieuſe. En effet, la corruption des humeurs paroît, dans les fièvres malignes, être différente, & en degrés & par ſon caractère, de la corruption qui a lieu dans les fièvres bilieuſes. La différence des médicamens qu'on emploie dans la dyſſenterie bi-

lieuſe ou maligne, juſtifie cette différence du régime : d'ailleurs il eſt eſſentiel de ſoutenir les forces dans la dyſſenterie maligne, par ce qui les ſoutient ſelon l'expérience : or, cela ſe fait toujours avec le bouillon de poule, qui opère cependant un effet contraire dans d'autres cas. Si l'on voit qu'il faille ſoutenir plus efficacement les forces, on fait boullir un peu de mie de pain dans ce bouillon, & l'on donne immédiatement après ce bouillon, toutes les quatre heures, une cuillerée de bon vin vieux blanc, mais pas trop échauffant. Le vin de Franconie, de Moſelle & du Rhin, aux Allemands; le vin du marquiſat de Baden, ou de la Côte, à nous autres Suiſſes; & aux François le vin de Grave : ce ſont-là les vins les plus convenables, à cauſe de leur vertu cordiale, & en même tems anti-ſeptique.

Le vin fait, dans cette dyſſenterie, autant de bien qu'il fait de mal dans les autres eſpèces, quoique pluſieurs philoſophes Suiſſes, peu inſtruits en médecine, ne voient pas plus cela que le peu d'importance de quelques dyſſenteries, & la malignité des autres.

Ce ſont cependant ces gens qui s'imaginent renverſer les fondemens de la médecine, & avoir droit de reprocher aux médecins l'incertitude de leur art.

Suivant les expériences de Pringle, rien n'a ſurpaſſé les avantages du vin dans les fièvres malignes. Les malades montroient une envie particulière pour quelque choſe de fortifiant lorſque la fièvre traînoit en longueur, & rien ne leur fut ſi utile que le vin. Ils ne demandoient aucun aliment; mais ils prenoient volontiers un peu de ſoupe de mie de pain, lorſqu'on y joignoit un peu de vin. Ceux au contraire qui, avec la foibleſſe de la voix, des regards farouches, des ſoubreſauts aux tendons & des geſtes involontaires, étoient dans le trouble, ne s'accommodèrent pas du vin, ni d'aucun médicament échauffant, ni des cordiaux ordinaires. Or, Pringle veut qu'en général on traite les dyſſenteries malignes comme les fièvres malignes, & conſeille auſſi le vin dans ces dyſſenteries en certaines circonſtances, & l'approuve en général dans cette maladie lors de l'abattement des forces, &

quand les malades ont une voix foible & traînante. Néanmoins il ajoute qu'il ne faut jamais compter ſur l'effet du vin avant d'en avoir fait l'eſſai. Monro ſe ſervit auſſi de vin avec d'heureuſes ſuites, les meilleurs médecins de l'Angleterre s'accordent à cet égard. Van-Swieten preſcrit pour chaque heure, dans les dyſſenteries malignes, une once d'une potion faite de demi-livre de vin, d'une livre & demie d'eau d'orge, d'une once d'eau de cannelle, & de ſix dragmes de ſucre.

On donnoit autrefois des boiſſons acides dans les fièvres malignes, autant que l'eſtomac & les inteſtins pouvoient le ſouffrir ; mais l'expérience nous a fait voir que les acides en eux-mêmes ſont nuiſibles dans ces fièvres, & ſurtout dans la dyſſenterie maligne. L'habile docteur Schinz de Zurich y craint même les fruits par des raiſons plauſibles, quoique Vater ait vu une dyſſenterie maligne ſe guérir avec des prunes de Damas crues. Les inteſtins ſont ſi affoiblis dans les dyſſenteries malignes, par le poiſon qui s'y attache, qu'il n'eſt pas poſſible que les malades

ſoutiennent la même quantité de boiſſons, ou des boiſſons auſſi émollientes, que dans les autres eſpèces de dyſſenteries. Une trop grande quantité de boiſſon n'y paſſe pas : elle augmente les inquiétudes, tend le ventre, & retient les urines. La même choſe arrive avec des boiſſons ſimplement émollientes; & outre cela les forces s'en affoibliſſent davantage. Cette perte de forces eſt auſſi la raiſon pourquoi l'uſage des acides ſans mêlange, qui ſont d'ailleurs le contrepoiſon de la putridité, nuiſent plus qu'ils ne ſont utiles dans les dyſſenteries malignes. Les boiſſons ne doivent donc pas être trop abondantes, ni trop émollientes, ni trop acides. Une boiſſon faite avec une orange amère fraîche coupée par tranches ſaupoudrées d'un peu de ſucre, ſur quoi l'on verſe de l'eau bouillante, réunit ici toutes les qualités requiſes. L'écorce en eſt aromatique, le zeſt a une amertume fortifiante, le jus en eſt acide; & tout cela réuni ne peut que produire de très-bons effets. On peut auſſi préparer d'autres boiſſons analogues, en jettant quelque amer & un peu d'acide dans de l'eau; mais ſi les forces ſont extrê-

mement abattues, on ne doit ſe ſervir d'aucun acide que de vin.

Les lavemens purgatifs émolliens, & ſur-tout ceux où l'on joint quelque corps gras, ſont préjudiciables. Jamais on ne doit réitérer ſouvent les lavemens, ni les donner copieux, ou au-delà de ſept à huit onces. Ceux qui conviennent ici ſont ceux que l'on fait de décoction de plantes & de fleurs amères, comme de camomille, de mélilot, de trefle d'eau.

Les médecins qui remarquèrent les premiers que les véſicules ſéreuſes qui paroiſſoient à la peau étoient avantageuſes, ſans cependant ſavoir qu'il y a dans Hippocrate des exemples de cours de ventre changés en maladies cutanées, & que Thémiſon avoit déjà conſeillé les ventouſes; ces médecins, dis-je, firent appliquer les ventouſes avec les meilleures ſuites. D'autres, ſelon la méthode d'Hippocrate, ſuivie en cela ſi généralement dans le ſeizième & dix-ſeptième ſiècles, firent appliquer un fer rouge ſur les bras, les cuiſſes, les jambes, ce qui fut le ſeul moyen curatif triomphant pendant l'épidémie cruelle, accompagnée de taches noires

par tout le corps, laquelle ſe répandit en Angleterre en 1513. On ſait de notre tems être autant & même plus utile, en cauſant moins de douleurs. Galien avoit déjà conſeillé contre la dyſſenterie tout ce qui peut pouſſer la matière morbifique à la peau, & nombre de perſonnes l'ont ſuivi en ce point (1) de doctrine. Reſtaurand fit connoître, il y a quatre-vingt-dix ans, différentes obſervations concernant des dyſſenteries & des cours de ventre opiniâtres, & guériſſoit ces maladies non-ſeulement avec un fer rouge, mais même avec des véſicatoires. Gottlieb Bonnet aſſure que le remède le plus puiſſant qu'il ſait pour attirer à la peau, étoit les véſicatoires.

Mais, autant que je ſache, on n'a pas ſuivi ces indices; car Pringle & Monro ne ſe ſervoient de véſicatoires que dans la vue de calmer les douleurs. Deux des plus habiles médecins cliniques, MM. Tiſſot & Hirtzel de Zurich, ont la gloire d'avoir renouvellé les premiers l'uſage des véſicatoires dans les dyſſenteries malignes, ſans que

(1) Et ſans plus diſtinguer que lui.

l'un ſût que l'autre l'avoit fait. M. Hirtzel commença ſur une femme qui avoit des convulſions & des défaillances à chaque quart d'heure dans une dyſſenterie maligne, & qui, dans les intervalles, étoit dans un trouble continuel : il la guérit de cette maladie, ſur-tout par les véſicatoires, & fit une cure des plus remarquables, mais peu conſidérable dans la pratique de cet habile homme, qui en fait nombre d'autres plus éclatantes preſque tous les jours. M. Tiſſot, après avoir vu les avantages de ces emplâtres en nombre de cas, comme la diminution des ſelles & des anxiétés, & en outre l'augmentation ſubſéquente des forces, n'en omet jamais l'uſage depuis ; qu'il paroiſſe dans les ſelles un ſang pur ou délayé.

Mais quelquefois tous ces moyens curatifs ne ſont pas ſuffiſans lorſque le pouls devient profond, que les forces s'abattent entiérement, & que le malade eſt fort entrepris. La maladie demande alors tous les ſecours qui ſont néceſſaires dans les fièvres malignes. De ce nombre eſt ſur-tout le quinquina.

On ſait avec quel ſuccès M. de Haën

s'eſt ſervi du quinquina dans les fièvres malignes, & quel mérite il s'eſt fait en déterminant la méthode qu'il faut ſuivre pour l'adminiſtrer. Monro a ſuivi ſes avis à l'armée Angloiſe en Allemagne, & a ſur-tout adminiſtré le quinquina à forte doſe dans les fièvre malignes. Il traita ainſi plus de cent cinquante ſoldats; & quoiqu'il n'ait pas également réuſſi avec tous, il a cependant trouvé ce médicament le meilleur de tous ceux qu'il a employés. Un des plus habiles médecins de notre ſiècle, M. (1) Médicus de Manheim, m'a pareillement confirmé de vive voix l'avantage du quinquina, pendant que je faiſois imprimer cet ouvrage. J'aurai lieu de placer ailleurs les ſuccès de mes propres expériences, & l'on verra les ſuccès du quinquina adminiſtré dans les fièvres malignes lorſque la matière putride a été convenablement évacuée.

Degner, ſi méritant à tant d'égards, jugea cependant bien peu ſenſément de

(1) Cet habile médecin s'eſt fait la plus grande réputation chez l'étranger par ſon ouvrage Allemand, intitulé *Hiſtoire des maladies chroniques*.

l'uſage du quinquina dans les dyſſenteries, parce que pluſieurs barbiers-chirurgiens des armées avoient fait périr nombre de ſoldats par l'uſage imprudent de ce médicament. Je ſais que le grand nombre des chirurgiens n'entend rien à l'uſage convenable du quinquina; mais cela n'empêche pas que d'habiles médecins ne l'emploient encore tous les jours avec avantage dans les dyſſenteries malignes. Dès que les pétéchies paroiſſoient, ou que la fièvre commençoit à diminuer, Monro donnoit toutes les quatre ou ſix heures une dragme d'électuaire, à parties égales de quinquina & de diaſcordium; ou demi-dragme de quinquina en poudre, ou vingt grains de l'extrait dans l'eſprit de Minderer, avec cinq ou ſix gouttes de teinture d'opium : le ſoir il preſcrivoit encore un médicament préparé de l'opium, à proportion des ſuites de la doſe précédente & du nombre des ſelles. Monro ne fut pas heureux, il eſt vrai, avec tous ſes malades, mais il trouva cette méthode la meilleure de celles qu'il avoit eſſayées. M. Tiſſot donne dans les dyſſenteries malignes l'extrait de quinquina diſſous dans une

eau de fleurs d'oranges, mais toujours à petites doſes, & jamais plus de deux dragmes dans l'eſpace de vingt-quatre heures.

Le quinquina eſt utile ſur-tout lorſque la gangrène ſe manifeſte à quelques parties externes du corps : ce qui arrive aſſez ſouvent dans les dyſſenteries malignes. M. Baldinger, cet homme ſi habile & ſi clairvoyant, a remarqué à l'armée Pruſſienne, dans la dernière guerre, que la gangrène, dans les fièvres & les cours de ventre, ſe manifeſtoit d'abord à la pointe du nez; que tout le cartilage y devenoit d'un rouge terne, ſe portoit de-là aux yeux enſuite aux joues, & devenoit mortelle en moins de cinq ou ſix heures.

Un événement remarquable, dont j'ai été inſtruit en Angleterre, mérite de trouver place ici. Une jeune veuve encore fraîche, de moyen âge & bien portante, fut priſe d'une dyſſenterie dont elle fut fort moleſtée pendant trois ſemaines. Elle négligea les purgations néceſſaires, & fut priſe aux deux jambes & aux deux pieds de

tiraillemens des plus douloureux, mais ſur-tout à une jambe que le médecin trouva froide & roide. On lui adminiſtra ſur le champ la boiſſon compoſée de ſéneka ou de ſerpentaire de Virginie, de la Pharmacopée d'Edimbourg, & l'on mit de forts aromates en cataplaſmes ſur les jambes & les pieds. Malgré cela tous les orteils s'étoient gangrenés autour de la première phalange. La gangrène gagna le bord du pied en ſe gliſſant ſous les petits orteils, & il parut une tache d'un jaune livide ſur le pied au coin des gros orteils. La dyſſenterie continuoit toujours avec violence; pour lors on fit prendre à la malade une décoction de quinquina, & elle la continua long-tems. Ceci arrêta la gangrène. Il parut une légère inflammation autour des parties gangrenées : la tache jaune livide devint d'abord d'un jaune clair, & reprit inſenſiblement la couleur naturelle de la peau.

Les ſelles & les tranchées diminuèrent inſenſiblement; les ſelles devinrent naturelles ſans l'aide d'aucun autre purgatif, ou d'autres médicamens antidyſſentériques, que la rhubarbe bouillie

avec le quinquina. Les chairs gangrenées ſe ſéparèrent çà & là juſqu'aux cartilages, & la malade fut guérie.

Le camphre n'eſt pas moins utile que le quinquina dans les dyſſenteries malignes pour relever les forces : il réſiſte auſſi très-puiſſamment à la putridité, & augmente l'efficacité du quinquina, ſelon les expériences de M. Baldinger, & fortifie ſa vertu anti-ſeptique. On joint très-bien le camphre à l'extrait de quinquina & à l'ipécacuanha, & on peut les adminiſtrer tous trois en même tems dans une mixture ou dans un bol, ou même après qu'on a fait uſage de l'ipécacuanha pour faire évacuer des humeurs glaireuſes, & lorſque ces humeurs, ayant ceſſé, le ventre eſt devenu mollet. Or, c'eſt ſur-tout en pareil cas que l'ipécacuanha devient utile. Cependant il ne faut donner le camphre & l'extrait de quinquina qu'à petites doſes, & ne pas paſſer ſeize grains en vingt-quatre heures. On ſe ſert auſſi dans les mêmes vues, & avec de bons ſuccès, d'un coupon de flanelle trempé dans une décoction amère & thériacale, que l'on applique enſuite chaud ſur le bas-ventre & l'eſtomac;

ou même on y met une emplâtre de thériaque ſeule.

Lorſque dans les fièvres malignes ſur-tout, & malgré l'uſage du quinquina & du vin, le pouls s'abattoit, & qu'il ſurvenoit de mauvais ſymptomes avec un délire, Monro laiſſoit-là le quinquina, donnoit un cordial avec quinze grains de muſc, & faiſoit bouillir de la cannelle dans le vin. Le lendemain les malades ſe trouvoient mieux, la peau étoit moite, le pouls s'élevoit, les ſymptomes de la fièvre diſparoiſſoient peu-à-peu par l'uſage continué des mêmes médicamens; & les malades ſe rétabliſſoient. Les confections cordiales, le ſéneka & autres médicamens ſemblables, produiſirent le même effet.

Je ne fais ce détail que pour marquer par un ſeul trait la nature différente d'une fièvre maligne, en faveur de ceux qui confondent enſemble toutes les fièvres, & les traitent ainſi *in globo* avec la même mixture. On ſait les avantages que Bontius a tirés de l'extrait de ſafran dans les dyſſenteries malignes, & combien cet extrait a été préconiſé par rapport à ſa vertu anti-ſeptique &

cordiale, d'après les expériences de Pringle. Mais je tremble quand je penſe aux meurtres que commettroient d'ignorans routiniers qui ne connoiſſent que les recettes, s'ils venoient à ſe ſervir de tous ces remèdes, vu qu'ils ne connoiſſent ni les maladies, ni les différences des cas qui ſe rencontrent tous les jours dans des circonſtances qui leur paroiſſent par-tout les mêmes.

Les médicamens ſtyptiques & obſtruans ſont réellement utiles, ſur-tout dans les fièvres malignes & dans les dyſſenteries de même nature, en certaines circonſtances bien compriſes. Pluſieurs ſujets attaqués de fièvre maligne ont quelquefois une diarrhée, dont la fin eſt rarement avantageuſe; quelques-uns même ſont auſſi pris alors de la dyſſenterie. Une diarrhée qui n'abat pas trop le malade, eſt en général aſſez avantageuſe, ſur-tout à l'état de la maladie, ou vers la fin. Mais une forte dyſſenterie, ou une diarrhée qui dégénère en dyſſenterie, eſt extrêmement dangereuſe : car ſi tout ce qui ſupprime les ſelles augmente la fièvre, il eſt également vrai que dans le cas contraire le cours de ventre continuel

abat le malade, & le précipite dans le tombeau. Dans ce cas-là Monro donnoit un opiat après chaque purgation. Pringle ſe vit ſi obligé d'arrêter peu à peu le dévoiement qui paroiſſoit à la fin de la fièvre maligne, qu'il adminiſtra quelques gouttes de laudanum ou un peu de thériaque avec ſa potion alexipharmaque, ou bien une ou deux cuillerées de mixture ſtyptique; car, malgré l'avantage de ce cours de ventre, il falloit l'arrêter lorſque les malades étoient trop foibles pour le ſoutenir. Il a auſſi très-ſouvent remarqué que lorſqu'il étoit ainſi arrêté, le malade étoit pris d'une ſueur modérée qui emportoit la maladie. Dans les plus mauvais cas de fièvres malignes, ſur-tout ſi elles ſont accompagnées de dyſſenterie, les ſelles ſont ſouvent ſanguines. Dans ces cas dangereux-ci, Pringle conſeille de tenter les mêmes médicamens, s'il eſt encore poſſible de faire quelque choſe. Après de fréquentes rechûtes, le ſang étoit ſi diſſous, que les malades avoient (1)

(1) *Voyez* le Traité de l'Expérience de l'auteur, où j'ai rapporté un exemple ſingulier ſur ce ſujet, pris de M. Nietzki : *Patholog.*

de grands ſaignemens de nez & des ſelles toutes ſanguines. S'il s'y joignoit un cours de ventre, Monro donnoit le diaſcordium avec le quinquina, l'opium pour le ſoir, ſans négliger la teinture de rhubarbe.

Cependant il eſt extrêmement dangereux de preſcrire incontinent des médicamens ſtyptiques dans les dyſſenteries malignes, ſans faire une attention particulière aux conditions que je viens de rapporter. En effet, ces médicamens, preſcrits ſans cette attention, ont réellement ſupprimé les ſelles; mais ils ont occaſionné les anxiétés les plus grandes, un trouble conſidérable dans tous les ſens, ou une fièvre quarte, ou des œdématies ſéreuſes, ou la mort. Mais lorſque la maladie réelle avoit ceſſé, qu'il n'y avoit plus de mal de tête, de fièvre, de téneſme, de convulſion, ni d'autres mauvais ſymptomes, & qu'il ne reſtoit plus qu'un cours de ventre opiniâtre, Vater, dans l'épidémie de la Saxe, donnoit alors l'ipécacuanha comme vomitif avec le plus heureux ſuccès, & ſouvent (1) il faiſoit

(1) Conférez Sect. 7, Aphor. 70 de ma Traduction Françoiſe.

entiérement ceſſer le cours de ventre. S'il ne ceſſoit pas, il preſcrivoit en poudre la racine de biſtorte, la muſcade, le cachou dans une mixture aqueuſe, froide, de thériaque, de diaſcordium; & il trouva que la mixture donnée froide réuſſiſſoit mieux que chaude, & guériſſoit le malade en peu de tems.

Malgré cela on eſt quelquefois contraint d'ajouter les ſtyptiques aux cordiaux dès le commencement de la maladie. Dans les cas dangereux, lorſqu'on a lieu de craindre des aphtes à la bouche, au pharynx, ou qu'il y en a déjà, le docteur Whytt d'Edimbourg preſcrivoit avec ſuccès la confection du Japon (1), ſelon la Phar-

---

(1) Voici la recette de cette confection intéreſſante dans les mains d'un habile médecin.

De terre de Japon ou cachou, *onces* iij.

De racine de biſtorte, de muſcade, d'oliban, aa, *onces* ij.

D'opium diſſous dans *q. ſ.* de vin de Canarie, *dragme* j ß.

De ſyrop de roſes ſeches en conſiſtance de miel, *trois fois le poids* de la poudre. M. F. *electu.*

Lewis loue cette compoſition.

macopée d'Edimbourg; outre une forte boiſſon de quinquina.

En général il faut des narcotiques & des aſtringens dans les dyſſenteries malignes, lorſque les ſelles ſont très-fréquentes : voilà pourquoi Van-Swieten preſcrivoit un grain d'opium le ſoir & le matin dans ces cas-là.

Mais il faut faire les plus grandes attentions pour ne pas prendre une eſpèce pour l'autre. Les maladies malignes ne paroiſſent pas dès l'abord auſſi dangereuſes qu'elles le ſont. Les médicamens que d'habiles médecins y emploient avec ſuccès, ſur-tout dans les dyſſenteries malignes, ſont un poiſon mortel dans des mains mal-adroites. Combien peu de gens ont aſſez de ſagacité pour en diſcerner les eſpèces avec cette préciſion ſi néceſſaire! Combien de gens ignorent que le même médicament, dans un inſtant différent de la même eſpèce de maladie, guérit, ou fait infailliblement périr! Des millions d'hommes euſſent été arrachés à la mort, ſi l'on eût mieux conſidéré la cauſe de la foibleſſe qu'on voit dans les fièvres, & ſi l'on eût bien compris ce principe, que c'eſt fortifier le malade, que de diminuer la cauſe de

ſa foibleſſe : au lieu que les eſprits bornés s'imaginent que le but ſeul & principal d'un traitement eſt de fortifier le malade, que la matière morbifique doit néceſſairement abattre de plus en plus, ſi elle n'eſt pas évacuée à propos de manière quelconque.

On a propoſé une foule innombrable de remèdes contre les dyſſenteries malignes. Si l'on examine les choſes avec attention, l'on verra que les meilleurs qui aient été propoſés ſe rapportent à ceux que je conſeille ici. Je n'ai rapporté que les plus efficaces, & je penſe qu'ils peuvent remplacer tous les autres, & opérer dans les dyſſenteries malignes ce qu'on peut ſe promettre des ſecours de l'art; car c'eſt ſur-tout dans ces cas-là que la nature n'opère rien; & l'expérience a prouvé que les ſujets qui n'ont pas eu recours à l'art ont extrêmement ſouffert, ou ont été les victimes de leur opiniâtreté. Souvent même l'art devient inſuffiſant dans ces maladies cruelles, pour n'être pas ſecondé par la nature, ſur-tout lorſqu'on ne s'y prend pas dès le commencement de la maladie, & avant que les premières voies ſoient attaquées d'une

manière incurable. De grands médecins ont auſſi vu que tous les médicamens & toutes les méthodes ſont quelquefois inutiles dans certains cas de malignité : & que la matière s'eſt tranſportée, de parties où elle n'auroit pas été ſi funeſte, ſur le cerveau où elle eſt devenue immédiatement mortelle, lorſqu'on croyoit les malades près de leur entière guériſon. Ils avouent auſſi qu'ils n'ont jamais oſé porter un pronoſtic certain dans les épidémies dyſſentériques malignes, parce qu'ils ont vu ſe rétablir des malades qu'ils avoient preſque condamnés, & pour ainſi dire abandonnés ; & que d'autres au contraire ſont morts très-promptement, avec les ſymptomes les moins graves, & près de leur guériſon.

Le ſens peu déterminé qu'on attache à l'idée des maladies malignes, & ſur-tout à celle des ſymptomes de malignité, eſt un mal auſſi grand que l'incertitude dont j'ai parlé par rapport à la choſe même. Par toute la Suiſſe tous les routiniers & les charlatans appellent maligne une maladie qu'ils ne connoiſſent pas ; & ſans doute qu'une maladie doit être maligne pour ces

gens dont tous les malades périſſent par leur ignorance. On appelloit autrefois maligne ſans exception, toute maladie où il paroiſſoit des abcès, des taches à la peau; & l'on prétendoit les guérir moyennant les remèdes les plus chauds & les plus capables de pouſſer les ſueurs : abus qui a fait périr plus de monde (1) que la poudre

(1) Voyez ce que M. Grant a dit à ce ſujet dans ſon Traité des Fièvres; voyez auſſi différens endroits des ouvrages de M. de Haën & de Baglivi. Hérédia, cet habile médecin, dont la pratique eſt ſi ſaine, malgré les anciennes maximes dont il retient encore quelque choſe, nous rapporte de lui-même un exemple digne d'être imité par tous les gens ſenſés; voici ce qu'il dit : *Omnia quæ ad cutem trahunt eamque laxant, emolliunt & rarefaciunt, (in malignâ conſtitutione,) ſuſpecta nimis mihi ſunt; cùm liceat potiùs aërem frigidiorem parare, & minùs coopertum in lectulo ægrum continere, ut moderato frigore ſudoris proventus impediatur, & humores contineantur in quiete, & à frigore coerciti in vaporem abire nequeant; ob cujus perniciem & metum, cavendæ ſunt potiones ad ſudorem inclinantes, & omnia alia ejuſdem proprietatis.* Tanta enim eſt ingenii humani tenuitas, quòd etſi hæc conſpicua & notiſſima liceat annotare.... *Cùm enim nos tertianâ perniciosâ laboraremus, in fine æſtatis, in quintâ*

à

à canon. On étouffoit autrefois les malades dans le lit ſous une maſſe énorme

acceſſione quæ mihi fuit moleſtiſſima, & cardialgia indicibili, & vomitibus bilioſis in ejus principio & augmento, cùm jam inclinaverat, levi ſomno detentus & ab eo expergefactus, ſudore copioſo & ſyncopali, & frigidis extremis cum debiliſſimo pulſu me invenerunt medici. Unus eorum, qui & ſenior erat & majoris nominis, debilitati & veneno *celerrimè occurrere cupiens, lapidem bezoar ſtatim diſpenſat! Taceo; & cùm jam à me diſceſſiſſet, mecum loquens, dixi: ſi medicus non eſſem, & hujus medici (nè dicam* vindicis) *præcepto & auxilio obſecundaſſem, ſubitò non dubiè* cum ſudore animam etiam exhalarem. *Ego verò jus optimum* cum ſucco granatorum acidorum *& pulvere margaritarum bibens, & cordis regione* frigidis cordialibus *& moderatè adſtringentibus ſtipatâ, &* flabello *aquâ roſaceâ &* aceto *frigidis imbuto faciem totam & collum moderato ejus motu condenſando, &* ſpiritus exhalantes cohibendo, *roborato ventriculo, & optimis, frigidis tamen, odoribus ſpiritu inſtaurato, rursùs ſomnum conciliavi.... Aſſiſtentibus tamen dixi ut attentè ſi ſudore inundarer inter dormiendum contemplarentur; quod ſi fieret, ſtatim expergefacerent. Sic ſudor moderatior redditus fuit, & in ſomno vires inſtauravi, ita ut in die ſequenti, qui intermiſſionis erat, ingeſto medicamento expurgante, ſexta acceſſio fuit levior, & ſeptima magis, ut jam morbus in nonâ abſolveretur.* De Curat. Feb. malign. quæſt. 3, page 603, T. I. Rien de plus ſenſé que ce que dit

de couvertures, ſans leur permettre le moindre air nouveau dans les appartemens; on ſollicitoit par-là toutes les différentes ſortes d'éruptions, & le malade périſſoit. On ſe félicitoit, malgré cela, d'avoir pu ſolliciter ces éruptions, en accuſant la maladie de trop de malignité, & non pas le mauvais traitement qu'on avoit employé. Oſerai-je dire ici que quelques médecins de réputation dans un ſiècle auſſi philoſophe que le nôtre, ne ſoupçonnent même pas qu'on puiſſe prendre une méthode différente de celle de ces ſiècles d'ignorance?

L'abus qu'on fait de nombre de médicamens excellens dans pluſieurs cas,

---

cet habile médecin ſur l'uſage du bézoard, de l'or, des pierres précieuſes, &c. donnés comme alexipharmaques dans les fièvres, d'après F. Plater, *ibid.* page 623.

Il eſt étonnant que ce ſavant médecin, qui examine ſi ſenſément les erreurs de Galien, Valleſius, Mercatus, Sennert, &c. en leur rendant juſtice, & qui a preſque dit tout ce qu'on a cru découvrir dans la pratique depuis Sydenham, ne ſoit pas plus connu. Il ſoutenoit, comme Baglivi, que cette prétendue malignité étoit une chimère, & s'explique très-bien.

& pernicieux dans d'autres, montre aſſez qu'un demi-médecin eſt auſſi dangereux que celui qui ignore abſolument ſon art. J'ai fait voir, d'après l'expérience, l'uſage avantageux des médicamens cordiaux & fortifians, & la méthode curative des maladies malignes : cependant je ne crains encore que trop l'abus fréquent de ces médicamens, parce que les principes de la méthode curative de ces fièvres ſont renfermés dans les bornes les plus étroites; que d'ailleurs le trouble des ſens peut réſulter de deux fautes toutes oppoſées, l'une de fortifier & de faire ſaigner, l'autre de donner trop tôt les cordiaux; & en outre parce que l'uſage peu réfléchi, & ainſi t ès-ordinaire, du vin dans les dyſſenteries malignes, peut devenir auſſi nuiſible & auſſi décidément mortel que dans une fièvre inflammatoire. Des yeux non exercés, ou plutôt incapables de voir, n'apperçoivent jamais le moment où une maladie très-dangereuſe & rapide exige du vin, ni celui où l'eſpèce particulière de foibleſſe doit être ſoutenue & relevée par des médicamens échauffans & cor-

diaux. Rien n'eſt plus facile que de ſe tromper ici ; & la conſéquence la moins douteuſe d'une erreur de cette nature, eſt la mort.

Voyons à préſent la cure des dyſſenteries que l'on appelle ordinairement *lentes*, & dans leſquelles on fait pour le moins autant de fautes que dans toute autre eſpèce de ces maladies.

CHAPITRE VI.

Traitement des Dyſſenteries de long cours.

IL eſt extrêmement difficile de guérir une maladie dyſſentérique, qui a été conduite, par une méthode erronée, avec des médicamens carminatifs, échauffans, ſtyptiques & narcotiques ; car il y a de petites inflammations dans les inteſtins, ou une eſpèce d'affaiſſement paralytique à ces viſcères, avec peu de douleur, mais des ſelles de plus en plus fréquentes, & qui ne ſe font qu'avec douleur ; ſur-tout ſi le malade eſt tombé dans un affaiſſement extrême. Si l'on appelle un médecin trop tard,

ſi le malade eſt négligé ou mal traité, qu'il ait outre cela le pouls lent & foible à cauſe de l'épuiſement de ſes humeurs, s'il a perdu toutes ſes forces, s'il a une croûte ſèche & rude ſur la langue ou à la gorge; s'il rend des ſelles où l'on diſcerne le velouté des inteſtins, & que ces viſcères ſoient dans un état de flaccidité conſidérable, il eſt certainement alors dans un grand danger; &, ſuivant l'avis des plus habiles médecins, il n'y a rien à adminiſtrer que ce que l'on a coutume d'eſſayer dans l'état purulent des inteſtins. En effet, les vomitifs & les purgatifs conviennent rarement à ce degré dangereux de dyſſenterie, & l'opium devient d'une très-foible reſſource, ſoit en calmant les douleurs, ſoit en arrêtant le cours de ventre. Le plus ſage parti c'eſt d'abandonner le reſte aux forces encore ſubſiſtantes de la nature, qui quelquefois amènent au point d'une heureuſe guériſon, quoique très-lente, un malade que ſon triſte état a tenu pluſieurs ſemaines ou pluſieurs mois au bord du tombeau.

Monro dit qu'il n'a traité aucune maladie en Allemagne plus heureuſe-

ment que les dyſſenteries récentes; mais que lorſqu'elles avoient duré quelques ſemaines, elles avoient réſiſté à toutes les tentatives de l'art, & qu'il étoit mort un grand nombre de malades. Cleghorn a auſſi remarqué dans l'iſle de Minorque, que toutes les dyſſenteries qui n'étoient pas traitées dès le commencement, devenoient au moins très-opiniâtres, & ſouvent mortelles, malgré le grand nombre de tant de ſpécifiques ſi vantés. Les médecins & les chirurgiens Anglois qui ont ſuivi les armées en Amérique dans la dernière guerre, ont dit à Monro qu'ils y avoient été auſſi malheureux dans le traitement des anciennes dyſſenteries, qu'il l'avoit été en Allemagne. Il ne faut cependant pas conclure de-là que toute dyſſenterie lente ou de long cours ſoit déſeſpérée, & que conſéquemment il n'y ait rien qui puiſſe la guérir; car nombre de ſujets s'en ſont tirés peu à peu par leurs forces naturelles, & ont recouvré la ſanté; ſur-tout ceux qui ont ſoutenu l'hiver & ont vu revenir le beau tems.

Le but qu'on doit ſe propoſer en traitant ces dyſſenteries, c'eſt de faire

évacuer les humeurs corrompues, & de fortifier en même tems les inteſtins. Dans l'état purulent des inteſtins, il faut ſur-tout tâcher de mondifier & de guérir les ulcères. Mais cela n'eſt pas ſi facile, comme l'expérience l'a prouvé après nombre de tentatives inutiles. Je ne parlerai pas ici des tentatives inutiles, mais de celles qui paroiſſoient donner le plus d'eſpoir; & après cela je donnerai la méthode la plus générale & la plus exacte pour le traitement de ces dyſſenteries, & j'y ajouterai quelques avertiſſemens.

Dans les cas difficiles de dyſſenteries lentes, Baglivi conſeille de jetter de la térébenthine ſur des charbons ardens, d'en recevoir la vapeur par l'anus, & promet une guériſon aſſurée de cette manœuvre, à laquelle je n'ai aucune confiance. Huxham, comme bien d'autres, ſe ſert d'abord d'eau tiède, parce qu'elle déterge bien les inteſtins, & paſſe aiſément dans le ſang. Lorſque les humeurs acrimonieuſes ſont chariées au dehors, il conſeille d'employer l'eau froide, & aſſure qu'avec cette manœuvre, & en y joignant l'opium ſeul après les évacuations con-

venables, il a quelquefois fait des cures complettes. On peut toujours eſſayer cette méthode. Pendant que je faiſois imprimer cet ouvrage, on m'a fait connoître un exemple remarquable des avantages de l'eau froide dans ces dyſſenteries opiniâtres. M. Schmid de Bellikon, l'un des plus ſavans & des plus adroits médecins de la Suiſſe, m'écrit que dans l'épidémie de 1766 il a traité une femme de ſoixante-trois ans avec tous les médicamens imaginables, & avec les plus grands ſoins, mais que, voyant que la maladie ne diminuoit aucunement, il ordonna à la malade, toutes les quatre heures, un bon verre d'eau froide, lui permettant pour toute nourriture du lait tiède : cela fut ſuivi de ſi bons ſuccès, en deux ou trois jours, que les ſelles devinrent plus rares, & ſans aucune teinte de ſang; les tranchées & le téneſme s'adoucirent, & enfin la malade guérit radicalement au moyen de cette méthode, qui, par ſa ſimplicité, fit honneur au médecin & à ſon art.

On a ſur-tout eſſayé le *ſimarouba*, dans ces circonſtances : Juſſieu &

d'autres en ont fait de grands éloges. Juſſieu, avec cette écorce, amena à une prompte & complette guériſon des gens tourmentés depuis pluſieurs mois, & même depuis des années entières, beaucoup mieux qu'avec aucun autre médicament, & cela ſans mal-aiſe, & ſans le moindre trouble dans les fonctions naturelles ou la moindre ſuite fâcheuſe. Il a même guéri, de cours de ventre, avec cette écorce de la Guiane, des malades incommodés d'hémorrhoïdes, & des femmes lors du tems de leurs règles, ſans les déranger. Il aſſure que le ſimarouba a guéri des cours de ventre invétérés, aqueux, glaireux, & provenant d'un mouvement ſpaſmodique continuel des inteſtins, & cela ſans que l'eſtomac ou les inteſtins en ſouffriſſent le moindre mal. Dubuiſſon s'en eſt auſſi ſervi dans les cours de ventre extraordinaires, invétérés & accompagnés d'indigeſtions, & ſur-tout dans les diarrhées de long cours. Winter, profeſſeur à Leyde, a guéri avec le ſimarouba trois perſonnes, en trois jours, d'une diarrhée bénigne, il eſt vrai, mais dont l'extrême opiniâtreté avoit réſiſté à l'ipécacuanha, à la rhubarbe, aux

Q 5

narcotiques, aux ſtyptiques, & à d'autres médicamens pendant pluſieurs mois.

Malgré ces témoignages reſpectables, il y a ici des limites à ne pas méconnoître. Le ſimarouba ne répond pas toujours à l'eſpoir. Pendant l'impreſſion de cet ouvrage, on me demanda d'Allemagne mon avis pour un homme d'un certain état, fatigué d'une diarrhée très-longue, accompagnée de divers mauvais ſymptomes, & qui tenoit de la nature de la dyſſenterie. Cet homme, très-hypocondriaque dès ſa jeuneſſe, avoit déjà eu, en 1763 & 1764, un dévoiement continuel, & une forte dyſſenterie en 1765, après laquelle le ſimarouba parut plutôt augmenter le mal que de le diminuer. Selon moi, ce médicament eſt ſur-tout utile lorſqu'il faut fortifier, mais non lorſqu'il faut déterger : or, dans ce cas-ci, la teinture de rhubarbe eſt préférable. Dans toutes les diarrhées ou dyſſenteries où il réſide une matière corrompue dans les inteſtins, le ſimarouba eſt ou inutile, ou préjudiciable ; mais il fortifie très-avantageuſement les inteſtins & leurs vaiſſeaux, lorſque les matières ſont

ſuffiſamment évacuées. Il eſt des plus nuiſibles dans le cas d'abcès purulent aux inteſtins, lors des dyſſenteries. On a remarqué qu'il produiſoit les meilleurs effets dans les dyſſenteries lentes, lorſque les excrémens étoient ſanguins. Mais, lorſqu'après la ceſſation du flux de ſang, les ſelles perſévéroient à être fluides & glaireuſes, & qu'on joignoit la caſcarille à la boiſſon de ſimarouba, l'on diminuoit beaucoup plus aiſément la quantité des ſelles; & au moyen de ces médicamens réunis, on parvenoit plus promptement & plus ſûrement à une cure complette.

Tout réſumé, le vrai ſimarouba bien ſain, bien choiſi, n'eſt pas un mauvais médicament dans les dyſſenteries invétérées, ſous les conditions mentionnées. Voici la meilleure méthode d'adminiſtrer ce médicament. On en met deux dragmes infuſer à une chaleur douce dans une livre d'eau pendant deux heures; enſuite on l'y fait bouillir une demi-heure, puis l'on filtre pour en faire prendre moitié le matin, moitié le ſoir; & on continue ainſi tous les jours, pandant trois ſemaines, ſi le cas l'exige. Si l'on voit que, lors de l'u-

ſage de ce médicament, les urines deviennent plus copieuſes & d'une couleur pâle, on peut être ſûr qu'il fera effet, & que la diarrhée ſe guérira. D'autres en jettent deux dragmes par petits morceaux dans deux livres d'eau qu'ils réduiſent à un tiers en bouillant, & le font prendre tiède quatre fois dans la journée; ou ils en font prendre une demi-dragme en poudre dans deux onces d'eau, ou dans du ſyrop de *ruta muraria*, & continuent ainſi juſqu'à parfaite guériſon.

Lorſque Degner voyoit des malades à qui l'on avoit donné le ſimarouba ſans ſuccès ou ſans les effets qu'on en attendoit, & que les inteſtins de ces malades avoient totalement perdu leur ton, il employoit avec avantage des médicamens plus forts, ou réellement aſtringeans, la caſcarille & le cachou. La caſcarille eſt un bon fortifiant, quoique les Stahliens en Allemagne en faſſent trop de cas pour d'autres vues. Le cachou exige plus de précautions, parce qu'il eſt aſtringent, mais il ne faut pas le rejetter quand on a beſoin de médicament de cette nature. L'extrait de bois de campêche a été pareillement

très-efficace, donné dans l'eau de menthe, de même que le lait atténué avec l'eau de chaux.

On a auſſi fait, dans des dyſſenteries purulentes, des tentatives dont je dois dire quelque choſe. Lorſque le corps étoit, pour ainſi dire, épuiſé & dénué de toute force; que les lambeaux du velouté des inteſtins en faiſoient voir l'état déſaſtreux; qu'au lieu de ſang dans les ſelles il y paroiſſoit une matière purulente, Degner ne trouvoit aucun autre purgatif utile que la manne & l'extrait de rhubarbe: outre cela il donnoit tous les jours une infuſion de plantes traumatiques ou vulnéraires, & dans les intervalles l'extrait de quinquina & de caſcarille; & il oſa ſe promettre de guérir quelques ſujets, dans l'état mentionné, en ſept ou huit ſemaines. La gomme arabique a été d'un très-bon uſage dans les dyſſenteries longues & purulentes; c'eſt avec juſtice qu'on l'a louée dans ces cas-là, donnée dans les boiſſons ordinaires ou dans l'eau d'orge. M. Baldinger, dont je n'ai lu l'ouvrage que trop tard, trouva cette gomme avantageuſe lorſqu'il y avoit léſion aux inteſtins. La

gomme adragant n'a pas été moins ſalutaire. Le maſtic eſt un médicament ſalutaire & aſſez ſûr, tant comme fortifiant que comme balſamique. M. Baldinger a auſſi remarqué que le baume de maſtic de *Cothenius*, médecin du roi de Pruſſe, eſt un médicament très-efficace, lorſqu'il n'eſt employé qu'avec prudence, par rapport à ſa vertu aſtringente. Lorſqu'après une dyſſenterie il venoit à s'ouvrir quelques abcès dans l'eſtomac, Méad ſe ſervoit heureuſement du baume de Lucatelli.

Mais il me reſte encore à conſidérer la méthode la plus générale & la plus sûre qu'ait indiquée l'expérience la mieux réfléchie pour le traitement des dyſſenteries lentes. Les purgatifs ſont ſur-tout néceſſaires ici, pendant même qu'on fait uſage des autres médicamens néceſſaires, ou de tems en tems. Il faut évacuer non-ſeulement les humeurs putrides, mais encore les excrémens récens & endurcis dans les cellules des inteſtins; & ſi on néglige cela, les malades éprouvent un mal-aiſe, des tranchées, & un cours de ventre plus douloureux & plus conſidérable. Dès qu'un malade ſent des tranchées, &

qu'il rend ſes excrémens par petits globules durs, c'eſt une marque qu'il faut faire évacuer; & on le fait toujours avec ſoulagement. Le mal-aiſe, outre les autres circonſtances, exige un vomitif avant les purgations : quand les malades ſont fort affoiblis, ou lorſqu'il y a de grandes douleurs & un téneſme, on ſe ſert de lavemens.

On a obſervé que dans des cas de très-longues dyſſenteries, les malades qui paroiſſoient ſe rétablir, ſont retombés lorſqu'ils ont rendu de nouveau de ces excrémens durs & globuleux, conſéquemment à l'irritation que ces matières dures cauſoient aux inteſtins. Il faut donc faire ſortir à propos ces matières, ou par une bonne doſe de rhubarbe, ou avec le tamarin, ou avec des lavemens huileux. Il faut alternativement donner de doux purgatifs avec les autres médicamens, lorſqu'il n'y a pas d'abcès ou de grande léſion aux inteſtins, & continuer ainſi juſqu'à ce que les tranchées & les téneſmes aient ceſſé. L'expérience ne m'a pas fait voir ce que l'on doit attendre d'avantageux du catholicon purgatif de Glauber, donné à la doſe d'un grain ou

demi-grain, malgré les grands éloges que lui donne Werlhof, relativement aux cours de ventre; mais je ſais que la teinture aqueuſe de rhubarbe eſt excellente dans ces cas-là. J'ai très-ſouvent remarqué qu'elle fortifie davantage, & guérit plus certainement dans cet état de maladie, que les aſtringens.

Brocklesby ſe ſervit dans ces dyſſenteries d'une méthode qui mérite attention. Elle conſiſte à réunir deux médicamens que l'on met rarement enſemble en uſage. Il donnoit tous les jours, ſoir & matin, une pilule faite de deux grains d'opium & de trois grains d'ipécacuanha, & en retira beaucoup d'avantage. De cette manière l'ipécacuanha devenoit un très-doux purgatif, & l'opium calmoit l'irritation que le purgatif ou la matière morbifique pouvoient cauſer. Dans tous les cas de dyſſenteries de long cours, Brocklesby ne trouva aucun médicament ſalutaire en général, lorſque les ſelles étoient très-ſanguines, quoique la fièvre fût paſſée. Il ajoute que l'on ne peut comprendre, ſans l'avoir eſſayé, juſqu'à quel point la vertu

calmante de l'opium peut améliorer la vertu de l'ipécacuanha. Je ſais que cela eſt vrai ; mais ce procédé a ſouvent été inutile.

En général la méthode ſuivante réuſſit le mieux dans ces dyſſenteries, lorſqu'elles ne ſont pas au dernier degré. Les malades doivent tenir une diète très-mince ; cette diète ſera le lait, le riz, le ſagou, &c. On peut leur permettre le bouillon léger, & toute viande blanche, lorſqu'on les voit tendre à la guériſon. Leur boiſſon ordinaire doit être l'eau d'orge ou de riz, ou l'eau panée & le lait d'amandes. Ils doivent être chaudement vêtus, pour ſe tenir toujours dans une tranſpiration ſuffiſante ; car les fautes de régime, & la ſuppreſſion de la tranſpiration, occaſionnée par le froid, ſont ce qui peut leur arriver de plus mauvais, & les cauſes les plus ordinaires des rechûtes.

Il faut faire évacuer de tems en tems, & doucement, avec la manne ou un ſel, ou avec la manne diſſoute dans un lait d'amandes, ou plutôt avec la teinture de rhubarbe répétée aſſez ſouvent, quelquefois même avec un doux vomitif.

Quelques malades ſe trouvent bien du quinquina comme fortifiant & comme aſtringent, ou de l'opium avec les aſtringens; d'autres, de lavemens anodins avec les aſtringens; d'autres, de quelques autres; mais pluſieurs ſe trouvent mieux de ne pas faire uſage de ces médicamens.

De tems à autre on donnera donc l'opium, on fera prendre le grand air aux malades, & ils iront un peu à cheval pour ſe fortifier les inteſtins. Cette méthode eſt celle de Monro. Il a vu guérir par l'équitation, les bouillons, la viande blanche & un peu de bon vin, des dyſſenteries lentes dans leſquelles on avoit employé, ſans ſuccès, les purgatifs au commencement, & d'autres médicamens auſſi inutilement. Mais il obſerve que cette méthode n'eſt utile que dans les légères attaques, & après que les évacuations ont été calmées.

Brocklesby eſt plus indulgent que Monro ſur l'uſage du vin dans les dyſſenteries de long cours. Il trouva que le bon vin rouge, mêlé avec l'eau, étoit indiſpenſable aux Anglois malades qui revinrent des côtes de

France en 1758, avec une dyſſenterie lente qui avoit ſuccédé à une fièvre bilieuſe. Souvent il permettoit trois demi-ſetiers de vin avec ſuffiſante quantité d'eau pour vingt-quatre heures, pendant trois ſemaines ou un mois. Le vin, joint à une boiſſon aqueuſe de canelle, d'écorce d'orange & d'autres aromates, à doſe convenable, fit un merveilleux effet. Cependant il n'en fit pas prendre à ceux qui avoient de la fièvre. Il donnoit quelquefois des eſpèces aromatiques, dix ou quinze grains, toutes les huit heures une fois dans cette boiſſon agréable, pour réchauffer les inteſtins de ces malades, rendre du mouvement au ſang, & fortifier les ſolides. Lorſque le cours de ventre perſévéroit, & que le téneſme y étoit joint, ce qui n'étoit pas rare, Brocklesby étoit obligé d'employer les doux purgatifs, tels que les ſels, la manne, les huiles douces, & de réitérer ſelon les forces des malades, & juſqu'à ce que le teneſme ceſsât : ce qui en général ne tardoit pas beaucoup. Ce médecin a ouvert deux ſujets morts à ce degré de la maladie, & a trouvé les deux derniers inteſtins très-enflammés

dans la longueur de pluſieurs pouces, depuis l'orifice du rectum : ces ſujets avoient eu une très-longue fièvre. Voilà une nouvelle preuve de la circonſpection qu'il faut avoir ſur l'uſage du vin dans ces dyſſenteries lentes invétérées, & qui ont éludé toutes les reſſources de l'art.

Mais il faut auſſi avertir les imitateurs mal-adroits, ſur l'uſage des médicamens aſtringens dans ces dyſſenteries. On ne ſauroit être trop prudent à cet égard. M. Schobinger eut à traiter, il y a quelques années, à Saint-Gall, une jeune dame de qualité, priſe de dyſſenterie. Après de grandes évacuations il lui donna enfin le quinquina, un peu de caſcarille, de confection d'hyacinthe, & le bol d'Arménie, le tout mêlé enſemble, à doſe très-modérée, & lorſque le cours de ventre & les tranchées avoient preſque entiérement ceſſé : malgré cela, l'uſage de ces médicamens fut ſuivi d'une goutte vague qui dura trois ſemaines. Brocklesby avoue que, malgré l'uſage circonſpect des aſtringens, il lui eſt ſouvent arrivé de prolonger la maladie avec ces médicamens, au lieu de l'abréger : que la fièvre a reparu, &

qu'il s'eſt vu contraint de recourir aux vomitifs &aux purgatifs. Les fréquentes tentatives inutiles de Monro dans les cas de maladies lentes, ne ſont probablement dues qu'à l'uſage des aſtringens. Ces médicamens ſont également très-nuiſibles dans les dyſſenteries très-bénignes & très-longues de Java, comme Laurich nous l'apprend. Les médecins Indigènes & Européens ont recours dans ces cas-là à ces médicamens. Les médecins Indiens ſe ſervent des fruits du billingbing, macandou, nimbo, carambolas, & du jangomas. Ils arrêtent les cours de ventre avec cela, ſans preſcrire auparavant les purgatifs, & au grand préjudice de leurs malades. Cette erreur eſt aſſez ordinaire aux médecins qui ſont au ſervice de la compagnie Hollandoiſe des Indes orientales, & qui y font plutôt la chirurgie; c'eſt ce qu'on leur reproche dans un livre Hollandois, imprimé à Hambourg pour leur inſtruction. Leurs principaux remèdes dans ces cas-là ſont le bol d'Arménie, le cachou, la terre ſigillée d'Eſpagne, le ſang-dragon, la corne de cerf brûlée, le corail rouge, l'écorce de grenade qui n'eſt

pas encore mûre, le laudanum ſec, & le jus de prunes cuites. Laurich a ſouvent vu dans ces dyſſenteries légères, mais longues, les inteſtins corrodés, une fièvre hectique, de très-mauvaiſes fiſtules à l'anus, & enfin la mort terminer la maladie par cette conduite imprudente. Ainſi l'on peut dire en général qu'il ne faut jamais preſcrire les aſtringens, à moins que l'on ne ſoit aſſuré que les matières morbifiques ſont évacuées, & qu'il ne reſte que la foibleſſe des inteſtins.

CHAPITRE VII.

Réflexions ſur quelques nouveaux médicamens.

APRÈS ces longs détails ſur les différentes eſpèces de ces maladies, & ſur leurs traitemens, je termine enfin cet ouvrage par quelques réflexions ſur quelques nouveaux médicamens anti-dyſſentériques, & enfin ſur de prétendus ſpécifiques.

Le verre d'antimoine maſqué dans

de la cire, a été préconiſé comme un médicament important contre différentes maladies, & ſur-tout contre la dyſſenterie. On peut voir ce qu'en a dit Pringle dans les Eſſais d'Edimbourg, d'après les expériences de MM. Young, F. Pringle, Brown, Simpſon, Paiſley, Stephen & Gordon. Young prend une once de verre d'antimoine en poudre, & une dragme de cire blanche : il fait fondre la cire dans une grande cuiller, & y jette cette poudre, tient le tout ſur un feu doux ſans flamme pendant demi-heure, le remue avec une ſpatule & ſans ceſſer, le verſe enſuite ſur un papier blanc, & en fait une poudre. Il donne dix à douze grains de cette poudre à un adulte, en commençant cependant par ſix grains, pour être plus ſûr de l'effet du médicament ; à un enfant de dix ans, il en donne trois ou quatre grains, & deux à trois grains à un enfant de trois à quatre ans. Cette poudre, ainſi adminiſtrée, cauſe ordinairement un mal-aiſe & un vomiſſement. La plupart en ſont purgés, & guériſſent quelquefois complettement ſans mal-aiſe & ſans évacuation. Si ce médicament opère trop vivement,

Young en fait ceſſer l'uſage pendant pluſieurs jours. Quelques ſujets ont même guéri avec une ſeule doſe; d'autres en ont pris cinq ou ſix, ſur-tout ſi la première doſe avoit été foible. Il donne ce médicament à jeun, défend toute boiſſon pendant trois heures; permet de l'eau chaude comme avec tout autre vomitif, ſi le malade ſent un mal-aiſe, ou une envie de vomir. Le régime eſt le même que celui qu'on preſcrit ordinairement dans la dyſſenterie.

F. Pringle, Brown, Simpſon, s'accordent avec Young dans leurs expériences, & ſont fort décidés pour ce médicament. Simpſon ſentit cependant que, vu les différentes eſpèces de dyſſenteries, il ne convenoit pas dans toutes les maladies. Néanmoins il le regarde comme un ſpécifique auſſi sûr contre la dyſſenterie, que le quinquina contre les fièvres d'accès & la gangrène des parties externes. Paiſley s'en eſt auſſi ſervi avec la même préparation & les mêmes ſuccès; mais il changea enſuite la préparation. Il enduiſit ſimplement la cuiller avec de la cire blanche, ſans réduire le verre d'antimoine

d'antimoine en poudre avant de l'y jetter. Après l'avoir tenu ſur le feu le tems convenable, la cire, en refroidiſſant, s'attachoit à l'inſtrument : alors il réduiſoit le verre en poudre très-fine. Il n'eut beſoin que de trois grains de cette préparation ; & n'en donna jamais que cinq grains aux ſujets robuſtes. Cette moindre doſe fut ſuivie des mêmes ſuccès; il guérit par cette méthode un grand nombre de dyſſentériques. Quatre ou cinq doſes complétoient la cure quand on s'y prenoit à tems. Si la maladie avoit duré quelque tems, on en prenoit juſqu'à 12 ou 15 doſes : Paiſley n'en vit jamais de mauvais effets. De cent quatre-vingt-dix malades, Stephen n'en vit périr qu'un avec l'uſage de ce médicament. Gordon a guéri quelques centaines de malades avec les petites doſes mentionnées, & depuis il n'a jamais échoué avec ce médicament, ſinon dans un cas où le malade étoit déjà dans un état déſeſpéré. Il en donnoit communément trois grains, mais jamais plus de cinq. Une ou deux doſes ſuffiſoient : rarement il en falloit trois. Il faiſoit prendre ce médicament le matin : quelquefois il ſe

paſſoit deux heures avant qu'il opérât. Quelques ſujets n'en étoient que purgés, d'autres vomiſſoient auſſi, & éprouvoient un grand mal-aiſe pendant ſept ou huit heures. Pour la nuit, il preſcrivoit toujours une bonne doſe d'opium.

On a depuis eſſayé ce médicament de différentes manières en Europe. Lamettrie, qui rejette ſi décidément les aſtringens & l'opium, loue beaucoup les vomitifs dans ces maladies; ſur-tout celui qui eſt préparé du verre d'antimoine, & qu'on a délayé dans beaucoup d'eau pour le rendre plutôt purgatif que vomitif. Il le regarde alors comme plus doux que la rhubarbe, parce qu'il purge le corps, en une fois, de la matière acrimonieuſe & corroſive. Si les ſujets étoient menacés de gangrène à cauſe de l'opiniâtreté de la maladie, il employoit le verre d'antimoine, à la doſe de quatre grains dans de la cire, & il loue extraordinairement ce remède; vu la facilité avec laquelle il faiſoit ceſſer les douleurs, ſur tout lorſque le corps n'étoit pas encore aſſez nettoyé ni par la nature, ni par l'art. On l'a auſſi mis en uſage en France & en Allemagne;

& M. Lentin, médecin fort inſtruit, l'a trouvé très-utile dans la dyſſenterie. Les Weſtphaliens, ces hommes ſi robuſtes, ne peuvent en ſoutenir que dix grains. M. Bahn approuve auſſi ce remède. J'ai rapporté les ſuccès que j'en avois eus en 1765.

Toutes ces expériences ſemblent promettre beaucoup de ce médicament : cependant des tentatives ultérieures ont auſſi fait voir qu'il y a des limites à obſerver dans ſon uſage. Pringle, à qui nous devons la publicité des expériences que j'ai rapportées, l'employa avec le plus grand ſuccès à l'armée Angloiſe, comme vomitif, ſur-tout pour dégager l'eſtomac & les inteſtins, en le donnant au commencement de la maladie. Mais, quoiqu'il le regardât comme un remède très-puiſſant, il avoit toujours des inquiétudes ſur la fin de ſes effets, à cauſe de la vivacité avec laquelle il agiſſoit; c'eſt pourquoi il voudroit trouver un autre médicament plus doux, & plus lent dans ſes effets, pour répondre aux mêmes vues. Il en borna donc l'uſage aux cas opiniâtres; & il vit qu'il devenoit utile lorſque rien n'avoit eu de

ſuccès, ſi les inteſtins étoient encore en aſſez bon état, & que le malade n'eût point de fièvre, ni trop de foibleſſe. Pringle obſerve encore fort bien que toutes les préparations antimoniales de cette eſpèce ſont chacune ſujettes à des inconvéniens particuliers, vu la difficulté d'en déterminer la doſe ; l'expérience ayant fait voir qu'une même doſe modérée avoit été tantôt trop foible, tantôt trop forte pour différens ſujets. Eller s'eſt ſervi de ce médicament pour deux ſujets dyſſentériques d'une forte complexion, & avec de très-bons ſuccès. Il s'eſt trouvé au contraire fort embarraſſé avec d'autres, pour en déterminer la doſe, vu que la même doſe ne fait quelquefois ni vomir, ni aller à la ſelle, ou produit ces deux effets avec trop de véhémence. Monro a auſſi remarqué dans la dernière guerre que ce médicament opère trop violemment : voilà pourquoi on y renonça preſque totalement à l'armée Angloiſe.

Geoffroi a eſſayé à Paris de corriger ce médicament de manière à pouvoir en déterminer les effets. Le mélange exact qu'on en fait avec de la cire,

le rend, il eſt vrai, aſſez ſalutaire; c'eſt pourquoi la préparation d'Young eſt préférable à celle de Paiſley. Mais Geoffroi a fait connoître un procédé par lequel on le mêle mieux avec de l'huile; c'eſt de les broyer enſemble ſur un porphyre : cependant le danger qu'il y a de s'en ſervir dans les dyſſenteries accompagnées d'inflammation, la maladreſſe de gens peu au fait de leur art, les ſoupçons même qui reſtent toujours aux gens les plus expérimentés, outre les raiſons que j'ai apportées plus haut, rendront peut-être à jamais ce médicament fort ſuſpect, tout utile qu'il eſt quelquefois dans les dyſſenteries lentes, ou accompagnées d'une fièvre bilieuſe.

Le Salep qu'on nous apporte de la Perſe ou de la Turquie, & qui n'eſt que l'*orchis*, a été rangé nouvellement parmi les médicamens anti-dyſſentériques. Dubuiſſon, à qui on l'envoya directement de Mocha, le regarde comme une eſpèce de figue ſéchée au ſoleil; mais M. Haller le prend pour ce qu'il eſt réellement, c'eſt-à-dire pour l'orchis de ce pays-là. Il a comme le nôtre, & comme celui de la Suède, la propriété d'être tout viſqueux, &

plein d'un mucilage très-fort. Réduit en poudre & mis dans l'eau (1) ſur un feu doux, il forme une gelée; & on le regarde comme auſſi mucilagineux que la gomme adragant. Il eſt utile dans la dyſſenterie lorſqu'on a beſoin d'un mucilage de cette nature; mais il a auſſi une douce qualité aſtringente, & ne doit ainſi être mis en uſage qu'avec beaucoup de circonſpection. Je ſais qu'il reſſerre ſi on en continue l'uſage, & qu'il fait revenir les douleurs : ce qui rend auſſitôt les purgatifs néceſſaires.

Le *ſagou*, ſemence qui vient du Japon, de Ternate, d'Amboine, & qui ſe change auſſi en gelée, a été loué pour les mêmes vues. Il calme les douleurs, eſt nourriſſant, & devient un médicament agréable, en le mêlant avec du ſucre & du jus de citron : cependant il n'a pas de vertu particulière, non plus que le ſalep.

Le *gitta-gambir* (2), qu'il ne faut pas

(1) Il faut avoir ſoin de remuer ſans ceſſe. On prend de cette gelée qu'on délaie dans le liquide qu'on veut employer.

(2) Ce paſſage de l'auteur recevra du jour de ce que dit Spielmann, *Pharmac.* Part. I. page 70.

confondre avec le *gutta-gamba* ou gomme-gutte, eſt auſſi un nouveau médicament, loué contre la dyſſenterie. On en fait des trochiſques à Java d'où on l'apporte, & l'on préſume que c'eſt en grande partie du cachou, ou au moins qu'il n'eſt formé que de parties du bois de catechu. Les panégyriſtes de ce médicament diſent cependant qu'il ne guérit pas la dyſſenterie ſans être ſoutenu par d'autres médicamens. Du reſte il eſt fort cher, & doit ſe prendre en plus grande quantité que le cachou dont il a toute la nature, & eſt par conſéquent inutile en nombre de cas.

On a auſſi rangé parmi ces nouveaux médicamens l'écorce de l'arbre *mangoſtan*, que l'on a tranſplanté des iſles Moluques à Java & à Batavia, pour l'ornement des jardins. Elle a quelque analogie avec l'écorce de grenade, & doit ainſi être rejettée en bien des cas.

Le *codaga-pala*, ou *coneſtirinde*, eſt regardé comme un médicament anti-dyſſentérique important, à Ceylan & à Malabar : au moins le loue-t-on beaucoup en Angleterre contre les diarrhées. Il eſt amer, & comme tel il peut avoir

ſon utilité dans quelques dyſſenteries, lorſque les premières voies ſont nettes. On n'a cependant pas obſervé qu'il fît plus d'effet que les aromates amers. Quelquefois il cauſe une ſtupeur; &, donné à la doſe de deux dragmes en vingt-quatre heures, il a cauſé un *ris cynique* ſous les yeux de Brocklesby.

On dit auſſi que l'écorce aromatique du *guyava* eſt très-utile dans les cas de dyſſenteries avec flux de ſang. Il y a quinze ans qu'on me dit à Paris qu'on commençoit à ſe ſervir, pour les mêmes vues, d'une racine d'Amérique nommée *pocgereba*. Mais qui peut ignorer que des dyſſenteries d'une eſpèce toute différente ſont quelquefois accompagnées de flux de ſang?

Mais en voilà aſſez ſur les nouveaux médicamens. Je dirai à mes lecteurs de ſe rappeller avec la plus grande attention, que le nombre infini des médicamens dont on nous embarraſſe tous les jours, ne ſert qu'à jetter de l'incertitude & de la confuſion dans la pratique de l'art, loin de conduire le médecin à ſon but. Un médecin qui entend ſon art, parvient infiniment mieux à la fin deſirée de ſa profeſſion avec des médi-

camens biens choiſis & bien connus, que le routinier avec tous ſes ſpécifiques, & toute la pharmacie indigeſte du grand nombre des praticiens.

CHAPITRE VIII.

Des Spécifiques anti-dyſſentériques.

JE paſſe donc aux ſpécifiques, à ces médicamens que les routiniers & les charlatans expoſent avec tant de pompe & de ruſe aux yeux du peuple ignorant. Je ſais par expérience combien M. Tiſſot a eu raiſon de dire qu'il n'y a pas de maladie contre laquelle on ait produit tant de ſpécifiques que contre la dyſſenterie. Nombre de fourbes ont prétendu guérir en peu d'heures une maladie très-longue; & avec des médicamens dont ils ignoroient abſolument la nature, & par conſéquent les effets directs. Les malades ſouffrans, accablés de leurs maux ou d'ennuis, s'empoiſonnent ainſi, dans l'eſpérance de s'arracher à leurs peines. Je n'ignore pas combien d'ennemis ſe fait un mé-

decin qui blâme la conduite de tous ces ignorans routiniers ou empiriques. Mais les maux qu'ils cauſent à tous les Etats ſont trop grands pour ne pas y faire attention. J'ai déjà dit, dans mon Traité de l'Expérience, ce que je penſois de ces individus ſi funeſtes à la ſociété. Dira-t-on que ces gens n'ont d'exiſtence que parce que les Gouvernemens ſongent moins à la vie abſolue du citoyen, qu'à ſa vie relative? Mais l'une eſt indiſpenſablement liée avec l'autre. D'ailleurs le mal ne vient pas de là. Si les médecins ſe perſuadoient davantage qu'il n'eſt preſque aucun ſpécifique dans la nature, quelque étendue que ſoit la vertu d'un remède; s'ils étudioient plus les maladies au lit des malades, que les différentes opinions qu'on en a communément, ils ne donneroient pas aux empiriques occaſion de porter le glaive dans le cœur du citoyen, avec des remèdes qu'ils n'emploient eux-mêmes que trop ſouvent ſans rien dire. Je ne parle pas ici de ces médecins honnêtes qui ſentent tous les devoirs de leur état, & combien il faut ſavoir de choſes pour en bien ſavoir une, & en faire l'application;

mais de ces gens qui, avec tout l'attirail d'une femmelette, ſe croient trop heureux intérieurement de recourir à la même recette que l'empirique, parce qu'ils n'ont pas plus étudié que lui la maladie dont ils ont entendu parler.

Je ſuis bien éloigné de diminuer en rien les éloges légitimes qu'on a donnés à la vertu réelle d'un médicament, & à ceux qui ont eu aſſez de ſagacité pour nous la faire connoître : mais on me permettra de douter de la vertu d'un remède tant que je ne vois pas de raiſons de conviction; d'en choiſir peu dans le grand nombre, s'ils me conduiſent directement & avantageuſement au but déterminé; de mépriſer des ignorans qui, dans des cas critiques, emploient comme excellent un médicament des plus dangereux, parce qu'il n'a pas fait de mal lorſqu'il ne le pouvoit pas; ou qui, dans une eſpèce de maladie, ſe ſervent de ce qui eſt décidément mortel, parce que cela s'eſt trouvé utile dans une autre eſpece : on me permettra, dis-je, de ne pas me jetter, tête baiſſée, dans le chaos des opinions humaines. L'empire des lettres eſt une république, & une république

libre. On doit donc tendre à la vérité ſans être aſtreint au ſentiment de qui que ce ſoit, mais avec la plus grande circonſpection, puiſque le moindre écart, ſur-tout en fait de théorie médicale, peut conduire au charlataniſme & à des erreurs de la plus grande conſéquence. Non, les médicamens n'ont qu'une vertu relative; ils n'ont, dis-je, de vertu médicale réelle, qu'autant que la nature du mal & celle du malade la déterminent. Il y a donc à peine un ſeul médicament qui ſoit univerſel, quoique des cerveaux brûlés en connoiſſent un grand nombre de tels. Tout dépend dans notre art de la ſagacité, du tact interne & du bon choix, plutôt que de la quantité des proviſions.

Qui ne riroit de voir les motifs qui ont déterminé quelques médecins à l'uſage de leurs prétendus ſpécifiques anti-dyſſentériques? On a beaucoup loué autrefois pour le traitement des dyſſenteries tout ce qui étoit oppoſé à l'acide, par le faux principe que la dyſſenterie venoit d'un acide; & auſſitôt on a proſcrit les acides dans la cure de ces maladies: cependant il eſt

démontré par l'expérience que rien n'eſt plus puiſſant pour guérir ces maladies qui tiennent ſi ſouvent d'un caractère putride. Les auteurs de l'hiſtoire des maladies de Breſlaw nous diſent fort ſérieuſement que, puiſqu'il eſt manifeſte que la matière de la dyſſenterie eſt pénétrante, âpre, acide & brûlante, il faut employer tout ce qui eſt contraire aux acides : comme les coraux, la terre ſigillée de Siléſie, le cryſtal de roche préparé, les coquilles, les yeux d'écreviſſes ſur-tout; c'eſt-à-dire des médicamens qui, par leur nature, ou augmentent la putridité, ou ne font aucun effet. Nombre de nos médecins Suiſſes ne preſcrivent non plus que des médicamens anti-acides ſemblables. Selon leur opinion, il faut adoucir le ſang, tandis que, ſelon les expériences de Pringle, ils le rendent putride, & laiſſent réſider dans le corps la matière bilieuſe corrompue qu'il faudroit en chaſſer.

A peine eut-on quitté l'opinion reçue ſur l'effet des acides, qu'on prit le parti d'uſer d'aſtringens dans ces maladies. On choiſit pour cela le corail le plus compacte, la corne de cerf brûlée, &c.

Mais l'expérience a fait voir qu'ils n'ont pas cette vertu. La terre ſigillée eſt réellement aſtringente; mais, en arrêtant le cours de ventre, elle cauſe des anxiétés précordiales, de grands troubles, & ſouvent la mort. Cependant on l'a vantée & employée comme le plus fameux ſpécifique dans la dyſſenterie; quelques ignorans la preſcrivent encore.

En général c'eſt le plus grand abus que de recourir aux ſpécifiques. En effet, on ne les emploie que d'après une expérience aveugle. Un médicament mépriſable en lui-même, dangereux, paroît quelquefois avoir été du plus grand avantage, parce qu'on n'a pas examiné les circonſtances; & l'on s'en ſert enſuite ſans les examiner davantage. L'expérience eſt certainement le ſeul guide infaillible, en ſuppoſant que celui qui s'en autoriſe ſoit capable de faire des expériences.

J'égaierois peut-être un peu trop la matière, ſi je diſois en finiſſant qu'Averroès aſſure s'être guéri de la dyſſenterie en s'appliquant une émeraude ſur le ventre. Zacutus dit s'être ſervi de l'arſenic avec le plus grand ſuccès

dans le même cas. Selon Burrus, l'eau roſe où l'on éteint de l'or eſt le plus puiſſant ſpécifique. Selon van-Helmont un linge trempé dans le ſang d'un lièvre déchiré à mort par un chien, eſt encore un très-bon ſpécifique. Selon d'autres docteurs, célèbres, la poudre préparée de certain membre d'un cerf, d'une baleine, d'un taureau, ſont auſſi un grand ſpécifique. D'autres ne promettent pas peu d'une baſtonnade vigoureuſe dans les épidémies dyſſentériques. Quelques-uns vantent l'arrière-faix deſſéché d'une jument : quelques autres un bonnet de poil ou un ſoulier brûlé. Nos habiles routiniers, ces gens d'une ſi profonde méditation, nous préconiſent un linge imbibé de la ſueur d'un malade dyſſentérique au moment de la mort, & appliqué ſur le derriere du malade que l'on veut guérir (1).

Nos médecins rient ſans doute, auſſi

---

(1) On ne peut voir ſans étonnement le ſavoir & l'inconſéquence d'Etmuller. Il n'eſt pas d'abſurdités & de rêveries que ce médecin n'adopte. Les ſpécifiques dont on vient de parler, & nombre de plus ridicules encore & de plus dangereux, ſont preſque tout le fatras des remèdes qu'il a raſſemblés au chapitre de

bien que moi, de ces miſères qui feroient honte à notre art, ſi les principes n'en étoient tout contraires à ces ignorantes manœuvres. Ces ſpécifiques ne pouvoient donc devenir que très-dangereux dans les mains de la foule des chirurgiens & des médecins de campagne, par les raiſons que M. Rahn dit que ſon Traité de la Dyſſenterie l'eſt, puiſque ces gens-là ſont trop ignorans pour choiſir ceux de ces ſpécifiques qui ſont ou abſolument ſans vertu, ou décidément nuiſibles, ou de pures chimères.

---

la dyſſenterie dans ſa Médecine pratique. Faut-il donc rêver pour ſe faire un nom en médecine?

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

ABCÈS ſymptomatiques ſur le corps, page 13
Gardes-malade attaqués d'abcès après l'épidémie, 16
Abcès au rectum, teneſme, 153
Acides, répugnance des malades avant la dyſſenterie, 35. Autres avantages, 36
Acides, leur grand avantage, 82
Acides, leur avantage, 297
Affaiſſement des ſolides; comment ranimer les forces, 177
Air pur, ſa néceſſité, 329
Almanach, ſon utilité pour détruire les préjugés des campagnes, 201
Amertume à la bouche, à l'invaſion, 19
Anodins, leur uſage dans des cas particuliers, 83
Antimoine (*verre d'*) avec de la cire. Son uſage, 384-7
Antiſeptiques purgatifs, leurs effets conditionnels, 83
Aromates aſtringens, leur mauvais effet, 123
Cas remarquable, 123-132. *V. Vin*, 141-151
Aromates, leur mauvais effet, 132
Art, quelquefois inutile dans les cas de malignité, pourquoi, 358
Aſſoupiſſement à l'invaſion, 10
Aſtringens, leurs mauvais effets, 114-121
Aſtringens, aromates, liqueurs, comment on doit les dire utiles, 170
Aſtringens, utiles dans les dyſſenteries malignes,

353, mais prudemment, 355
Attaques légères, leurs ſymptomes, 15
Attaques légères : indifférence des médicamens dans ces cas-ci, 168-169
Avertiſſemens utiles pour le traitement de ces maladies, 208

B

Bile, plus ſuſceptible de putréfaction que les humeurs, 42
Bile pourrie, ſes funeſtes effets, 55
Bile, ſon acrimonie extrême, ſes effets, 44
Bourreaux, médecins inſolens dans les campagnes, 285

C

Cachou, 89
Camomille, ſa vertu calmante avantageuſe, 87-90
Camphre, ſon utilité dans les dyſſenteries malignes, 351
Caſcarille, 89
Cauſes externes, leur influence ſur les cauſes internes, pour déterminer une maladie, 38
Cauſes, leur concours; effets réſultans, 38-42
Charlatans, leur conduite, 159
Chûte de l'anus, 85
Codaga-pala, ſon uſage, 381
Cordiaux, prudence ſur leur uſage, 363
Cours de ventre douloureux, 16
Cours de ventre non dyſſentérique; remèdes, 173
Cours de ventre douloureux & glaireux, ſont de vraies dyſſenteries, 241
Cours de ventre changés en maladies cutanées, 344

Crême de tartre adminiſtrée, quand? 73-74-76-77
Crême de tartre, 85
Curés de campagne, néceſſité de les éclairer, danger de leur ignorance, 163
Curés de la Suiſſe, leur ignorance dans les campagnes, 207

D

Différences ſpéciales des Dyſſenteries, 236
Diète ſévère dans ces maladies, 65
Douleurs inteſtinales, quand ceſſent-elles dans le traitement, 88
Durée des attaques dangereuſes, 13
Dyſſenterie, lieux, époques, 1-8, ſes ſymptomes, 8
Dyſſenterie, expoſée par ſa nature, 17-54
Dyſſenterie, ſa cauſe prochaine, ſon ſiège dans ces épidémies, 44
Dyſſenterie, réſultante de la dépravation des humeurs, 38
Dyſſenterie, indications curatives, 56
Dyſſenterie, comment elle devient incurable, 159
Dyſſenterie, ſes différences génériques, 214-236
Dyſſenterie, avec fièvre ou ſans fièvre, 215
Dyſſenterie inflammatoire, 244-246
Dyſſenterie ſymptomatique, ſes quatre eſpèces, 245
Dyſſenterie maligne, 247-254
Dyſſenterie lente. 255-257
Dyſſenterie blanche, 214
Dyſſenterie inflammatoire, ſon traitement, 268-274
Dyſſenterie putride, ſon traitement, 274-327
Dyſſenterie maligne, ſon traitement, 328-364

Dyſſenterie putride, procédé après la cure incomplette, 320
Dyſſenterie des camps, 39
Dyſſenteries de long cours, leur traitement, 364-382

E

Eau, ſon avantage dans ces maladies, 63
Eau-de-vie, ſon danger dans les maladies. *V. Vin*, 133
Eau d'orge, ſon utilité, 305-310
Echauffantes (*ſubſtances*) prohibées dans ces maladies, 64
Enfans, comment l'auteur les traita, 307
Epidémies, leur dépendance mutuelle, 17
Epidémies, leur caractère n'affecte pas également tous les ſujets, 167
Eruptions miliaires, 55
Eſpèces, prendre garde de les confondre, 357
Evacuations, comment y procéder, 56

F

Faim, après la guériſon, 91
Femmes, dangereuſes par leurs avis au lit des malades, 194
Fièvre miliaire, 13
Fièvre, dans les cas de dyſſenterie, 215
Fièvres putrides antérieures à la maladie dyſſentérique, 17, ſymptomes, leur analogie avec l'épidémie dyſſentérique, médicamens utiles, 19-28
Fièvres putrides avec point de côté; mépriſes ſur leur catactère, 189
Fièvres putrides. jointes aux dyſſenteries; acri-

monie de leur matière, 167
Flux de ſang, ſans dyſſenterie, 173
Fomentations ſur le ventre : leur avantage, 303
Fortifians, omis par l'auteur après la guériſon, 91
Froid, chaleur, comment ils opèrent comme cauſes des maladies, 31
Froid, ſymptomatique à l'invaſion de la maladie, 8 ; friſſon, chaleur, 9-10
Fruits, leur utilité ou leur déſavantage, 33-36
Fruits, leur utilité comme préſervatifs, 67
Fruits, effets de l'air qui s'en dégage intérieurement ; 111-112

G

Gangrène des inteſtins, 50-52
Gangrène réſultante de l'uſage des aromates & des aſtringens, 123
Gitta gambir, ſon uſage, 390
Goût, tout ce qui le flatte eſt-il bon ? 160

H

Hérédia, ſa pratique éclairée, 360

I

Indication curative ; régime, diète, 54
Inſectes, peuvent-ils cauſer la dyſſenterie ? 36
Inteſtins, leur irritation réſultante des acrimonies qui les affectent, 45
Inteſtins, comment les fortifier après la maladie, 60

L

Lait chaud, ſes mauvais effets dans ces maladies, 120

Laudanum de Sydenham, ſes mauvais effets, 84-85, ſon utilité avec la rhubarbe, 86
Laudanum, cauſe d'hydropiſie dans ces maladies, 123
Liqueurs ſpiritueuſes, comment on doit les croire utiles, 171. *V. Vin*, *Eau-de-vie*, 172

M

Malades : ne pas leur donner tout ce qui leur plaît, 194
Malades livrés à des ignorans ; danger, 195
Maladies, viennent de Dieu, ſelon le payſan ; ſuite funeſte de ce préjugé, 165
Malignité ; réflexions à ce ſujet, 359
Mangoſtan (*écorce de*), ſon uſage, 391
Médicamens, leur avantage & déſavantage dans les cas critiques, 14
Médicamens de l'auteur en général, 92
Médicamens domeſtiques, pâte, gâteaux, œufs, &c. leur danger, 122
Médicamens à rejetter en traitant les dyſſenteries putrides, 326
Médicamens, produits nouvellement, pour traiter les dyſſenteries, 383
Méthodes curatives, générales & particulières : leurs ſuites, 70
Moniteur, ouvrage périodique ſupprimé à Zurich, 205
Moyens curatifs (*ſuites des*) : exemples de deux traitemens, 93-96 ; deux autres, 96-103
Mucus des inteſtins : comment procéder quand les inteſtins l'ont perdu, 59

N

Nature, peut beaucoup faire pour les malades, 18

O

Obſervations ultérieures de l'auteur depuis 1766, 211
Obſtruans, incraſſans : leur danger, 114 ; exemples, 119
Odeur des malades & de leurs excrémens, ſuivie de danger, 66
Œufs pourris : leurs dangereux effets, 55
Opium : ſon danger dans ces maladies, 84
Opium : ſes dangereux effets, 119
Opium : ſon uſage dangereux, 299
Opium : comment employé par Monro, 305

P

Paralyſie à la bouche, 13
Peaux, ou lambeaux qui pendent du fondement : ce que ce peut être, 48-49
Pleuréſie putride, 191
Pouls : ſon état avec de très-mauvais ſymptomes, 216
Préjugés : leur force chez les gens bornés, 155
Préjugés nuiſibles des gens de la campagne, 152-181 ; comment les diminuer, *ibid.*
Préjugés : cauſe de la mort des campagnards, 162-170
Proſtration des forces, 9-12
Proſtration : comment ranimer les forces, 177
Purgatifs, leur indication, 58
Purgatifs & vomitifs, leur uſage, 278
Putréfaction des humeurs : cauſes de ces dyſſenteries, 43.

Q

Quinquina, dans les fièvres malignes, 347

R

Rectum (*chûte du*), 13
Régime, dans ces maladies, 60-64
Revenans. Soldats guéris de la peur de ces fantômes, par la crainte des coups, 199
Rhubarbe, 77-84
Rhubarbe, ſes bons effets; quand? 89-90
Rhubarbe (teinture de): médicament trop peu efficace dans ces maladies, 113

S

Sagou : ſon uſage, 390.
Saignée, dans les cas de dyſſenterie maligne, 331
Salep : ſon uſage, 389
Sang : ſon acrimonie antécédente, ſes effets, 44
Sang pourri, flairé : cauſe d'une dyſſenterie, 45
Sanguine (excrétion), n'eſt pas un ſymptome inſéparable de la dyſſenterie, 239
Sauvage, défaut de ſa méthode noſologique, 238
Selles, à l'invaſion, 11
Selles dyſſentériques, 47
Serrement de poitrine, 12
Simarouba, 89
Spécifiques anti-dyſſentériques, 393
Suédois, leur pauvreté, leur induſtrie, 202
Symptomes des différentes eſpèces de dyſſenteries, 257-268
Symptomes différens, dépendant de la nature de la maladie, 173
Symptomes de la maladie devenant mortelle, 14

T

Tables mortuaires de la Suède, 203-4

Tamarin adminiſtré ; quand, 73-76
Température : ſon caractère, ſon influence comme cauſe des épidémies dyſſentériques, 29-33
Téneſme : ſa cauſe, 53
Traitement : exemple, 76
Tranchées, atroces : leur cauſe, 46

V

Ventre (douleur de), 12
Verre d'antimoine : ſon uſage, 105-110-113
Véſicatoires : leur avantage, 306
Veſſicules, rendues par les ſelles, 52
Vin, ſon danger dans ces dyſſenteries, 14-135. *V. Eau-de-vie*, 136-141-143-151
Vin, dans les fièvres putrides, 178, dans les dyſſenteries. Eau-de-vie, 179
Vin employé utilement, 175
Vin très-avantageux dans les dyſſenteries malignes, 340
Ulcères conſidérés comme cauſe ou effets de la dyſſenterie, 49
Vomitifs, leur indication, 57
Vomitifs, leur utilité & quand, 70-73
Vomitifs & purgatifs, leur uſage utile, 278
Vomitif réitéré avec avantage, 284
Vomitifs, quelquefois nuiſibles dans les dyſſenteries malignes, 331

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, *le Traité de la Dyſſenterie de* ZIMMERMANN, *traduit de l'Allemand par M.* LEFEBVRE DE VILLEBRUNE, *Docteur en Médecine.* Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher cette réimpreſſion. A Paris, ce 20 Octobre 1786.

DESCEMET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur LEFEBVRE DE VILLEBRUNE, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public une *Traduction de l'Allemand, du Traité de la Dyſſenterie*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera

faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL: le tout à peine de nullité des Préſentes; DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le trente-unieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-ſix, & de notre regne le treizieme. *Par le Roi, en ſon Conſeil.*

LE BEGUE.

J'AI cédé à M. THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire à Paris, le préſent Privilége, comme lui appartenant pour en jouir par lui, ſes hoirs ou ayans cauſe, en pure & ſimple propriété. A Paris, ce 2 Janvier 1787. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

REGISTRÉ la préſente Permiſſion, & la Ceſſion d'icelle ci-deſſus, ſur le Regiſtre XXIII de la Chambre

Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 866, folio 136, conformément aux diſpoſitions énoncées dans ladite Permiſſion ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1785. A Paris, le 9 Janvier 1787.

KNAPEN, Syndic.

A PARIS, de l'Imprimerie de STOUPE.

quelles munitions, quelles armes, offensives et defensives: mais cela faict aussi, si leurs ennemis ne cedent et viennent à accord, ils donnent loy au pis faire, et ne pensent pouvoir estre reprochez de trahison, de finesse et de tout moyen qui sert à vaincre. Les anciens Florentins estoient si esloingnés de vouloir gaigner advantage sur leurs ennemis par surprinse, qu'ils les advertissoient un mois avant que de mettre leur exercite aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient Martinella. Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre qui en a le proufit, et qui, aprez Lysander, disons que, où la peau du lyon ne peult suffire, il y fault coudre un loppin de celle du regnard, les plus ordinaires occasions de surprinse se tirent de cette practique; et n'est heure, disons nous, où un chef doibve avoir plus l'œil au guet, que celle des parlements et traictez d'accord: et pour cette cause, c'est une regle en la bouche de touts les hommes de guerre de nostre temps, qu'il ne fault iamais que le gouverneur en une place assiegee sorte luy mesme pour parlementer. Du temps de nos peres cela feut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigni, deffendants Mouson contre le comte de Nansau. Mais aussi à ce compte, celuy là seroit excusable qui sortiroit en telle façon que la seureté et l'advantage demourast de son costé, comme feit en la ville de Regge le comte Guy de Ragon (s'il en fault croire du Bellay, car Guicciardin dict que ce feut luy mesme), lors que le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer; car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement monsieur de l'Escut, et sa trouppe qui estoit approchee avec luy, se trouva le plus foible, de façon qu'Alexandre Trivulce y feut tué, mais luy mesme feut contrainct, pour le plus seur, de suivre le comte, et se iecter sur sa foy à l'abri des coups dans la ville. Eumenes, en la ville de Nora, pressé par Anti-